
U d'/of OTTAWA
39003003223376

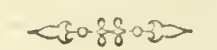




CALEB WILLIAMS.



IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.



CALEB WILLIAMS

OU

LES CHOSES COMME ELLES SONT,

PAR W. GODWIN.

Traduction nouvelle

PAR M. AMÉDÉE PICHOT.



TOME PREMIER.

PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1847

NOTICE SUR GODWIN

ET SES OUVRAGES.

Dans un de ses derniers écrits, William Godwin nous a donné quelques détails sur sa vie et ses ouvrages : cet écrivain si passionné, aimant en philosophie le paradoxe, en politique les théories hardies, en histoire les révolutions, et dans les romans les sentiments exaltés, ou ce qu'il appelle lui-même les tempêtes de l'âme ; l'auteur de la *Justice politique,* de l'*Histoire de la République d'Angleterre,* de *Caleb Williams* et de *Saint-Léon*, nous apprend qu'il fut toujours un esprit volontiers contemplatif, un travailleur patient, très-peu jaloux de se mêler au mouvement et à l'action ou de courir après les grandes aventures. Sa biographie ne saurait avoir cet intérêt romanesque qui s'attache à Jean-Jacques Rousseau, à Byron et aux autres prosateurs ou poètes auxquels la critique l'a quelquefois comparé. Nous devons donc nous contenter de placer en tête du principal roman de Godwin quelques détails plus bibliographiques que biographiques.

Williams Godwin naquit le 3 mars 1756 à Wisbeach, dans le comté de Cambridge. Fils et petit-fils d'un ministre dissident, enfant remarquable, nous dit-il, par sa docilité et son goût pour l'instruction, on put facilement le décider à se destiner, comme son

grand-père et son père, aux fonctions ecclésiastiques. Il conduisit pendant cinq ans un petit troupeau d'unitaires, prêcha exactement et publia même un volume de sermons; mais au bout de ce terme, soit qu'il fût déjà dégoûté de sa paisible existence de pasteur, soit qu'un voyage qu'il fit à Londres imprimât tout à coup un autre cours à ses idées, il laissa là ses ouailles et préféra vivre obscurément de sa plume dans la capitale. C'était en 1783, il était pauvre : il ne nous dit pas quels furent les écrits qui lui procurèrent de quoi vivre; mais ils le recommandèrent sans doute aux hommes politiques de l'opposition, car il fréquenta Fox et Sheridan, se lia avec Hardy, Horne Tooke, Holcroft et Thelwal; et quand la crise de 1789 éclata en Europe, l'ex-pasteur unitaire fut un de ces publicistes enthousiastes qui saluèrent avec espoir la Révolution française.

Son ouvrage sur la *Justice politique*, publié en 1793, se ressent de ses opinions démocratiques. Cet ouvrage fit du bruit et provoqua une vive polémique. Quelques amis de l'auteur, surtout les quatre derniers que nous venons de nommer, étaient encore plus exaltés que lui; ils se compromirent au point d'être cités en justice : procès fameux dans les annales du barreau anglais. Godwin faillit être prévenu de conspiration avec ses amis; mais cela ne lui ôta pas le courage de les défendre par un pamphlet qui eut une immense publicité. Grâce à ce plaidoyer éloquent, il put même s'attribuer en partie le verdict de leur acquittement.

Les opinions politiques de Godwin se retrouvent dans l'ouvrage qu'il fit succéder à la *Justice politique :* il est très-probable que l'idée première de *Caleb Williams* était une satire des institutions anglaises ; il en reste bien quelque chose encore ; mais, dans la chaleur de la composition, Godwin se laissa volontiers aller à développer la partie purement romanesque de son sujet, et nous n'avons qu'à nous en féliciter, car il en est résulté un beau roman philosophique plutôt qu'une œuvre d'opposition partiale, un de ces ouvrages qui se placent dans la littérature à côté des plus originales créations du génie. Godwin consacra une année entière à cette composition. Son libraire, M. Robinson, s'était engagé à le nourrir et à lui faire une avance mensuelle jusqu'à l'achèvement du dernier volume. Il attendit le manuscrit avec une généreuse patience dont il fut bien récompensé par le succès. Peut-être, sans le désir qu'avait l'auteur de s'acquitter avec l'éditeur, *Caleb* n'eût pas vu le jour; car, Godwin ayant montré une partie de son travail à un ami, celui-ci lui conseilla franchement de le jeter au feu, de peur que le public n'en fît justice.

« Ce sera, lui déclara-t-il, le tombeau de votre réputation littéraire. »

Godwin fut pendant quelques jours fort embarrassé, tant un pareil avis, de quelque part qu'il vienne, décourage facilement un pauvre auteur, et Godwin n'avait pas de ces vanités imperturbables qui n'ont foi qu'en elles-mêmes ; mais enfin il reprit confiance, et le public donna tort à son critique.

Godwin nous a révélé que, pour se monter l'imagination, il lisait dans les intervalles de sa composition quelque histoire sombre, tantôt la *Vie des pirates et flibustiers,* tantôt ces annales du crime connues en Angleterre sous le titre de *Calendrier de Newgate,* ou tout autre ouvrage bien terrible et bien lamentable. Parmi tous ces livres, il ajoute que celui qui lui fit le plus d'impression contenait les *Aventures de mademoiselle de Saint-Phal,* protestante française, qui, à l'époque de la Saint-Barthélemy, parcourut la France en se déguisant avec soin, et qui échappa à travers mille périls à ses persécuteurs. C'est faire remonter à une source toute française les aventures de Caleb Williams, d'autant plus que Godwin prétend encore que, dans son admiration pour un conte de Perrault, qu'il regardait comme un modèle du genre terrible, il s'était proposé de calquer son Falkland sur Barbe-Bleue. « Falkland, dit-il, était mon Barbe-Bleue, qui, ayant commis des crimes atroces, vit dans la crainte perpétuelle d'être dénoncé à la vengeance des hommes. Caleb Williams était sa femme ; Caleb, en effet, en dépit de ses avertissements réitérés, persiste à vouloir découvrir le secret défendu, et, après avoir réussi, tente en vain d'échapper aux conséquences de sa fatale curiosité ; semblable à la femme de Barbe-Bleue, qui s'efforce de laver la clef de la chambre sanglante et n'a pas plutôt fait disparaître la tache de sang qu'elle la voit reparaître avec une effrayante obstination. »

Voilà, certes, une humble origine pour cette grande

conception de Falkland, qui n'en est pas moins un caractère digne de la haute tragédie. Nous ne sommes, hélas! que trop accoutumés depuis quelque temps aux effets du procédé contraire : que de nobles sujets de tragédie et de roman, qui dégénèrent en mélodrames ou en contes surannés! — soit dit sans faire le moindre tort à Barbe-Bleue, que nous n'estimons pas moins que ne l'estimait Godwin.

De 1794 à 1797 l'auteur de *Caleb Williams* publia une suite d'*Essais politiques* (*the Enquirer*), tendant à développer les principes de son premier ouvrage. Sa réputation de publiciste marcha donc de pair avec sa réputation de romancier. Ce fut la première qui le recommanda surtout à une femme célèbre qui défendait courageusement les droits de son sexe par une polémique sérieuse, Mary Wollstonecraft, mâle génie qui n'était pas sans quelque analogie de caractère avec Madame de Staël et une seconde Corinne non moins éloquente et plus hardie dans ses théories que la première. Mary Wollstonecraft avait le légitime orgueil de se croire supérieure à beaucoup d'écrivains de l'autre sexe. Mais elle s'humilia devant l'ardent et amoureux Godwin, qui l'épousa. Ce mariage fut naturellement un événement littéraire; Godwin ne fut pas peu glorieux de l'avoir emporté sur de nombreux rivaux, les uns riches, les autres très-haut placés dans le monde intellectuel; il fut plus glorieux encore de rendre sa femme mère : il a assez vécu pour voir sa fille épouse d'un grand poète et digne de porter son nom aussi

bien que celui de Godwin. Malheureusement Mrs. Godwin ne survécut pas à la naissance de celle qui devait être Mrs. Shelley.

Godwin éprouvait le besoin de consacrer littérairement le souvenir des neuf mois de bonheur domestique qu'il avait dus à une femme aimée et admirée. Il composa son roman de *Saint-Léon,* dont l'héroïne a presque tous les attributs de Mary Wollstonecraft. Inférieur à *Caleb Williams*, parce que la fable en est moins naturelle, *Saint-Léon* eut tout autant de succès, et son influence en littérature a peut-être été plus grande ; car il a fait vraiment école : Brockden Brown en Amérique, Maturin en Irlande, se sont inspirés du *merveilleux* de *Saint-Léon*, sans parler d'une imitation plus récente de Harrison Ainsworth et de quelques compositions analogues de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de la France, où nous retrouvons un reflet direct ou indirect de la fiction de Godwin, soit que le principal personnage ait bu, comme Saint-Léon, l'élixir de longue vie, soit qu'il ait donné son âme au diable ou volé au juif errant son immortalité nomade.

En 1800 Godwin visita l'Irlande ; il s'y lia avec Curran, Grattan et les autres patriotes irlandais. — En 1801 il se remaria avec une veuve aimable et belle, qui le rendit père d'un fils en 1803. Ce fils est devenu aussi un romancier, et quelques-uns de ses romans ont eu le succès de ceux de son père. En 1803 Godwin publia une vie du poète Chaucer, biographie qui prouve une grande érudition ; mais, sous pré-

texte de peindre les mœurs du temps, le biographe sacrifie à des digressions pittoresques l'unité biographique. — En 1804 parut *Fleetwood,* roman inférieur aux deux premiers, quoiqu'on y reconnaisse encore la touche du maître. Après *Fleetwood*, ce ne fut qu'en 1817 que *Mandeville* rappela au public si oublieux que l'auteur de *Caleb Williams* écrivait encore.

Mandeville est un romam qui peut se placer à côté des meilleurs de Godwin; mais depuis deux ans un nouveau magicien littéraire avait surpris le secret des continuels succès. *Waverley* et *Guy Mannering* étaient déjà publiés. Pendant vingt ans le *grand inconnu* devait laisser dans l'ombre miss Edgeworth, lady Morgan et Godwin lui-même. Néanmoins celui-ci n'aurait pu se plaindre de son heureux rival. C'était Constable, l'éditeur de Walter Scott qui lui avait demandé *Mandeville* lors d'une excursion qu'il fit à Édimbourg, où l'auteur de *Waverley* l'accueillit en frère et parla de lui à son éditeur comme du premier romancier de l'époque.

Godwin jugea prudent, malgré ce compliment, de laisser l'arène libre au nouveau champion, et il revint à son talent de publiciste, en faisant paraître une *Réfutation des doctrines de Malthus* (1820) ; puis, pendant huit ans, il s'occupa d'une *Histoire de la république d'Angleterre,* publiée en 1824, 1826, 1827 et 1828. — Un dernier roman, *Cloudesley,* fit quelque sensation en 1830, et prouva que le feu sacré n'était pas éteint dans l'imagination de l'auteur de *Caleb Williams,* plus que septuagénaire. Il s'oc-

cupa aussi d'une édition complète de ses autres fictions, faisant précéder chaque volume d'une préface nouvelle. L'ouvrage d'autobiographie (*Thoughts on man, his nature, productions and discoveries*), que nous avons cité en commençant cette courte notice, fut une sorte de testament philosophique qui couronna la carrière de Godwin.

Il nous reste quelques mots à dire sur cette nouvelle traduction de *Caleb Williams.* Il y a une quinzaine d'années qu'un éditeur nous confia la révision d'une traduction déjà fort ancienne, où nous rétablîmes d'abord de nombreuses suppressions et entre autres le poétique épisode de l'histoire de Laura, cette fille de l'Italie auprès de laquelle Caleb espère avoir trouvé enfin l'obscurité et le bonheur dans un coin du pays de Galles. Mais quand nous voulûmes collationner avec le texte les autres parties du roman, nos corrections devenaient si nombreuses que nous préférions souvent traduire de nouveau. C'est ce travail que nous avons encore une fois refait avec un nouveau soin, de manière à pouvoir y mettre loyalement notre nom et réclamer l'humble mérite de publier une version complète et scrupuleusement exacte. Si cette fidélité littérale nous a permis de respecter la langue française trop souvent sacrifiée par les traducteurs, c'est que le style de Godwin est réellement facile à reproduire.

AMÉDÉE PICHOT.

20 octobre 1846.

PREMIÈRE

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'histoire suivante a un but plus général et plus important que le titre ne semble d'abord l'annoncer. La question agitée aujourd'hui dans le monde sur les CHOSES COMME ELLES SONT est la plus intéressante qu'on puisse proposer à l'esprit humain. Pendant qu'un parti réclame la réforme et les innovations, l'autre exalte la constitution existante de la société. Il m'a semblé que ce serait hâter la solution de cette question que de développer fidèlement dans ses effets pratiques cette constitution tant vantée. L'ouvrage offert aujourd'hui au public n'est point une abstraction ni un tableau idéal, mais une étude et une représentation exacte de ce qui se passe dans le monde moral. Ce n'est que depuis

peu que la haute importance des principes politiques a été justement appréciée. Les philosophes reconnaissent enfin que l'esprit et le caractère du gouvernement se communiquent à tous les rangs de la société. Mais c'est là une vérité digne d'être enseignée aussi à ceux par qui les ouvrages de philosophie et de science ne sauraient jamais être compris. En conséquence, autant que pouvaient le permettre les accidents d'une seule vie, on s'est proposé, dans l'invention du livre suivant, d'embrasser une revue générale de toutes les formes de despotisme domestique par lesquelles l'homme devient le destructeur de l'homme. Si l'auteur a pu donner une utile leçon, sans rien ôter à l'intérêt qui est le point essentiel dans une composition de la nature de celle-ci, il croira pouvoir se féliciter d'avoir choisi ce cadre [1].

12 mai 1794.

[1] Cette préface avait été omise de la première édition à la prière des libraires.

AVERTISSEMENT

PLACÉ EN TÊTE DE L'ÉDITION DE 1841.

Ce roman fut publié pour la première fois en mai 1794, dans le même mois où éclata le complot sanguinaire contre la liberté anglaise, complot si heureusement terminé à la fin de la même année par l'acquittement des premières victimes qu'on avait désignées, Thomas Hardy, John Horne Tooke, Thomas Holcroft, etc. La terreur était à l'ordre du jour, et l'on craignait qu'un romancier ne pût être aussi dénoncé comme coupable de haute trahison. Tous les amis des vrais intérêts de l'humanité se féliciteront avec l'auteur des grands progrès qu'a faits depuis la cause de la liberté et de l'intelligence.

WILLIAM GODWIN.

Avril 1841.

CALEB WILLIAMS.

CHAPITRE PREMIER.

Ma vie est depuis plusieurs années un drame composé d'une succession de calamités. Je me suis vu en butte aux poursuites d'une tyrannie vigilante, et je n'ai pu lui échapper ; mes plus nobles espérances d'avenir ont été anéanties ; mon ennemi s'est montré inaccessible aux prières et infatigable dans la persécution. Il a immolé ma réputation et mon bonheur. Tous ceux qui ont connu mon histoire ont refusé de me secourir dans ma détresse et ont exécré mon nom. Je ne méritais pas ce traitement. J'en appelle au témoignage de ma conscience, quoique le monde repousse ma prétention de paraître innocent. Hélas! il y a peu à espérer que j'échappe aux piéges qui m'environnent de toutes parts. Si j'ai été poussé à rédiger ces mémoires, ce n'est que par le désir de distraire mon esprit

de ma situation déplorable, avec la timide pensée que la postérité pourra me rendre, en les lisant, la justice qui m'est déniée par mes contemporains. Dans mon histoire, du moins, on remarquera cette logique qui n'accompagne en général que la vérité.

Je suis né dans une des provinces éloignées de l'Angleterre, d'une famille pauvre et obscure. Mes parents, livrés aux travaux auxquels les paysans sont généralement destinés, ne pouvaient me donner de leur vivant qu'une éducation protégée contre les piéges ordinaires de la corruption, et après eux une honnête réputation pour héritage : héritage, hélas! perdu depuis long-temps pour leur malheureux fils. On me fit apprendre, pour toute science, à lire et à écrire, avec les éléments de l'arithmétique; mais j'avais l'esprit curieux, très-avide d'instruction, et je ne négligeai aucun des moyens que la conversation ou la lecture pouvaient me fournir pour acquérir des connaissances : aussi mes progrès allèrent-ils plus loin que ma situation ne semblait le permettre.

Quelques autres circonstances ne laissèrent pas dans la suite d'exercer leur influence sur l'histoire de ma vie. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, sans être en apparence

d'une constitution athlétique, j'étais pourtant doué d'une vigueur et d'une agilité peu communes. J'avais les membres souples, et j'étais fait pour exceller dans tous les exercices de la jeunesse ; mais les habitudes de mon esprit ne me portaient guère à placer ma vanité dans ce genre de supériorité. La gaieté bruyante des jeunes galants du village ne m'inspirait que de l'aversion, et je préférai me faire remarquer à mon avantage en me montrant très-rarement à leurs amusements. Néanmoins mes méditations solitaires ne laissaient pas que de se ressentir de mes exercices. Je me plaisais à la lecture des tours d'adresse : rien ne m'intéressait autant que ces histoires dont les héros trouvaient dans leur force ou leur dextérité des moyens de surmonter tous les obstacles. Je m'appliquai surtout aux inventions mécaniques, et j'y donnai une grande partie de mon temps.

Le mobile qui peut-être plus que tout autre caractérisa ma vie entière fut la curiosité. C'est ce mobile qui fit de moi un esprit inventif et une sorte de savant par nature : j'étais désireux de remonter à la source de tout effet ou à la cause de tout résultat, et de me rendre compte de toutes les solutions imaginées pour les phénomènes de l'univers. De là encore mon amour

invincible des livres romanesques. L'explication d'une aventure me faisait éprouver une anxiété presque égale à celle de l'homme dont le malheur ou le bonheur futur dépendait du dénouement. Je lisais, je dévorais ces sortes de récits. Ils prenaient possession de mon âme : leur influence se faisait ressentir souvent dans l'expression de mes traits et dans ma santé. Ma curiosité cependant n'était pas tout à fait ignoble : les anecdotes et la médisance du village n'avaient aucun attrait pour moi. Mon imagination avait besoin d'être excitée, sinon ma curiosité s'éteignait bientôt.

La demeure de mes parents était située dans la seigneurie de Ferdinando Falkland, squire de province [1] extrêmement riche. L'intendant de ce gentilhomme, M. Collins, qui avait occasion de venir de temps en temps chez mon père, me distingua de fort bonne heure ; charmé des progrès qu'il me voyait faire, il parla à son maître de mon esprit et de mes dispositions naturelles dans les termes les plus favorables.

Dans l'été de l'année.... M. Falkland, après une absence de plusieurs mois, vint visiter la terre qu'il possédait dans notre province. Ce

[1] Le *squire* est, en Angleterre, le propriétaire principal d'un domaine : ce mot correspond à celui de *laird* en Écosse.

fut là pour moi une date funeste; j'avais alors dix-huit ans, mon père venait de mourir; j'avais perdu ma mère quelques années avant. C'est dans cet état de délaissement que je reçus, à mon grand étonnement, un message de la part du squire pour me rendre au château le lendemain de la mort de mon père.

J'avais étudié dans les livres, mais il me manquait la connaissance pratique des hommes; jamais je n'avais eu occasion de me présenter devant une personne d'un rang aussi élevé, et je ne pus me défendre, en cette circonstance, d'un peu d'embarras mêlé de crainte. Je trouvai dans M. Falkland un homme d'une petite taille, avec les formes les plus délicates. Au lieu de ces visages rudes et sans flexibilité que j'avais l'habitude de voir, c'était une physionomie où il n'y avait pas un muscle et pas un trait qui ne fussent comme l'expression d'une pensée significative. Ses manières étaient douces, affables, pleines de bonté : ses yeux étaient vifs; mais il régnait dans son maintien une sorte de réserve et de dignité, je ne sais quoi de solennel que mon peu d'expérience me fit regarder comme une prérogative attachée à sa haute naissance, un moyen donné aux grands pour maintenir la distance qui les sépare de leurs inférieurs. Ses

regards, qui souvent erraient douloureusement et avec inquiétude de tous côtés, décelaient l'agitation et la mélancolie de son âme.

Il m'était impossible de désirer une réception plus gracieuse et plus propre à m'encourager que celle que je reçus. M. Falkland me fit quelques questions sur mes études et sur les idées que je m'étais formées des hommes et des choses; il écouta mes réponses avec condescendance et approbation. Son affabilité m'enhardit, je me sentis beaucoup plus sûr de moi, quoique je fusse encore gêné par la dignité qu'il conservait toujours dans son maintien, quelques grâces qu'il y mît d'ailleurs. Quand la curiosité de M. Falkland fut satisfaite, il m'apprit qu'il avait besoin d'un secrétaire; que je lui paraissais avoir toutes les qualités propres pour cette place, et que, si dans le changenfent d'état où je me trouvais par la mort de mon père, un pareil emploi pouvait me convenir, il me prendrait volontiers dans sa maison.

Cette proposition me flatta beaucoup, et ma reconnaissance éclata dans les expressions de ma réponse. Aidé de M. Collins, je disposai bien vite du peu de bien qu'avait laissé mon père. Il ne me restait plus dans le monde un seul parent dont je pusse réclamer la tendresse

et les bons offices ; mais, bien loin de me sentir effrayé de cet état d'abandon, je me livrais aux visions les plus brillantes sur le poste que j'allais occuper. J'étais loin de soupçonner que cette gaieté et cette douce insouciance dont j'avais joui jusqu'alors allaient bientôt m'abandonner pour jamais, et que le reste de mes jours était dévoué à des alternatives continuelles d'alarmes et de douleur.

Mon emploi était facile et agréable. Il consistait en partie à transcrire et à mettre en ordre quelques papiers, en partie à écrire, sous la dictée de mon maître, des lettres d'affaires ou quelques morceaux de littérature. Ceux-ci étaient pour la plupart des extraits analytiques des compositions de différents auteurs avec des réflexions et des idées nouvelles sur la matière qu'ils traitaient, et qui avaient pour objet ou de réfuter leurs erreurs, ou de pousser plus loin leurs découvertes. Tous ces essais portaient l'empreinte d'un esprit profond et élégant, riche en connaissances littéraires, doué d'une activité et d'une finesse de discernement peu communes.

Chargé des fonctions de bibliothécaire, aussi bien que de celles de secrétaire, je logeais dans la partie de la maison destinée aux livres. Là, mes

moments auraient pu s'écouler dans la plus douce tranquillité, si ma nouvelle situation ne m'eût pas placé dans des circonstances totalement différentes de celles où j'étais naguère sous l'humble toit de mon père. La lecture et la méditation avaient de très-bonne heure absorbé toutes les facultés de mon esprit; je n'avais eu que très-peu de commerce avec les hommes; mais, dans ma résidence actuelle, mille motifs d'intérêt et de curiosité m'excitaient à étudier le caractère de mon maître, et je trouvai là un vaste champ pour mes conjectures et mes réflexions.

Il était impossible de mener une vie plus retirée et plus solitaire que la sienne. Les lieux de divertissement, les amusements ordinaires du monde n'avaient aucun attrait pour lui; il évitait les lieux de réunion, et ne paraissait pas chercher un dédommagement de cette privation de la société dans les épanchements de l'amitié. Il semblait absolument étranger à tout ce qu'on nomme communément les plaisirs. A peine le voyait-on quelquefois sourire, et cette teinte de mélancolie qui annonçait les pensées douloureuses de son âme, ne l'abandonnait pas un seul instant. Cependant le fond de son caractère ne paraissait pas porté à la morosité et à

la misanthropie. Il était compatissant et rempli d'égards pour les autres, sans jamais sortir toutefois de son maintien froid et réservé. Son extérieur et sa conduite étaient faits pour intéresser vivement tout le monde en sa faveur; mais les démonstrations de tendresse qu'on aurait été tenté de lui faire, semblaient repoussées par l'air froid de son abord et son impénétrable réserve.

Tel était en général M. Falkland; mais son humeur était extrêmement inégale. Cette disposition maladive, qui lui donnait en tout temps une habitude de sombre méditation, avait ses paroxysmes de violence. Quelquefois il était emporté, quinteux et tyrannique; mais c'était moins l'effet d'un penchant à la dureté que du tourment intérieur de son âme; et, dès que le moment de réflexion était venu, on voyait qu'il cherchait à ne faire tomber que sur lui seul tout le poids de son malheur. Quelquefois il n'était plus maître de lui-même et paraissait comme dans un état de démence. Il se frappait la tête, il fronçait les sourcils, ses traits devenaient convulsifs et il grinçait des dents. Quand il sentait l'approche de ces symptômes, il se levait brusquement; quelle que fût l'affaire qui l'occupât, il l'abandonnait précipitamment et

courait s'enfermer chez lui, où personne n'osait le troubler.

Il ne faut pas croire que tout ce que je viens de dire pût être remarqué par les personnes qui l'entouraient; moi-même je ne l'ai appris que successivement, et après beaucoup de temps. Quant aux domestiques en général, ils voyaient très-peu leur maître. Excepté moi, à cause de la nature de mes fonctions, et M. Collins, son plus ancien serviteur et le plus considéré de tous, aucun d'eux n'approchait M. Falkland qu'à des heures fixes et pour très-peu de moments. Ils ne le connaissaient que par sa bienfaisance et son inflexible intégrité, principes qui semblaient régler toutes ses actions; encore qu'ils se permissent quelquefois des conjectures sur ses singularités, ils ne le regardaient pas moins avec une sorte de vénération et comme un être d'un ordre supérieur.

Il y avait déjà trois mois que j'étais au service de mon protecteur, lorsqu'un jour je m'avisai d'entrer dans un cabinet séparé de la bibliothèque par une galerie étroite qu'éclairait une simple lucarne. Je n'imaginais pas qu'il y eût quelqu'un dans cet endroit, et je n'y allais que pour y placer quelque chose afin d'être sûr de la retrouver. En ouvrant la porte, j'entends au

moment même un long gémissement qui était comme l'expression d'une angoisse insupportable. Le bruit de la porte parut alarmer la personne qui était dans la pièce ; je distinguai comme le son du couvercle d'un coffre qu'on baissait avec précipitation et d'une serrure qu'on fermait. Je présumai alors que M. Falkland était là, et je me hâtais de me retirer, lorsqu'une voix, qui me parut singulièrement terrible, s'écria : « Qui est là ? » c'était la voix de M. Falkland. Ce cri me glaça d'effroi : je voulus répondre, mais la parole me manqua, et, dans l'impuissance de parler, je m'avançai machinalement dans la pièce en dedans de la porte. M. Falkland ne faisait que de se lever de dessus le parquet où il avait été assis ou agenouillé ; son maintien portait toutes les marques de l'embarras et de la confusion. Toutefois un effort violent dissipa bientôt ces premiers symptômes, qui firent place à un visage étincelant de fureur. « Misérable, me dit-il, que venez-vous faire ici ? » Je balbutiai quelques mots d'excuse. « Traître, s'écria M. Falkland en m'interrompant avec une impatience qu'il ne pouvait contenir, vous vous attachez à mes pas comme un espion. Je vous ferai cruellement repentir de votre insolence. Croyez-vous que je souffrirai

impunément que vous veniez guetter ainsi toutes mes actions ? »

Je cherchai à me défendre.

« Va-t'en, démon d'enfer ! s'écria-t-il ; sors d'ici, ou je vais t'écraser sous mes pieds. »

En parlant ainsi, il s'avança sur moi ; mais j'étais déjà assez effrayé, et je disparus bien vite. J'entendis la porte se refermer avec violence. Ainsi finit cette extraordinaire scène.

Le soir je revis M. Falkland : il me parut assez bien remis ; ses manières, qui étaient toujours affables, furent alors beaucoup plus attentives et plus caressantes ; on aurait dit qu'il avait sur le cœur quelque chose dont il voulait se débarrasser, mais qu'il manquait de paroles pour l'exprimer. Je le regardai avec un air mêlé d'inquiétude et d'affection. Il fit plusieurs efforts pour parler, mais sans succès ; il secoua la tête, et puis, me mettant cinq guinées dans la main, il me la pressa d'une manière qui me révélait que son âme était agitée d'émotions contradictoires, mais qu'il m'était impossible alors d'interpréter. Presque aussitôt d'ailleurs je le vis se recueillir en lui-même et se retrancher dans sa réserve et sa solennité habituelles.

Je compris bien que le secret était une des choses qu'il attendait de moi : en effet, j'avais

l'esprit trop disposé à méditer sur ce que j'avais vu et entendu pour aller indiscrètement le communiquer à d'autres. Toutefois il se trouva que ce soir même je soupai avec M. Collins, ce qui arrivait rarement, parce que ses affaires le retenaient souvent dehors. Il ne put s'empêcher de remarquer dans mon air quelque chose d'étrange qui annonçait de l'inquiétude et du chagrin, et il m'en demanda affectueusement la cause. Je cherchai à éluder ses questions, mais ma jeunesse et mon peu d'expérience du monde ne pouvaient que me trahir. D'ailleurs, j'étais habitué à regarder M. Collins comme une personne digne de tout mon attachement et de toute ma confiance; il me sembla que, vu la position où il était, il y avait peu d'inconvénient à le prendre pour mon confident. Je lui racontai dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé, et je terminai par une ferme déclaration que, bien que j'eusse été la victime d'un véritable caprice, je n'étais nullement inquiet pour mon propre compte; qu'aucun danger, aucune considération d'intérêt personnel ne me ferait jamais faiblir dans ma conduite; mais que j'étais uniquement touché du sort de mon malheureux maître, qui, au milieu de tous les avantages faits pour conduire au bonheur, et avec

tout ce qui peut en rendre digne, me paraissait livré à un état de souffrance non mérité.

M. Collins, pour répondre à cette communication, m'apprit quelques autres incidents de même nature venus aussi à sa connaissance, et il me dit que de tout cela il ne pouvait guère s'empêcher de conclure que notre infortuné maître avait de temps en temps l'esprit un peu dérangé. « Hélas! ajouta-t-il, il n'a pas toujours été de même. Ferdinando Falkland fut autrefois le plus gai des hommes; non pas qu'il eût cette gaieté désordonnée qui n'inspire guère que du mépris, et qui est plutôt l'indice d'une légèreté naturelle que du contentement de l'âme. Sa gaieté n'était jamais sans quelque dignité; c'était la gaieté des nobles cœurs et des hautes intelligences comme voilée d'une nuance de raison et de sentiment, elle ne s'écartait jamais du bon goût ni de la décence. Telle qu'elle était cependant, cette gaieté annonçait une humeur naturellement enjouée, qui donnait un charme extraordinaire à sa conversation. Sa présence faisait les délices de tous les cercles. Croyez-moi, mon cher Williams, vous ne voyez plus qu'un fantôme de ce Falkland recherché par les hommes de mérite et adoré des femmes. Sa jeunesse, dont le début éclatant avait donné les plus hau-

tes espérances, s'est flétrie soudain. Sa sensibilité a été paralysée par une suite d'événements de la nature la plus mortifiante et la plus cruelle pour une âme comme la sienne : après s'être nourri des rêves d'un honneur visionnaire, il prétend que la blessure reçue par son orgueil n'a plus laissé survivre que la partie la plus grossière, l'enveloppe purement matérielle de Falkland. »

Ces réflexions de mon ami Collins ne servirent qu'à irriter ma curiosité, et je le pressai d'entrer dans une explication plus étendue. Il ne se fit pas beaucoup prier, pensant bien que, quelque réserve qu'il se fût imposée sur cet article, sa discrétion eût été déplacée à mon égard, et regardant comme assez probable que, sans l'état de trouble et d'agitation où il était, M. Falkland lui-même aurait été disposé à me faire la même confidence. Afin de donner à cette succession d'événements toute la clarté possible, je joindrai au récit que me fit alors M. Collins divers éclaircissements que j'ai reçus d'ailleurs dans la suite. Au premier coup d'œil, le lecteur pourra croire que ces détails de la vie passée de M. Falkland sont étrangers à mon histoire. Hélas ! une cruelle expérience me fait sentir le contraire : en retraçant ses infortunes, mon cœur saigne comme

si elles étaient les miennes propres. Comment pourrait-il en être autrement? ma destinée tout entière a été liée à son histoire : c'est parce qu'il fut malheureux que mon bonheur, mon nom, toute mon existence ont été à jamais flétris.

CHAPITRE II.

Parmi les auteurs qui firent les délices de la première jeunesse de Falkland étaient les poètes héroïques de l'Italie; c'est dans leurs ouvrages qu'il puisa l'amour de la chevalerie et des actes romanesques. Ce n'est pas qu'il n'eût trop de bon sens pour regretter le temps de Charlemagne ou d'Arthur; mais, en même temps qu'une dose de philosophie calmait son imagination, il se figurait que dans les mœurs dépeintes par ces poètes célèbres il y avait quelque chose à imiter aussi bien que quelque chose à éviter. Rien n'était plus propre, selon lui, à rendre un homme brave, humain et généreux, qu'une âme sans cesse exaltée par les sentiments de l'honneur et de la noblesse. Sa conduite répondit aux opinions qu'il s'était formées à cet

égard, et il eut grand soin de la régler sur le modèle d'héroïsme que lui offrait son imagination.

Tels étaient ses sentiments, lorsqu'à l'âge ordinaire il commença son tour d'Europe; les aventures qu'il eut furent plus propres à fortifier ses idées qu'à les ébranler. Son inclination le porta à s'arrêter plus longtemps en Italie, et là il se lia avec plusieurs jeunes seigneurs, dont les études et les opinions étaient conformes aux siennes, qui le recherchèrent avec empressement, et lui donnèrent les marques les plus flatteuses de leur estime. Ils étaient charmés de voir un étranger adopter aussi vivement les principes qui caractérisaient parmi eux les hommes les plus distingués et les plus accomplis. Le beau sexe ne le traita pas avec moins de faveur. Quoique de petite taille, il y avait dans toute sa personne un air de distinction peu ordinaire. Cet extérieur était alors relevé par d'autres qualités qui depuis se sont effacées : une vive expression de franchise et de naturel, l'ardeur et l'enthousiasme de la jeunesse. Jamais peut-être Anglais ne fut à ce point l'idole de la société italienne.

Il n'était pas possible que Falkland, enivré comme il l'était des idées de la chevalerie, n'eût

pas de temps en temps quelques affaires d'honneur, et il les termina toutes d'une manière qui n'eût pas fait honte au chevalier Bayard lui-même. En Italie les jeunes gens de qualité se divisent en deux classes : ceux qui tiennent à la pureté des principes des anciens preux, et ceux qui, non moins chatouilleux sur le point d'honneur, ont à leur solde des *bravi* qu'ils emploient pour le moindre affront comme instruments de leurs vengeances. Ils ne varient, comme on voit, que dans la manière d'appliquer une règle généralement adoptée parmi eux. Le noble Italien le plus généreux n'en pensera pas moins qu'il y a certaines personnes avec lesquelles on ne saurait se mesurer sans déshonneur. Or, comme, suivant lui, un outrage ne peut se laver que dans le sang, il est convaincu qu'auprès de la réparation due à son honneur offensé, la vie d'un homme n'est qu'une bagatelle. Il y a donc peu d'Italiens qui, dans certaines circonstances, se fissent scrupule d'un assassinat. Les nobles cœurs ne peuvent, malgré les préjugés de leur éducation, se défendre de sentir la bassesse d'une pareille lutte, et ils désirent étendre aussi loin que possible le cartel de l'honneur. Les autres, par une arrogance réelle ou affectée, s'accoutument à regarder tous

les autres hommes comme d'une nature inférieure; et ce sentiment les porte, par une conséquence toute simple, à satisfaire leur vengeance sans exposer leur personne. M. Falkland eut affaire avec quelques-uns de ces derniers; mais il trouva dans la résolution et l'intrépidité de son caractère des ressources pour sortir avec avantage de rencontres aussi périlleuses. Je ne citerai qu'un exemple, entre beaucoup d'autres, de sa manière de se conduire au milieu d'un monde aussi fier et aussi impétueux. M. Falkland est le principal agent de l'histoire de mes malheurs, et il n'est pas possible de bien comprendre M. Falkland tel que je l'ai trouvé, dans son automne et dans le déclin de sa vigueur, sans avoir une connaissance parfaite de son caractère avant cette époque, lorsque, encore dans le feu de sa jeunesse, il n'avait pas essuyé lui-même les coups de l'adversité, et que les angoisses de la douleur ou du remords n'avaient pas brisé les ressorts de son âme.

Il fut reçu avec une distinction particulière à Rome, dans la maison du marquis Pisani, qui n'avait qu'une fille, héritière de son immense fortune, et l'objet de l'admiration de toute la jeune noblesse de cette métropole du monde

chrétien. Lucretia Pisani était grande, remplie de grâces, de dignité, et extraordinairement belle. Elle ne manquait pas de qualités aimables, mais elle était d'un caractère hautain, sujette à prendre souvent des airs fiers et dédaigneux. Ses charmes, son rang et l'adoration qui la suivaient partout nourrissaient son orgueil.

Parmi la foule de ses adorateurs, le comte Malvesi était celui que le père de Lucretia favorisait davantage, et sa fille ne l'écoutait pas avec indifférence. Le comte était un homme distingué en tous points, d'une grande intégrité et d'une humeur naturellement douce. Mais il aimait trop ardemment pour pouvoir conserver toujours l'affabilité de son caractère. Tous ces admirateurs dont les vœux flattaient sa belle maîtresse étaient pour lui un supplice perpétuel. Plaçant tout son bonheur dans la possession de cette beauté impérieuse, il s'alarmait des moindres circonstances qui lui semblaient porter atteinte au privilége de ses prétentions; mais, par-dessus tous, le jeune Anglais était l'objet de sa jalousie. Le marquis Pisani, ayant passé plusieurs années en France, n'avait pas l'habitude des précautions soupçonneuses des pères de famille italiens, et il laissait à sa fille une très-grande liberté. Les hommes avaient

un libre accès auprès d'elle, sans autre cérémonie que celle qu'exigent les bienséances. Mais surtout M. Falkland, en sa qualité d'étranger, et comme un homme qui n'était pas dans le cas d'avoir des prétentions à la main de Lucretia, était admis sur le ton d'une grande familiarité. La jeune italienne, dans l'innocence de son cœur, ne se faisait pas scrupule de permettre des choses sans conséquence, et se comportait avec toute la franchise et l'assurance d'une femme qui se sent au-dessus du soupçon.

M. Falkland, après avoir demeuré plusieurs semaines à Rome, se rendit à Naples. Pendant ce temps, divers incidents différèrent le mariage projeté de l'héritière de Pisani. Quand il revint à Rome, le comte Malvesi était absent. Lucretia, qui avait extrêmement goûté la conversation de M. Falkland, était douée d'un esprit actif; avide d'instruction, elle avait conçu, dans l'intervalle de ses deux séjours à Rome, une grande envie de savoir l'anglais; envie qui lui avait été inspirée par l'enthousiasme avec lequel elle avait entendu vanter nos meilleurs auteurs par leur compatriote. Elle s'était procuré tous les livres nécessaires, et avait fait quelques progrès dans son absence; mais quand elle le vit de retour, elle se décida à profiter d'une oc-

casion qui ne se retrouverait peut-être jamais : elle témoigna le désir de lire des passages choisis de nos poètes avec un Anglais qui avait autant de goût et de connaissances.

Cette proposition amena nécessairement un commerce plus fréquent. Le comte Malvesi, revint à son tour, et trouva M. Falkland établi dans le palais de Pisani, presque comme un commensal de la maison. Il ne fut pas maître de lui dans une situation aussi critique. Peut-être sentait-il en secret toute la supériorité du voyageur anglais, et tremblait-il que ces deux personnes n'eussent déjà fait dans le cœur l'un de l'autre bien des progrès, même avant d'y avoir songé. Il regardait l'alliance de Lucretia comme faite, sous tous les rapports, pour flatter l'ambition de M. Falkland, et il ne pouvait souffrir l'idée de se voir enlever par cet étranger d'au delà les monts celle qui faisait tout le charme de sa vie.

Il eut néanmoins encore assez de prudence pour commencer par aller demander à Lucretia une explication. Celle-ci le reçut en riant, et plaisanta sur son inquiétude. La patience du pauvre comte était déjà à bout, et il se mit à répéter ses interrogations dans des termes que l'altière Lucretia n'était pas d'humeur à écouter

tranquillement. Elle avait été habituée à rencontrer partout de la déférence et de la soumission : et quand elle eut surmonté cette première impression de terreur que lui avait d'abord inspirée le ton impérieux sur lequel elle s'entendait catéchiser pour la première fois, son mouvement fut celui du plus vif ressentiment. Elle ne voulut pas prendre la peine de répondre à l'insolent questionneur, et elle se permit même de laisser tomber exprès quelques mots obliques propres à fortifier encore ses soupçons. La présomption et la folie du comte furent un moment tournées en ridicule ; et, après lui avoir lancé quelques sarcasmes des plus amers, changeant tout à coup de style, Lucretia lui défendit de jamais se présenter devant elle autrement que sur le pied d'une simple connaissance, en lui déclarant qu'elle était déterminée à ne plus s'exposer dorénavant à s'entendre traiter d'une manière aussi indigne. « Il était fort heureux pour elle » qu'il eût enfin développé son véritable carac- » tère, et elle saurait très-bien profiter de l'ex- » périence qu'elle en faisait pour éviter à l'ave- » nir de retomber dans le même danger. » Toute cette explication se ressentit des premiers mouvements d'une colère mutuelle, et Lucretia

n'eut pas le temps de réfléchir à la conséquence d'exaspérer ainsi son amant.

Le comte Malvesi la quitta en proie à toutes les tortures de la fureur. Il s'imagina que cette scène était préméditée pour trouver un prétexte de rompre un engagement solennel; ou plutôt mille conjectures opposées déchiraient son cœur dans tous les sens. Tantôt il rejetait la faute sur Lucretia et tantôt sur lui-même; il s'accusait, il accusait sa maîtresse, il accusait tout le monde. Ce fut dans cet état qu'il courut à l'hôtel du cavalier anglais. Le moment des éclaircissements était passé, et il se sentait entraîné d'une manière irrésistible à justifier la précipitation de sa conduite envers Lucretia, en prenant pour une chose convenue et hors de doute que Falkland était son heureux rival.

M. Falkland était chez lui. Les premiers mots du comte furent l'accusation de duplicité et une provocation en duel. L'Anglais avait une sincère estime pour Malvesi, qui était vraiment un homme de beaucoup de mérite, et qui avait été une des premières connaissances de Falkland en Italie, car ils s'étaient d'abord rencontrés à Milan. Mais une chose le frappa plus vivement encore, et ce fut la conséquence qu'un duel pouvait avoir

dans la circonstance. Quoiqu'il n'eût pour Lucretia aucun sentiment d'amour, il avait conçu pour elle une très-haute estime, et il savait d'ailleurs que, malgré tous les déguisements de sa fierté, elle avait au fond du cœur de la tendresse pour le comte. Il ne pouvait soutenir l'idée d'avoir, par une indiscrétion dans sa conduite, porté atteinte au bonheur d'un couple aussi bien assorti. Il essaya donc d'entrer en explication, mais tous ses efforts furent inutiles. Son adversaire, dominé par la colère, ne voulait pas écouter le moindre mot qui pût arrêter son emportement. Il traversait la chambre à grands pas et l'écume à la bouche. M. Falkland, voyant qu'il n'était pas possible de le détromper, dit au comte que, s'il voulait revenir le lendemain à la même heure, il l'accompagnerait au lieu qu'il jugerait à propos de choisir.

En quittant le comte Malvesi, M. Falkland courut au palais Pisani; là il lui fut bien difficile d'apaiser l'indignation de Lucretia. L'honneur s'opposait à ce qu'il pût lui apprendre le cartel, quoiqu'il fût bien résolu au fond de l'âme de ne jamais tirer l'épée dans cette querelle. La moindre ouverture sur cet article eût bientôt désarmé cette fière beauté; mais, si elle avait quelque crainte de ce genre, ce n'était qu'une

crainte trop vague pour la déterminer à se départir en rien de son ressentiment. Toutefois M. Falkland lui fit un tableau si intéressant du trouble où elle avait jeté Malvesi, il excusa, par des raisons si flatteuses pour elle, les emportements de sa conduite, qu'il finit par vaincre tout à fait le courroux de Lucretia. Quand il vit son projet près de réussir, il ne balança plus à lui tout découvrir.

Le lendemain, le comte Malvesi, exact au rendez-vous, se présenta chez M. Falkland : celui-ci vint à la porte le recevoir, et le pria d'entrer un moment dans la maison, où il avait une affaire de trois minutes à terminer. Ils passèrent dans le salon. M. Falkland y laissa le comte, et l'instant d'après il reparut, tenant par la main la belle Lucretia elle-même, parée de tous ses charmes, que relevait encore en ce moment l'air de noblesse et de triomphe d'une femme généreuse qui veut bien faire grâce. M. Falkland la conduisit vers le comte, qui était pétrifié d'étonnement ; pour elle, posant sa main sur le bras de son amant, elle lui dit du ton le plus aimable : « Me pardonnerez-vous de m'être laissé trahir par ma fierté offensée? »

Le comte, transporté, croyant à peine ses yeux et ses oreilles, se précipita à ses genoux,

et balbutia quelques mots qui voulaient dire que lui seul avait un pardon à implorer, et que, quand même elle aurait la bonté de lui faire grâce, il ne se pardonnerait jamais à lui-même sa conduite sacrilége envers elle et envers cet Anglais céleste qu'il avait offensé. Quand les premiers élans de sa joie furent un peu calmés, M. Falkland lui parla en ces termes :

« Comte Malvesi, j'éprouve un plaisir extrême d'avoir pu ainsi, par des moyens pacifiques, désarmer votre ressentiment et assurer votre bonheur ; mais je dois vous avouer que vous m'avez mis à une rude épreuve. Mon humeur est tout aussi fière et tout aussi peu endurante que la vôtre ; je ne serais pas toujours aussi sûr de la contenir ; mais j'ai considéré que j'avais le premier tort ; vos soupçons étaient mal fondés, mais ils n'étaient pas déraisonnables. Nous nous sommes trop permis de jouer sur les bords du précipice. Connaissant la faiblesse du cœur humain et les formes actuelles de la société, je n'aurais pas dû rechercher avec autant d'assiduité cette personne enchanteresse. Il n'y aurait eu rien d'étonnant qu'ayant tant d'occasions de la voir, et faisant le précepteur avec elle, comme je l'ai fait, je me fusse trouvé pris au piége avant de m'en apercevoir, et qu'il se

fût glissé dans mon cœur des sentiments que je n'aurais pas été le maître de vaincre. Je vous devais donc une réparation pour l'imprudence de ma conduite.

» Mais les lois de l'honneur sont rigoureuses, et il y avait à craindre qu'avec tout le désir que j'ai d'être votre ami, je ne me visse obligé d'être votre meurtrier. Heureusement que ma réputation en fait de courage est assez bien établie pour que le refus que je fais de votre défi ne puisse m'exposer à rien de déshonorant. Je regarde comme un bonheur véritable que vous m'ayez trouvé seul dans notre entrevue d'hier. Cette circonstance m'a rendu absolument le maître de l'affaire. Si l'aventure venait à s'ébruiter, la manière dont tout s'est terminé entre nous serait connue en même temps que la provocation, et cela me suffit. Mais si le défi eût été public, toutes les preuves que j'ai pu donner jusqu'à présent de mon courage n'excuseraient pas ma modération actuelle; et, malgré tout mon désir de ne pas me battre, cela n'eût pas dépendu de moi. Que cela nous serve donc à tous les deux pour nous mettre en garde contre un premier mouvement, puisqu'il peut en résulter des conséquences qui forcent à verser du sang, et puisse le ciel vous rendre heureux

avec une compagne dont je vous crois tout à fait digne! »

J'ai déjà dit que ce ne fut pas là le seul exemple où, dans le cours de ses voyages, M. Falkland marqua d'une manière éclatante qu'il n'avait pas moins de vertu que de courage. Il resta encore plusieurs années hors de son pays, et chaque jour ajoutait à l'estime qu'il avait acquise aussi bien qu'à l'opinion qu'on avait de son extrême délicatesse sur l'article de l'honneur. Enfin il jugea à propos de revenir en Angleterre, avec l'intention de passer le reste de ses jours dans la résidence de ses ancêtres.

CHAPITRE III.

Du moment où M. Falkland entreprit l'exécution de ce projet, probablement dicté par un principe de devoir, il put dater le cours de ses malheurs. Dans tout ce qui me reste à raconter de son histoire, on verra une fatale destinée s'attachant sans relâche à le poursuivre; une suite d'aventures qui prennent leur source dans

divers accidents, mais qui toutes paraissent tendre au même but. Elles l'ont accablé de cette douleur qu'il était de tous les hommes le moins propre à supporter. Cette destinée n'a pas fait tomber sur lui seul sa funeste amertume ; d'autres ont senti l'atteinte de ses poisons : et de toutes les victimes qu'elle a faites, c'est moi qui suis la plus infortunée.

Celui qui fut la première origine de cette chaîne de calamités était un gentilhomme nommé Barnabas Tyrrel, le plus proche voisin de M. Falkland, et son égal en titres et en fortune. A voir cet homme, on aurait dû croire, d'après le genre de son éducation et d'après les habitudes de sa vie, qu'il était l'être le moins propre et le moins disposé à contrarier les jouissances d'un esprit aussi richement doué que celui de M. Falkland. M. Tyrrel eût pu passer pour un type des squires anglais. Il était resté de très-bonne heure sous la tutelle de sa mère, femme d'un esprit fort étroit et qui n'avait d'autre enfant que lui. La seule personne de la famille dont il soit nécessaire de parler était miss Émily Melville, fille orpheline d'une tante paternelle de M. Tyrrel, demeurant dans la maison, et qui dépendait entièrement de la bienveillance des maîtres.

Mistress Tyrrel se figurait qu'il n'y avait rien au monde d'aussi précieux que son charmant Barnabas. Rien ne lui était refusé ; chacun devait obéir servilement à ses volontés ; il n'était pas fait pour être assujetti à aucune gêne, à aucune règle pour son instruction : aussi ses progrès furent-ils fort lents, même pour la lecture et l'écriture. Il était né très-robuste et très-brutal ; tant qu'il resta confiné dans la *ruelle* de sa mère, il avait tout l'air d'un petit lionceau qu'un amant sauvage donnerait en place d'épagneul à sa maîtresse.

Mais il rompit bientôt ses lisières, et il se lia intimement avec le groom et le garde-chasse. Sous ces deux instructeurs, il montra d'aussi heureuses dispositions qu'il avait fait voir d'indocilité et de répugnance sous le pédant qui lui servait de précepteur. Il était dès lors bien évident qu'il ne fallait pas attribuer à un défaut de capacité son peu de progrès dans les belles-lettres. On ne put lui refuser une sagacité et une intelligence peu communes dans l'art des maquignons. Distingué par une habileté supérieure à la chasse et à la pêche, il ne borna même pas là tout son savoir ; car il y joignit non-seulement la théorie, mais encore la pratique de l'art de boxer, et le talent de jouer du

bâton. Ces exercices ajoutaient à toutes ses autres qualités une force de corps et une vigueur extraordinaires.

Sa taille, quand elle eut acquis tout son développement, passait cinq pieds huit pouces, et ses formes athlétiques eussent pu servir de modèle à un peintre pour ce héros de l'antiquité, dont le plus bel exploit consistait à tuer un bœuf d'un coup de poing et à l'engloutir dans son estomac en un repas. Sentant bien tous ses avantages, il était d'une arrogance insoutenable, tyrannique envers ses inférieurs et insolent avec ses égaux. C'était de ce côté que s'était jetée toute l'activité de son esprit, repoussée des occupations intellectuelles. Il s'attacha donc à briller par toutes les grosses malices d'un vrai rustre. Sur ce point, comme sur tout le reste, il l'emportait sur ses émules ; s'il avait été possible, en écoutant ses saillies, d'oublier un moment la dureté et l'insensibilité de cœur où elles prenaient leur source, on n'aurait pu se défendre d'applaudir à la vivacité d'imagination qu'elles annonçaient, et au sarcasme dont elles étaient assaisonnées.

M. Tyrrel n'était nullement d'humeur à laisser rouiller des talents aussi rares. Il y avait toutes les semaines, à la ville la plus voisine, un cercle

qui était le rendez-vous de tous les gentillâtres du comté. Jusqu'alors il y avait figuré avec tout l'avantage possible ; et, comme il n'y avait là personne qui l'égalât en opulence, que même la majorité de l'assemblée, quoique prétendant comme lui à la noblesse, lui était de beaucoup inférieure sur cet article essentiel, il était le grand-maître de la coterie. Tous les jeunes gens, reconnaissant ses droits incontestables à la supériorité, ne regardaient qu'avec circonspection et timidité cet insolent pacha qui maintenait son rang avec une jalousie despotique. Il est vrai que souvent ses traits s'adoucissaient et prenaient une teinte passagère de familiarité, mais on savait par expérience que, si quelqu'un, encouragé par condescendance, venait à oublier un moment la déférence que M. Tyrrel regardait comme lui étant due, il était bientôt traité de manière à se repentir de sa présomption. C'était un tigre qui jugeait à propos de jouer quelques instants avec une souris, mais qui voulait que le petit animal eût toujours la conscience du danger qu'il courait sous les griffes monstrueuses du féroce compagnon de ses jeux. Comme M. Tyrrel avait une assez grande facilité à parler, et qu'il était doué d'une imagination très-fertile, toute désordonnée qu'elle

était, il était toujours sûr d'un auditoire. Ses voisins faisaient cercle autour de lui, et ses paroles étaient bientôt suivies d'un rire universel, dû en partie aux égards qu'on lui portait, et en partie aussi à une véritable admiration. Il arrivait souvent, néanmoins, qu'au milieu de cette bonne humeur, un raffinement de tyrannie bien caractéristique venait se présenter à son esprit. Quand ses sujets, excités par sa familiarité, commençaient à négliger de se tenir sur leurs gardes, tout à coup il lui prenait un accès d'humeur, un nuage soudain se répandait sur son front, le ton de sa voix passait du plaisant au terrible, et il s'ensuivait aussitôt une querelle sans motif avec le premier homme dont la figure avait le malheur de lui déplaire. Ainsi, le plaisir que les autres pouvaient trouver dans les saillies de son imagination n'était jamais sans un mélange de crainte. On croira sans peine que son despotisme n'avait pu arriver jusqu'à cet excès sans quelque opposition. Mais notre Antée rustique avait renversé tout ce qui s'était trouvé sur son passage; au moyen de l'ascendant que lui donnaient sa fortune et la réputation qu'il s'était faite parmi ses voisins, il réduisait toujours son adversaire à la nécessité de lui abandonner le choix des armes, et quand il

avait pris ses avantages, il ne le quittait plus sans lui avoir bien fait sentir, dans tous ses membres, la peine de sa présomption. On n'aurait pas enduré aussi patiemment la tyrannie de M. Tyrrel, si ses talents pour la parole ne fussent pas continuellement venus au secours de cette autorité que lui avaient originairement obtenue son rang et ses prouesses.

Notre squire était près du beau sexe dans une position encore plus digne d'envie que celle qu'il avait conquise parmi les hommes. Il n'y avait pas une mère qui n'enseignât à sa fille à regarder la main de M. Tyrrel comme l'objet le plus élevé de son ambition. Il n'y avait pas une fille qui ne jetât un coup d'œil favorable sur ses formes athlétiques et sur la gloire de ses prouesses. Comme il n'y avait pas d'homme assez hardi pour lui contester la supériorité, il n'y avait pas non plus de femme dans ce cercle provincial qui se fît scrupule de préférer son hommage à celui de tout autre soupirant. Son esprit rodomont avait pour elles un charme tout particulier; et voir cet Hercule troquer à leurs pieds sa massue contre une quenouille, était le spectacle le plus séduisant pour leur vanité. Elles étaient enchantées de sentir qu'elles pouvaient en toute sécurité folâtrer avec les griffes

terribles de ce lion qui portaient l'épouvante dans le cœur des plus vaillants.

Tel était le rival que la fortune eut le caprice d'opposer à un homme accompli comme Falkland. Cette sorte de brute, farouche mais non sans intelligence, eut le pouvoir d'empoisonner pour jamais l'avenir de l'homme le plus fait pour goûter et répandre le bonheur. La haine qui s'éleva entre eux fut nourrie par le concours de différentes circonstances jusqu'à ce qu'enfin elle devint extrême; et c'est parce qu'ils ont été l'un pour l'autre ennemis mortels que je me suis vu moi-même un objet de misère et d'aversion.

L'arrivée de M. Falkland porta un terrible coup à l'autorité de M. Tyrrel dans le village. Le premier n'était nullement disposé à s'éloigner des lieux de rendez-vous de la bonne compagnie; mais lui et son rival étaient comme deux astres que l'ordre de la nature a destinés à ne jamais paraître à la fois sur l'horizon. Il est évident que la comparaison était toute à l'avantage de M. Falkland; mais quand il en eût été autrement, les *sujets* de son rustique voisin n'étaient que trop disposés à secouer son joug insupportable. Ils s'étaient soumis à lui jusqu'à ce moment par crainte et non par amour; s'ils

ne s'étaient pas encore révoltés, ce n'était que faute d'avoir pu trouver un chef. Les femmes mêmes regardèrent M. Falkland avec une complaisance particulière. La politesse de ses manières était parfaitement en harmonie avec la délicatesse de leur sexe. Ses saillies l'emportaient de beaucoup sur celles de M. Tyrrel par une portée plus grande et plus de variété ; ajoutez à cela qu'elles étaient toujours réglées et adoucies par la sagacité d'un esprit cultivé. Les agréments de sa personne étaient relevés par les grâces et l'élégance de toutes ses manières ; la bonté et la noblesse de son caractère se manifestaient dans toutes les occasions. C'était, il est vrai, une qualité commune à M. Tyrrel et à M. Falkland d'être fort peu accessibles à la timidité et à l'embarras; mais cette qualité, M. Tyrrel la devait à une effronterie contente d'elle-même et à un verbiage tranchant dont il avait coutume d'accabler ses adversaires , tandis que M. Falkland , avec un esprit noble et franc, savait à merveille, par sa grande connaissance du monde et une juste appréciation de ses propres ressources, juger en un instant ce qu'il devait faire pour en tirer parti.

M. Tyrrel voyait avec dépit et inquiétude les progrès de son rival. Il en raisonnait souvent

avec ses confidents particuliers comme d'une chose impossible à concevoir et à expliquer. Il dépeignait M. Falkland comme un être au-dessous même du mépris. « Selon lui, Falkland, avec sa taille de nain, aurait voulu changer toutes les proportions de l'espèce humaine, et persuader aux gens que l'homme avait été créé pour passer sa vie cloué sur un fauteuil, à pâlir sur des livres. A l'entendre, ajoutait-il, on ferait fort bien de laisser là tous ces exercices, qui procurent tant de distraction pour le moment, et qui donnent pour l'avenir une santé si robuste, afin de se livrer au noble travail de se creuser la tête pour trouver une rime et scander un vers sur ses doigts. Autant vaudrait un peuple de singes que des hommes de cette espèce. Pour mettre en fuite une pareille nation, il ne faudrait qu'un régiment de nos vieux Anglais nourris de bœuf et de pudding. Il terminait ces diatribes en déclarant n'avoir jamais vu le savoir servir à autre chose qu'à rendre les gens pleins de fatuité et d'impertinence. Un homme sensé ne pourrait rien désirer de pire aux ennemis de son pays que de les voir tous se livrer à ces dangereuses absurdités. Était-il possible qu'on pût sérieusement prendre du goût pour une espèce aussi ridicule

que ces Anglais d'outre-mer, de fabrique étrangère ? Mais il n'ignorait pas ce qui en était. On jouait là une mauvaise pièce pour le vexer, et il jurait de s'en venger sur eux tous d'une belle manière. »

Si M. Tyrrel avait cette opinion de M. Falkland, il trouvait ample matière à exercer sa patience dans les discours de ses voisins sur le même sujet. Tandis qu'il ne voyait rien en M. Falkland qui ne fût digne de mépris, ceux-ci semblaient ne pouvoir se lasser de chanter ses louanges. Que de dignité, que d'affabilité dans toutes ses manières ! quelle attention continuelle pour les autres ! quelle délicatesse de sentiments et de langage ! Savant sans ostentation, poli sans fadeur, gracieux sans afféterie ! Occupé sans cesse à prendre garde que sa supériorité en fortune et en talents ne pesât sur les autres ! Qu'en résultait-il ? qu'on la reconnaissait d'autant mieux, bien loin d'y porter envie.

Il n'est pas besoin de remarquer ici que cette révolution qui s'était faite dans les idées de cette société rustique est une des conséquences les plus ordinaires de la nature des choses. Les essais les plus grossiers, les premières ébauches de l'art excitent d'abord l'admiration, jusqu'à ce qu'on nous présente un travail plus fini, et

alors nous nous étonnons nous-mêmes de la facilité avec laquelle nous nous étions laissé charmer. M. Tyrrel se figurait que ce subit enthousiasme n'aurait point de terme, et d'un moment à l'autre il s'attendait à voir tout le voisinage tomber aux pieds du nouveau-venu comme devant une idole. Le moindre mot d'éloge échappé par hasard en faveur de son rival lui faisait subir la torture des démons; son état était une sorte de convulsion; ses traits s'altéraient et ses regards devenaient effrayants. Un pareil état de souffrance aurait aigri le caractère le plus doux. Que ne dut-il pas opérer sur une âme de la trempe de celle de M. Tyrrel, toujours hautaine, bouillante et implacable?

Les avantages de M. Falkland ne diminuèrent point en perdant même le relief de la nouveauté; tous ceux qui avaient à se plaindre de la tyrannie de M. Tyrrel venaient aussitôt se ranger sous la bannière de son adversaire. Les femmes mêmes, quoique traitées par ce galant campagnard avec plus de douceur que les hommes, étaient pourtant exposées de temps à autre aux écarts de son humeur insolente et capricieuse. Elles ne pouvaient s'empêcher de remarquer un contraste entre ces deux champions rivaux, dont l'un semblait uniquement occupé de ses

plaisirs, tandis que l'autre était tout générosité et complaisance. Ce fut vainement que M. Tyrrel chercha à tempérer la rudesse de son caractère. Il était dominé par un sentiment d'impatience et tourmenté par les idées les plus sombres ; ses politesses étaient lourdes et brutales, sa grâce ressemblait aux gentillesses d'un éléphant. On aurait dit qu'il y avait plus d'humanité dans son caractère quand il le laissait aller à son penchant naturel que lorsqu'il faisait des efforts pour l'enchaîner et le contraindre.

Parmi les dames qui fréquentaient cette assemblée aucune ne paraissait avoir plus de droits aux attentions de M. Tyrrel que miss Hardingham. Elle était aussi du petit nombre de celles qui n'avaient pas encore passé à l'ennemi, soit qu'elle préférât réellement celui des deux qui était sa plus ancienne connaissance, soit qu'elle eût calculé qu'une telle conduite réussirait mieux à le lui assurer pour mari. Avec cela, peut-être uniquement pour en faire l'épreuve en passant, elle jugea un jour à propos de montrer à M. Tyrrel qu'elle pourrait bien, comme une autre, prendre l'attitude hostile s'il lui arrivait jamais de la provoquer. En conséquence, un soir elle s'arrangea de manière à se faire prier pour la danse par M. Falkland,

sans que de la part de celui-ci, qui n'était nullement au fait des anecdotes de la coterie, il y eût la plus légère intention d'offenser M. Tyrrel. Quoique les manières de M. Falkland fussent extrêmement sociables, cependant les discussions d'une assemblée de paroisse[1], ou les intrigues d'une élection de bourg n'occupaient pas ses loisirs, et c'était à des objets d'une tout autre espèce qu'il consacrait ses études et sa retraite.

Peu de moments avant l'ouverture du bal, M. Tyrrel aborda sa belle favorite, et entra en conversation avec elle sur quelque bagatelle, pour remplir le temps, et comme se disposant à lui donner la main pour danser. Il avait pris l'habitude de passer par-dessus la cérémonie ordinaire de demander préalablement cette faveur, comme ne supposant pas possible que personne osât lui disputer l'antériorité convenue de ses droits; mais quand il n'aurait pas eu cette habitude, la formalité lui aurait toujours paru superflue dans la circonstance, parce qu'on connaissait assez la préférence générale qu'il donnait à miss Hardingham.

Pendant qu'il était ainsi engagé dans cette conversation, survint M. Falkland. M. Tyrrel

[1] *Vestry : sacristie*, assemblée ainsi nommée du lieu où se tient la réunion des notables de la paroisse.

ne le voyait jamais sans aversion. Toutefois M. Falkland se mêla, sans affectation, à la conversation commencée, et la grâce avec laquelle il se présenta alors était telle que la malice la plus infernale en eût été désarmée. M. Tyrrel probablement s'imagina que cette manière d'aborder ainsi miss Hardingham n'était qu'un acte de politesse vague de la part de M. Falkland, et il attendait à tout moment que celui-ci s'éloignât.

La compagnie commençant à se mettre en mouvement pour la danse, M. Falkland avertit miss Hardingham qu'il était temps de se placer.

« Monsieur, interrompit brusquement M. Tyrrel, miss Hardingham est ma danseuse.

— Je ne le pense pas, monsieur; miss Hardingham m'a fait la grâce d'accepter mon invitation.

— Et moi, je vous dis que non, monsieur, je crois avoir quelque droit sur le cœur de miss Hardingham, et je ne permettrai pas que personne aille sur mes brisées.

— Il ne s'agit pas en ce moment du cœur de miss Hardingham!

— Monsieur, nous ne sommes pas ici pour parlementer. Laissez-moi passer, monsieur. »

M. Falkland repoussa doucement son adversaire.

« Monsieur Tyrrel, dit-il d'un ton ferme, il n'y a pas besoin de disputer pour régler cette affaire; c'est au maître des cérémonies à en décider, et comme ni vous ni moi n'avons certainement l'intention de troubler la fête, ni de faire montre de notre bravoure devant ces dames, nous devons nous soumettre à sa sentence.

— Dieu me damne, monsieur, si je l'entends comme cela.

— Doucement, monsieur Tyrrel; je n'ai nulle intention de vous offenser, mais aucune puissance sur terre ne saurait m'empêcher de soutenir un droit.»

Ce fut avec le plus grand sang-froid du monde que M. Falkland proféra ces derniers mots. Il n'y avait rien dans tout son extérieur qui eût la moindre apparence d'un défi, rien qui sentît la hauteur ou le dédain; mais son ton, à la fois si calme et si élevé, avait quelque chose d'imposant qui réduisit son farouche adversaire à l'impuissance de répliquer. Miss Hardingham avait commencé à se repentir de son épreuve; mais ses alarmes furent bientôt dissipées par la modération de son nouveau partenaire.

M. Tyrrel se retira sans répondre un mot. Il murmura en s'en allant quelques jurements que les lois de l'honneur n'obligeaient pas M. Falkland d'entendre, et qu'en vérité il n'aurait pas été facile d'entendre bien exactement. M. Tyrrel n'aurait peut-être pas cédé si aisément, si son bon sens ne lui eût pas bien fait voir qu'avec toute l'envie possible de tirer vengeance de son rival, il n'était pas sur un bon terrain pour cela. Mais s'il ne put ouvertement obtenir satisfaction de cette atteinte portée à son autorité, il n'en garda pas moins profondément l'impression dans le secret de son âme, et il était assez évident que sa haine amassait des griefs dont il espérait bien quelque jour faire sentir tout le poids à son adversaire.

CHAPITRE IV.

Ce n'est là qu'un exemple des petites mortifications sans nombre que M. Tyrrel était condamné à endurer de la part de M. Falkland, et qui semblaient se multiplier tous les jours. Dans chacune de ces occasions, M. Falkland se com-

portait avec une convenance si parfaite, et avec une douceur de caractère si franche et si naturelle, qu'il ajoutait toujours quelque chose à la réputation qu'il s'était acquise. Plus M. Tyrrel se débattait contre la destinée qui l'entraînait, plus elle se précipitait et devenait évidente. Il maudissait mille fois sa mauvaise étoile qui s'était plu, selon lui, à choisir ce Falkland pour l'instrument continuel de ses humiliations. Exaspéré par une suite d'incidents fâcheux qui tournaient tous à sa confusion, il ressentait de la manière la plus cruelle les moindres succès de son rival, même là où personnellement il n'avait pas lui-même la plus légère prétention. Il s'en présenta bientôt un exemple.

M. Clare, ce poète célèbre, dont les ouvrages seront l'honneur immortel du pays qui lui a donné naissance, était venu depuis peu dans ce canton, pour y jouir du fruit de son économie et de sa gloire, après une longue vie consacrée aux plus sublimes productions du génie. Un homme d'un mérite aussi rare n'était vu qu'avec une sorte de vénération par tous les gentilshommes du pays. Le lecteur connaît les ouvrages de ce poète illustre; souvent sans doute il les a goûtés avec délices, et je n'ai pas besoin d'en vanter le mérite. Mais peut-être ne con-

naît-il pas de même les qualités personnelles de M. Clare; peut-être ne sait-il pas que sa conversation était presque aussi digne d'admiration que les productions de sa plume. Dans la société, il paraissait le seul qui ne connût pas toute l'étendue de sa renommée. Ses écrits demeureront longtemps comme une preuve éclatante de la hauteur où l'esprit humain est capable d'atteindre; mais personne n'a su apercevoir, avec autant de sagacité que lui, les défauts qui s'y trouvaient ou ce qui restait encore à y faire. Lui seul semblait porter sur ses ouvrages un œil de supériorité et d'indifférence. Un des traits qui le distinguaient le plus, c'était une douceur de mœurs inaltérable, une élévation d'âme qui lui faisait voir les fautes des autres sans le plus petit mélange de ressentiment, et qui rendait impossible pour qui que ce fût d'être son ennemi. Il indiquait aux hommes leurs erreurs franchement et sans réserve; sa censure excitait la surprise et entraînait la conviction, mais sans affecter jamais péniblement la personne qui en était l'objet. Telles étaient les qualités morales qui le distinguaient dans sa société habituelle; les qualités intellectuelles qu'il y déployait, c'était principalement un enthousiasme doux et éloquent, qui s'exprimait

dans son langage avec une verve si abondante, que la réflexion seule et la mémoire pouvaient vous faire apercevoir l'étonnante variété d'idées qu'il avait fait passer en un moment devant vous.

Dans ce canton retiré, M. Clare trouva sans doute peu de personnes en état de le comprendre et de partager ses goûts. Il n'est pas rare que de grands hommes aient aimé à se cacher dans la retraite, et à préférer la solitude des bois et des campagnes aux cercles brillants et spirituels dont ils avaient fait les délices. Du moment où M. Falkland arriva dans le pays, M. Clare le distingua bientôt d'une manière marquée. Il ne fallait pas beaucoup d'observation ni d'expérience à un génie aussi pénétrant, pour découvrir le mérite ou les défauts de ceux qui se présentaient à lui. Est-il surprenant qu'il se soit bien vite intéressé à une âme qui avait, à certains égards, tant de rapports avec la sienne? Mais, pour l'imagination malade de M. Tyrrel, toute distinction accordée à son rival semblait une insulte dirigée contre lui-même. D'un autre côté, M. Clare, quoique plein de douceur et d'aménité dans sa censure, n'était pas aussi réservé dans ses éloges; et, pour faire rendre justice aux gens de mérite, il ne se fai-

sait pas scrupule de tirer parti de la déférence personnelle qu'on avait pour lui.

Dans une de ces assemblées publiques où se trouvaient présents M. Falkland et M. Tyrrel, la conversation d'un des groupes les plus nombreux de la compagnie vint à tourner sur le talent de M. Falkland pour la poésie. Une dame distinguée par la finesse de son esprit dit qu'elle avait eu le plaisir de voir une pièce de vers qu'il avait composée sous le titre d'*Ode au génie de la Chevalerie,* qui lui avait paru exquise. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité, et la dame ayant ajouté qu'elle en avait une copie sur elle qui était bien au service de la société, si l'auteur ne le trouvait pas mauvais, tout le cercle se réunit pour prier M. Falkland de leur donner ce plaisir, et M. Clare, qui était là, joignit ses instances à celles des autres. Rien ne charmait plus celui-ci que de trouver l'occasion de rendre justice publiquement au talent. M. Falkland n'avait ni affectation ni fausse modestie : il ne résista pas longtemps aux instances qui lui furent faites.

Par hasard, M. Tyrrel était assis à l'extrémité de ce groupe : on croira bien qu'il n'avait pas vu avec plaisir le tour qu'avait pris la conversation. Il paraissait vouloir se retirer, mais il y

avait comme un pouvoir inconnu qui le retenait, pour ainsi dire, par enchantement à sa place, et qui l'obligea à avaler jusqu'à la lie le breuvage amer que lui avait préparé l'envie.

La pièce fut lue à la compagnie par M. Clare, qui possédait à un degré supérieur le talent de bien lire. Son débit était plein de simplicité, d'intelligence et d'énergie, et on ne peut guère se faire une idée du plaisir qu'on trouvait à l'entendre. En conséquence, les beautés de l'ode de M. Falkland parurent avec tout l'avantage possible. Les passions successives qui avaient animé l'auteur passèrent dans l'âme du lecteur. Chaque mot fut rendu dans toute la vérité de son accent; toutes les images évoquées par l'imagination créatrice du poète, tantôt faisaient pénétrer jusqu'au fond de l'âme des auditeurs une religieuse solennité, tantôt les ravissaient de plaisir et d'admiration.

On connaît déjà le caractère de ceux qui composaient cet auditoire. C'était pour la plupart des gens simples, peu lettrés, et dont le goût n'était pas très-raffiné; s'ils lisaient jamais de la poésie, c'était simplement par pure imitation et sans y trouver de grands charmes; mais la pièce de M. Falkland était pleine d'inspiration et de verve. Peut-être même l'ode toute seule

aurait-elle fait peu d'effet sur la plupart d'entre eux, mais la déclamation de M. Clare lui avait donné un nouveau charme. Il acheva la lecture; et quand il eut cessé, les auditeurs, dont la figure et le maintien avaient suivi successivement toutes les passions exprimées dans l'ouvrage, cherchèrent tous à la fois à marquer leur approbation. Ils venaient d'éprouver des sensations auxquelles ils étaient peu accoutu més. L'un parlait, l'autre suivait avec une sorte d'entraînement, et le ton bruyant et confus de leurs louanges les rendait encore plus frappantes et plus remarquables; mais ce qui fut surtout le plus difficile à supporter pour M. Tyrrel, ce fut la conduite de M. Clare. Il remit le manuscrit à la dame qui le lui avait donné, et se retournant vers M. Falkland avec un ton plein d'âme et d'enthousiasme : « Bien, bien, monsieur, voilà qui est frappé au bon coin; ce n'est pas là un de ces essais laborieux et pédantesques qui attestent les sueurs et les veilles de l'auteur, ni de ces niaiseries pastorales qui ne présentent pas à l'esprit le moindre sens. Nous avons besoin d'hommes tels que vous; mais souvenez-vous bien, jeune homme, que ce n'est pas pour enfanter des chimères oiseuses, c'est pour éclairer le monde que le ciel a fait

aux hommes le don du génie. Élevez-vous à la hauteur de vos destinées. »

Un instant après, M. Clare, quittant son siége, se retira avec M. Falkland et deux ou trois autres personnes. Aussitôt qu'ils furent sortis, M. Tyrrel s'avança un peu plus en dedans du cercle. Il avait été si longtemps réduit au silence, qu'il semblait prêt à étouffer d'indignation : « Vraiment, dit-il, comme se parlant à lui-même, et sans adresser la parole à personne, c'est une belle chose que des vers. Dieu me damne, je voudrais un peu savoir ce qu'on ferait d'une cargaison entière d'une telle marchandise.

— Assurément, dit la dame qui avait la première annoncé l'ode de M. Falkland, vous ne disconviendrez pas que la poésie ne soit un amusement très-noble et très-agréable.

— Très-noble! Parbleu, oui. Voyez un peu ce Falkland! Voilà-t-il pas un beau petit homme? Au nom du diable, madame, est-ce que vous croyez qu'il ferait des vers s'il était en état de mieux faire autre chose? »

La conversation ne s'arrêta pas là. La dame répliqua. Quelques autres personnes encore, toutes remplies des émotions qu'elles venaient d'éprouver, se mirent de la partie. M. Tyrrel devint plus emporté dans ses invectives, et se

soulagea en exhalant sa bile. Les personnes qui pouvaient, à certain point, contenir ses violences s'étaient retirées : soit timidité, soit faiblesse, les orateurs, l'un après l'autre, retombaient dans le silence. Tyrrel semblait, en apparence, avoir repris son ancien ascendant, mais il sentait bien le peu de solidité de ce triomphe passager, et la rage était au fond de son cœur.

En s'en retournant de l'assemblée il fut accompagné par un jeune homme qui, par une conformité de manières et d'inclinations, était devenu un de ses principaux confidents. On aurait pu croire que l'humeur de M. Tyrrel s'était suffisamment évaporée dans la conversation qu'il venait d'avoir en quittant la société ; mais il lui était impossible de distraire ses idées du tourment qu'il endurait. « Damné soit ce Falkland ! dit-il : quel misérable drôle pour faire ici tant de fracas ! Mais les sots sont toujours des sots, et les femmes des sottes ; il n'y a pas moyen d'empêcher cela ! Les plus à blâmer ce sont ceux qui les soutiennent, et M. Clare plus que tout autre. C'est un homme qui devrait un peu connaître le monde, et ne pas se laisser éblouir par du clinquant et des sottises. Il paraissait avoir du jugement : je ne l'aurais pas

soupçonné d'avoir ainsi mis en train tout ce charivari contre la raison et la bienséance. Mais tout le monde est fait de même ; ceux qu'on croit valoir mieux sont seulement les plus adroits. S'ils prennent une autre route, c'est toujours pour aller au même but. Celui-ci m'a trompé pendant quelque temps, mais c'est bien fini. Tout le mal vient de là. Les sots se trompent ; mais ils ne persisteraient pas dans leurs sottises, s'ils n'y étaient encouragés par ceux qui seraient faits pour les éclairer. »

Peu de jours après cette aventure, M. Tyrrel fut fort surpris de recevoir une visite de M. Falkland. Sans autre compliment, M. Falkland débuta par exposer le sujet de sa visite.

« Monsieur Tyrrel, dit-il, je suis venu pour avoir avec vous une explication amicale.

— Une explication! Vous ai-je offensé?

— Pas le moins du monde, monsieur, et c'est pour cela que je crois que c'est le moment de nous bien entendre.

— Que diable venez-vous me dire là, monsieur? Êtes-vous bien sûr que votre explication ne soit pas plus propre à brouiller les choses qu'à les éclaircir?

— Je crois en être sûr, monsieur ; je me fie beaucoup sur la pureté de mes intentions, et

je ne doute pas que, quand vous les connaîtrez bien, vous ne vous prêtiez volontiers à y concourir.

— Mais, mais, monsieur Falkland, nous pourrions n'être pas d'accord là-dessus. Un homme pense d'une manière, un autre d'une autre. Et puis, ma foi, je ne crois pas avoir grand sujet de me louer de vous jusqu'à présent.

— Cela peut être. Avec cela, je ne crois pas non plus vous avoir donné quelque raison de vous en plaindre.

— Fort bien, monsieur, mais vous n'avez pas le droit de venir ici me vexer. Si votre projet a été de vous divertir à mes dépens et d'essayer à quel homme vous aviez affaire, Dieu me damne si vous aurez sujet de vous en applaudir.

— Rien n'est plus aisé, monsieur, que de nous susciter une affaire. Si c'est là ce que vous voulez, n'ayez pas peur que les occasions vous manquent.

— Dieu me damne, je crois que vous êtes venu ici pour me braver.

— Monsieur Tyrrel ! Monsieur...., prenez garde !...

— Quoi, monsieur ? Entendez-vous me me-

nacer? De par tous les diables, que me voulez-vous? qu'êtes-vous venu faire ici? »

Les manières brutales de M. Tyrrel rendirent à M. Falkland tout son sang-froid.

« J'ai tort, reprit-il, je l'avoue. Je n'ai que des intentions pacifiques, et c'est ce qui m'a fait prendre la liberté de venir vous voir. Quel que puisse être mon ressentiment dans d'autres circonstances, je dois me vaincre en ce moment.

— Ah ah!... Eh bien, monsieur! qu'avez-vous donc de plus à me dire?

— Monsieur Tyrrel, poursuivit M. Falkland, vous vous imaginerez sûrement bien que le sujet qui m'a amené ici n'est pas une bagatelle. Je ne serais pas venu chez vous sans de très-fortes raisons. Ma démarche seule vous est un sûr garant que je suis profondément frappé de l'importance de ce que j'ai à vous dire.

» Nous sommes à l'égard l'un de l'autre dans une situation des plus critiques : nous sommes tout près d'un tourbillon qui, s'il nous entraîne une fois, ne nous laissera plus le temps de la réflexion. Un malheureux esprit de jalousie semble s'être glissé entre nous deux; je ne désire rien tant que de l'éloigner, et je viens réclamer votre aide. Nous sommes tous les deux d'humeur peu endurante; nous avons tous les deux

une propension à nous laisser emporter. Dans l'état où sont les choses, il n'y a rien de déshonorant ni pour vous ni pour moi à prendre des précautions contre l'avenir; il pourrait venir un temps où nous aurions à regretter de n'avoir pas usé de prudence, et où il serait trop tard pour y avoir recours. Pourquoi deviendrions-nous ennemis? Si nos goûts sont différents, poursuivons chacun notre carrière sans chercher à nous traverser. Nous possédons l'un et l'autre avec abondance tous les moyens de bonheur; nous avons tout ce qu'il faut pour vivre longtemps tranquilles et heureux, respectés de tout ce qui nous environne. N'y aurait-il pas de la folie à abandonner une perspective aussi satisfaisante pour courir les chances d'une rivalité et d'une lutte pénibles? Entre gens de notre humeur, une telle position entraîne des conséquences dont l'idée me fait frémir. Je tremble, monsieur, qu'il n'en résulte la mort au moins pour l'un de nous deux, et pour le survivant le remords et le malheur pendant le reste de ses jours.

— Sur mon âme, vous êtes un homme étrange! Quel besoin avez-vous de m'importuner de vos prédictions et de vos pressentiments?

— Parce que cela est nécessaire pour votre bonheur; parce que je crois convenable de vous avertir maintenant du danger que nous courons, plutôt que d'attendre jusqu'au point où ce que je dois à mon caractère ne me permettra plus de rester aussi tranquille. En faisant de ceci une querelle, nous ne ferions qu'imiter le commun des hommes, qui, à notre place, vraisemblablement en viendrait bientôt là; mais faisons mieux : montrons que nous avons assez d'élévation dans l'âme pour mépriser de petits sujets de mésintelligence. En nous rendant ainsi justice, nous en retirerons une gloire bien plus solide et plus vraie. En adoptant une conduite contraire nous en serons nous-mêmes les victimes, et nous nous donnerons en spectacle à nos connaissances.

— Vous croyez cela? Peut-être y a-t-il là quelque chose de vrai; mais, pour ma part, Dieu me damne, si je consens à être jamais le jouet d'aucun homme au monde.

— Vous avez raison, monsieur Tyrrel; conduisons-nous donc chacun de la manière la plus propre à nous faire respecter. Ni vous ni moi n'avons envie de changer la carrière que nous nous sommes faite; poursuivons donc notre route l'un et l'autre sans nous contrarier res-

pectivement; que ce soit là notre traité, et, par une condescendance réciproque, arrivons à nous donner mutuellement la paix. »

En disant ceci, M. Falkland lui tendit la main en signe de concorde; mais ce geste était trop significatif : le farouche Tyrrel, qui semblait un peu ébranlé par ce qui avait précédé, se sentant alors pris comme par surprise, recula quelques pas. M. Falkland, à ce nouveau trait de rudesse, fut sur le point de prendre feu, mais il eut la force de se contenir.

« Je ne comprends rien à tout ceci, s'écria M. Tyrrel; pourquoi, diable, me pressez-vous comme cela? Il faut, pardieu, que vous ayez là-dessous quelque intention de me faire donner dans le piége.

— Mon intention, répliqua M. Falkland, est franche et honnête. Pourquoi voudriez-vous vous refuser à une proposition dictée par la raison et conforme également à votre intérêt comme au mien? »

M. Tyrrel avait eu le temps de se remettre, et il était revenu à son caractère habituel.

« Bien, bien, monsieur; je dois convenir qu'il y a là quelque franchise. Et moi je vais de mon côté vous rendre la pareille : mon humeur est un peu rude, n'importe pourquoi ni comment;

je n'aime pas à être contrôlé. Peut-être trouverez-vous que c'est une faiblesse; mais, certes, je ne me changerai pas, je vous en réponds. Avant que vous vinssiez dans ce pays, j'y vivais fort bien, j'aimais mes voisins, et j'étais bien vu d'eux. A présent c'est tout autre chose, et, tant qu'il en sera de même, que je ne pourrai faire un pas hors de chez moi sans vous trouver sur mon chemin et sans endurer tous les jours quelque nouvelle mortification, où vous êtes toujours pour quelque chose de près ou de loin, je suis résolu à vous haïr. Ainsi, monsieur, si vous voulez vous en aller hors du pays, du royaume même, au diable, si cela vous fait plaisir, de manière que je n'entende plus parler de vous, je vous donne ma parole de ne pas vous chercher la moindre querelle de ma vie. Alors on pourra prôner vos vers, vos rébus, vos couplets, vos balivernes, comme la chose la plus merveilleuse, sans que je m'en mette en peine le moins du monde.

— Monsieur Tyrrel, soyez raisonnable. Ne pourrais-je désirer votre éloignement comme vous le mien? Je suis venu vous trouver comme mon égal et non comme mon supérieur. Dans la société des hommes, il y a des choses à supporter et des devoirs à remplir. Personne ne

doit se figurer que le monde a été fait pour lui tout seul. Prenons donc les choses comme nous les trouvons, et accommodons-nous sagement aux inconvénients que nous ne pouvons éviter.

— En vérité, monsieur, voilà qui est parfaitement bien dit; mais je reviens à mon texte : nous sommes comme Dieu nous a faits; je ne suis, moi, ni philosophe ni poète pour aller niaisement me façonner autrement que je ne suis. Quant aux conséquences, il en sera ce qui en sera; nous ferons comme nous pourrons : il faut faire son pain selon sa farine. Ainsi, voyez-vous, je ne me creuserai pas la tête sur ce qui arrivera; mais je me tiendrai, pardieu! en bonne posture d'attendre tous les événements. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, tant que je vous verrai vous jeter devant moi, toujours à la traverse, je vous haïrai comme une médecine noire; et, Dieu me damne, si je ne crois pas que je vous hais encore plus pour être venu aujourd'hui avec vos diables de formes pragmatiques, quand personne ne songe à vous, pour me prouver seulement que vous êtes plus sage que tout le monde ensemble.

— Monsieur Tyrrel, j'ai fini. J'ai prévu de fâcheuses conséquences, et je suis venu amicalement vous en avertir. Je me flattais qu'une

explication franche n'aurait fait que ramener entre nous la bonne intelligence. Je vois que je me suis un peu trompé; mais je crois encore pourtant que, quand vous réfléchirez de sang-froid à ce qui s'est passé entre nous, vous finirez par rendre justice à la pureté de mes vues, et par sentir que ma proposition n'était pas déraisonnable. »

M. Falkland se retira. Dans tout le cours de cet entretien, il s'était conduit, sans doute, de manière à inspirer une véritable confiance dans ses paroles. Avec cela, son caractère bouillant n'avait pas été sans effet dans cette scène, et, dans les moments mêmes où il avait fait voir le plus de retenue, il y avait dans sa manière une sorte de hauteur qui ne pouvait manquer d'irriter son adversaire; l'élévation qu'il déployait, en se montrant maître de lui, était une espèce de reproche indirect. Les plus nobles sentiments lui avaient dicté cette démarche; mais, sans contredit, elle n'eut d'autre effet que d'envenimer la plaie qu'il s'agissait de guérir.

Quant à M. Tyrrel, il recourut à sa ressource ordinaire, et alla se débarrasser dans le sein de son confident des idées tumultueuses qui le tourmentaient. « Voilà encore, disait-il, une nouvelle ruse de cet homme pour prouver sa pré-

tendue supériorité. Nous savons fort bien qu'il a le talent de babiller. A coup sûr, si l'on gouvernait le monde avec des paroles, il aurait beau jeu. Oh! certes, oui, il peut bavarder tout à son aise. Mais qu'est-ce que c'est que du caquet? Ce n'est pas avec cela qu'on vide une affaire; au bout du compte, je ne sais quel diable me retenait pour ne l'avoir pas jeté à la porte; mais tout cela trouvera sa place : c'est un article de plus au compte que nous avons à faire ensemble et qu'il me payera tout au long. Ce Falkland est un vrai démon à ma poursuite. Il ne me laisse pas respirer un moment : le jour, je le trouve partout; la nuit, je le vois en rêve : il empoisonne toute ma vie. Je voudrais le voir déchirer pièce à pièce avec des tenailles et lui manger le cœur. Je n'aurai pas un moment de repos qu'il ne soit à tous les diables. Je ne sais ce qu'il peut avoir de bon; mais, pour moi, c'est un instrument de torture continuelle. Son idée seule pèse sur mon cœur comme un cauchemar; c'est trop longtemps le supporter. Croit-il qu'il me fera souffrir impunément tout ce que j'endure? »

Malgré toute l'exaspération de M. Tyrrel, il est probable cependant qu'il rendit quelque justice à son rival. De ce moment il le vit avec

encore plus d'aversion, mais ne le regarda plus comme un ennemi méprisable. Il évita davantage sa rencontre; il ne se mit plus à tout propos en attitude hostile contre lui. Il semblait guetter sa victime dans le silence et recueillir tout son venin pour lui porter le coup mortel.

CHAPITRE V.

Peu de temps après il se déclara dans le pays une maladie contagieuse, dont les ravages furent extrêmement rapides, et qui attaqua un grand nombre d'habitants. Une des premières personnes qui en éprouvèrent les atteintes fut M. Clare. On peut se figurer quel chagrin et quelles alarmes cet accident causa dans tous les environs. M. Clare y jouissait d'une considération presque au-dessus de celle d'un mortel. L'égalité de son humeur, la douceur de son commerce, l'extrême bonté de son cœur, jointes à ses talents, à l'innocente gaieté de sa conversation et aux richesses de son esprit, en avaient fait l'idole de tous ceux qui le connaissaient. Au moins n'avait-il pas un seul ennemi dans tout

ce qui l'entourait. Son danger fut le sujet d'un deuil universel ; il semblait promettre une longue vie, et avoir à parcourir encore une belle carrière d'années et de gloire. Peut-être n'était-ce qu'une apparence trompeuse ; peut-être les efforts de son intelligence, plus violents et plus continus que ne l'aurait permis un juste ménagement pour sa santé, avaient-ils déjà jeté en lui les germes d'une maladie. Mais un observateur plus confiant aurait hardiment prédit que ses habitudes de tempérance, l'activité de son esprit et son enjouement inaltérable suffiraient pour tromper longtemps la mort, à moins qu'elle ne vînt à le prendre par surprise ; et cette circonstance redoublait encore l'affliction générale.

Mais personne n'en fut aussi affecté que M. Falkland. Peut-être n'y avait-il pas un homme capable d'apprécier aussi bien que lui la vie qui était alors menacée. Il se hâta de se rendre près du malade ; mais il éprouva quelque difficulté à se faire introduire. M. Clare, qui n'ignorait pas la nature contagieuse de son mal, avait donné ordre qu'on laissât approcher de lui le moins de monde possible : M. Falkland se fit nommer, on lui fit réponse qu'il était compris dans l'ordre général. Mais il n'était pas

d'humeur à se rebuter aisément, il insista avec opiniâtreté, et à la fin il l'emporta ; on se contenta de lui recommander de prendre toutes les précautions d'usage pour se garantir de la contagion.

Il trouva M. Clare dans sa chambre à coucher, mais levé : il était en robe de chambre, assis à un bureau, près de la fenêtre. Il avait l'air serein et tranquille, mais il portait l'empreinte de la mort. « J'avais grande envie, M. Falkland, dit-il, qu'on ne vous laissât pas entrer jusqu'ici, quoiqu'il n'y ait personne au monde que j'aie plus de plaisir à voir ; mais en y pensant mieux, je crois qu'il y a peu de gens qui puissent s'exposer à ce danger-ci avec plus d'espoir de lui échapper. Au moins chez vous, si la garnison était prise, ce ne serait pas par la trahison du commandant de la place. Je ne saurais vous dire comment moi, qui vous prêche ici la prudence, j'y ai été attrapé moi-même ; mais que mon exemple ne vous décourage pas ; je ne connaissais nullement le danger, sans quoi je me serais conduit avec plus de circonspection. »

M. Falkland, une fois établi dans l'appartement de son ami, ne voulut plus absolument en désemparer. M. Clare pensa qu'il y avait

peut-être moins de risque dans ce parti que dans un changement continuel d'air, et il n'insista plus. « Falkland, dit-il, quand vous êtes entré, j'achevais mon testament. Ce que j'avais écrit autrefois sur mes dernières volontés ne me convenait pas, et je ne me souciais guère, dans ma situation, de faire appeler un légiste. Dans le fait, il serait bien étrange qu'un homme de sens, avec des intentions pures et droites, ne fût pas en état de remplir cette fonction par lui-même. »

M. Clare continua à agir avec autant d'aisance et de liberté que s'il eût été dans la plus parfaite santé. A voir son maintien assuré et son ton calme et enjoué, on n'aurait jamais imaginé qu'il touchât à son dernier moment. Il marchait, il raisonnait, il badinait d'une manière qui annonçait un homme parfaitement maître de soi ; mais de quart d'heure en quart d'heure sa figure s'altérait d'une manière sensible. M. Falkland, l'œil attaché sur lui, ne le perdait pas un instant de vue, et le contemplait avec une inquiétude mêlée d'admiration.

« Falkland, dit le malade après avoir paru quelques minutes absorbé dans ses pensées, je sens que je vais mourir ; c'est un étrange mal que le mien. Hier je paraissais être en par-

faite santé, et demain je serai un corps insensible. Que la ligne qui sépare la vie et la mort des misérables humains est curieuse à étudier! Être tout à l'heure actif, gai, pénétrant, riche, par la mémoire, d'une foule de connaissances, capable d'amuser les hommes, de les instruire et de les exalter, et le moment d'après n'être plus qu'une matière dépourvue de vie et de mouvement, un poids inutile sur la surface de la terre : voilà l'histoire de bien des hommes, et ce sera bientôt la mienne.

» Il me semblait que j'avais encore beaucoup de choses à faire en ce monde ; mais cela ne sera pas. Il faut se contenter de ce qui est fait : c'est vainement que je rappelle toute mon énergie morale, l'ennemi est trop fort et trop acharné contre moi ; il ne veut pas me donner le temps de respirer ; ces choses-là sont hors de mon pouvoir, elles tiennent à un enchaînement de circonstances qui se succèdent continuellement sans s'arrêter. Le bien-être général, la grande affaire de l'univers ira toujours son train, quoiqu'il ne me soit plus donné d'y travailler pour ma part. Cette tâche est réservée à des mains plus fortes et plus jeunes, à vous, Falkland, et à ceux qui vous ressemblent. Nous serions bien méprisables vraiment, si l'espoir du perfec-

tionnement de l'espèce humaine ne nous faisait pas goûter des plaisirs purs et parfaits, sans cependant savoir si nous existerons pour en partager les fruits. Les hommes auraient bien peu à envier à l'avenir, s'ils avaient tous joui de la paix du cœur aussi complétement que je l'ai fait. »

M. Clare demeura levé toute la journée, se livrant à quelques légères distractions, et exerçant agréablement ses facultés morales, ce qui était peut-être plus propre à rafraîchir et fortifier ses organes, que s'il eût cherché à prendre du repos. Par intervalles, il éprouvait une crise; mais il ne l'avait pas plutôt sentie, qu'il avait l'air de se mettre au-dessus du mal et de sourire de l'impuissance de ses attaques. Trois ou quatre fois il fut baigné de sueurs abondantes auxquelles succédaient une extrême sécheresse de la peau et une chaleur brûlante. Bientôt il fut couvert de petites taches livides; puis il parut quelques symptômes de frisson, mais il les soutint avec un grand courage. Ensuite il devint calme; et, après quelques moments, comme il était déjà nuit, il se détermina à se mettre au lit.

« Falkland, dit-il en lui serrant la main, mourir n'est pas une tâche aussi difficile que

bien des gens se le figurent. Quand on contemple de près la mort, on est tout étonné qu'une subversion aussi totale puisse s'opérer à si bon marché. »

Il y avait déjà quelques moments qu'il était au lit; et comme tout paraissait tranquille, M. Falkland pensa qu'il dormait, mais c'était une erreur. M. Clare à l'instant ouvrit le rideau et jeta les yeux sur son ami. « Je ne puis dormir, dit-il. Non; si je pouvais dormir, je me regarderais comme hors d'affaire; mais il est décidé que j'aurai le dessous dans cette lutte contre la maladie.

» Falkland, c'était à vous que je pensais. Je ne connais personne à qui l'avenir semble offrir de plus belles espérances; mais veillez sur vous. Que le monde ne soit pas frustré des avantages que lui promettent vos vertus. Je connais vos faiblesses aussi bien que votre force; vous avez une humeur bouillante et chatouilleuse à l'excès sur le point d'honneur; et, si cette humeur une fois vous entraîne dans un faux pas, vous pouvez devenir aussi funeste à vos semblables que vous auriez pu leur être utile. Travaillez sérieusement à vous délivrer de cette erreur.

» Mais si, dans la courte explication que me

permet ma situation actuelle, il ne m'est pas possible de songer à opérer en vous une réforme aussi désirable, il y a au moins une chose que je puis faire : je puis vous prévenir de vous mettre sur vos gardes contre un danger que je vois très-imminent. Prenez garde à M. Tyrrel. Ne faites pas la faute de le mépriser comme un adversaire indigne de vous. De petites causes peuvent amener de grands maux. M. Tyrrel est arrogant, dur et grossier; et vous, vous êtes trop passionné, trop susceptible à la moindre offense. Ne serait-il pas bien déplorable qu'un homme qui vous est si inférieur et si peu fait pour vous être comparé sous aucun rapport fût dans le cas de changer une vie comme la vôtre en une suite de crimes et d'infortunes? Pensez-y bien. Je n'exige pas de promesse de vous. Je ne chercherai pas à vous enchaîner par des liens superstitieux; je veux que ce soit la raison et la justice seules qui vous commandent. »

Cette explication affecta profondément M. Falkland. Une attention aussi généreuse de la part de M. Clare, dans un moment semblable, le pénétra d'un si vif sentiment de reconnaissance, qu'il fut presque hors d'état de trouver une réponse. Il ne prononça que quelques

phrases fort courtes et qui sortaient avec effort. « Je me conduirai mieux... Ne craignez rien de ma part... Vos excellents avis ne sortiront pas un seul moment de ma mémoire. »

M. Clare passa à un autre sujet. « Je vous ai nommé mon exécuteur testamentaire : vous ne me refuserez pas ce dernier service de l'amitié. Il n'y a que peu de temps que j'ai le bonheur de vous connaître ; mais dans ce peu de temps je vous ai bien observé, et j'ai lu jusqu'au fond de votre âme. Ne trompez donc pas les superbes espérances que j'ai conçues de vous !

» J'ai fait quelques legs. Mes anciennes connaissances, du temps où je vivais dans le monde, au moins celles avec lesquelles je vivais dans l'intimité, sont encore toutes chères à mon cœur. Je n'ai pas eu le temps de les appeler auprès de moi dans la circonstance présente ; je ne l'ai même pas désiré ; mais j'espère qu'elles se rappelleront ma mémoire avec plus d'utilité qu'il n'arrive ordinairement dans de semblables occasions. »

M. Clare, ayant ainsi soulagé son cœur, demeura plusieurs heures sans parler. Vers le matin, M. Falkland entr'ouvrit doucement les rideaux, et contempla le sage à son lit de mort.

Les yeux de M. Clare étaient ouverts, et ils se tournèrent aussitôt vers son jeune ami. Son visage était défait et marqué du sceau de la mort. « J'espère que vous vous trouvez mieux, » dit Falkland à demi-voix, comme craignant de le troubler. M. Clare tira sa main hors du lit et la lui tendit; M. Falkland s'avança et la pressa dans la sienne. « Beaucoup mieux, dit M. Clare d'une voix sourde et à peine articulée; c'en est fait : ma tâche est finie... Adieu;... souvenez-vous... » Ce furent là ses derniers mots. Il vécut encore quelques heures; ses lèvres semblaient quelquefois se mouvoir : il expira sans pousser une seule plainte.

Toute cette scène avait extrêmement agité M. Falkland. L'espérance qu'il conservait d'une crise favorable et la crainte de troubler les derniers moments de son ami l'avaient rendu muet. Pendant la dernière demi-heure, il était resté immobile, les yeux fixés sur M. Clare; il épiait le moindre soupir, le plus léger mouvement du malade. Il resta encore dans la même attitude; il croyait quelquefois voir la vie se renouveler sur ces traits insensibles. A la fin, renonçant à se tromper lui-même, il s'écria du ton le plus douloureux : « C'en est donc fait!... »

Il voulait se précipiter sur le corps de son ami; les assistants le retinrent et voulurent l'entraîner dans une autre chambre; mais il se débattait entre leurs bras, et se penchait violemment vers ce lit de douleur :

« Voilà donc ce qui reste de tant de génie, de tant de vertus, de l'assemblage des plus belles qualités! La lumière du monde est disparue pour jamais! oh! hier, hier!.... Clare, pourquoi ne suis-je pas mort à votre place! moment terrible! perte irréparable! enlevé ainsi dans toute la maturité de son génie, dans la vigueur de son âme! ses jours tranchés au moment où ils étaient mille fois plus utiles au monde qu'ils ne l'avaient encore jamais été! Ah! il était né pour l'instruction des sages, pour servir de guide aux hommes! Et voilà tout ce qui nous reste de lui! Ces lèvres éloquentes seront à jamais fermées! ce cœur si actif et si brûlant est pour toujours froid et immobile! Le meilleur, le plus sage des hommes n'est plus, et le monde paraît insensible à sa perte. »

M. Tyrrel n'apprit pas sans émotion la mort de M. Clare; mais son émotion était d'une espèce bien différente. Il avouait qu'il ne pouvait lui pardonner sa partialité envers Falkland, et qu'ainsi il ne pouvait porter de grands regrets

à sa mémoire; mais que, quand même il aurait oublié les injustices passées de M. Clare, on n'avait rien négligé pour entretenir jusqu'au bout son ressentiment : Falkland n'avait pas un instant quitté le chevet de son lit, comme si personne autre n'eût été digne de recevoir ses confidences et ses dernières pensées. Mais ce qui était pis encore, c'était cette exécution testamentaire. « En tout, dit-il, absolument, ce pédant misérable veut me supplanter, lui qui n'a rien de ce qui constitue un homme! toujours ainsi l'emporter sur ceux qui valent mieux que lui! Est-ce que tout le monde est devenu fou? ou n'y a-t-il plus de mesure pour apprécier le mérite? Et ce M. Clare qui va aussi se laisser prendre à ses grimaces! qui préfère le frivole et le clinquant au solide! et à son lit de mort encore!... »

M. Tyrrel, avec sa brutalité sauvage et le peu de culture de son esprit, avait, comme cela est fort ordinaire, certaines idées religieuses assez grossières. Il disait encore :

« A coup sûr il en aurait eu quelque honte s'il eût mieux connu son état. Ah! son âme a un compte à rendre; il a cruellement aidé à troubler mon repos; et, quelles qu'en puissent

être les conséquences, c'est à lui que nous en aurons l'obligation. »

La mort de M. Clare enleva la personne qui pouvait modérer le plus efficacement l'animosité des deux rivaux, et détruisit le frein qui prévenait les derniers excès de M. Tyrrel. L'ascendant moral de cet illustre voisin avait toutours tenu le tyran rustique sous un joug involontaire; et, malgré la férocité habituelle de son caractère, il n'avait pas paru, avant ces derniers instants, porter de la haine à M. Clare. Dans le peu de temps qui s'était écoulé depuis l'époque où ce grand homme avait fixé sa résidence dans le canton, jusqu'au retour de M. Falkland du continent, la conduite de M. Tyrrel semblait même avoir gagné quelque chose en mieux. Car, tel était l'avantage des manières séduisantes de Clare, qu'il se conciliait ceux mêmes qu'il corrigeait, et que ceux dont les actions étaient les plus contraintes par la crainte de lui déplaire n'en éprouvaient pas de sentiment pénible contre lui. Ce n'est pas que M. Tyrrel n'eût préféré de ne pas voir un homme aussi distingué prendre son rang dans un cercle où depuis longtemps il régnait en maître absolu. Mais avec une personne telle que M. Clare, il ne pouvait y avoir lieu à ri-

valité ; il se soumettait au respect qu'inspirait une si haute réputation, et la jalousie tracassière et pointilleuse du faux honneur ne pouvait que se taire devant un homme si supérieur aux autres.

L'esprit d'animosité qu'on observait entre les deux rivaux avait suspendu, jusqu'à un certain point, les bons effets que la présence et les vertus de M. Clare avaient commencé à opérer sur M. Tyrrel. Mais dès que cette influence vint à cesser tout à fait, l'humeur violente de celui-ci, ne sentant plus de frein, se manifesta par des excès plus coupables encore qu'auparavant. Le voisinage d'un rival odieux le rendit plus sombre et plus farouche ; tous ceux qui l'entouraient n'en sentirent que plus durement le poids de la tyrannie. Chaque jour on voyait naître de nouveaux exemples, qui réagissaient encore sur cette haine fatale, et l'envenimaient de plus en plus.

CHAPITRE VI.

Les conséquences de tout ce qui précède ne tardèrent pas à se manifester. Le premier incident qui allait survenir devait en quelque sorte décider la catastrophe. Jusqu'ici je n'ai parlé que des préliminaires de cette histoire, de choses qui n'ont en apparence aucune liaison entre elles, quoique conduisant les deux parties à cette disposition réciproque qui a eu des conséquences si fatales. Mais ce qui me reste à dire est rapide, épouvantable. Le dénoûment de ce drame de mort s'avance irrésistible, défiant toute sagesse et toute force humaines de l'arrêter.

Les vices de M. Tyrrel, en se multipliant sans cesse, pesaient plus particulièrement sur ses domestiques et les personnes dans sa dépendance. Mais celle qui en eut le plus à souffrir était la jeune orpheline, fille d'une sœur de son père et dont j'ai déjà parlé. La mère de miss Melville s'était mariée imprudemment, ou plutôt malheureusement, contre l'aveu de ses parents, et tous s'étaient accordés, d'après cette démarche,

à lui retirer entièrement leur appui. Son mari s'était trouvé n'être qu'un véritable aventurier ; il avait dissipé toute la fortune de sa femme, que la haine irréconciliable de la famille avait diminuée fort au-dessous de ses espérances, et l'infortunée était morte de douleur. Sa fille était restée encore enfant sans aucune ressource au monde. Dans cette situation, les personnes auprès desquelles elle se trouva être placée parvinrent à obtenir de Mrs. Tyrrel qu'elle reçût cette jeune orpheline dans sa maison. En équité, peut-être celle-ci avait droit à cette portion de fortune dont sa mère avait été privée par son imprudence, et qui était allée grossir la part de la ligne masculine. Mais cette idée n'était jamais venue dans la tête ni de la mère, ni du fils : Mrs. Tyrrel s'imaginait faire un acte signalé de bienfaisance en donnant à miss Émilie, dans sa maison, une sorte d'état équivoque, qui n'était pas précisément une situation de domesticité, mais qui n'était pas non plus ce qu'aurait pu attendre une personne de la famille.

Cependant l'orpheline n'avait pas essuyé d'abord toutes les mortifications auxquelles sa situation pouvait l'exposer. Mrs. Tyrrel était impérieuse et hautaine, mais n'avait pas un

mauvais cœur. La femme qui gouvernait la maison sous le titre de femme de charge était une personne qui avait autrefois vécu dans l'indépendance, et qui était d'un caractère droit et aimable. Elle conçut de bonne heure de l'amitié pour la petite Émilie, qui, dans le fait, était presque exclusivement abandonnée à ses soins. De son côté, Émilie répondit de tout cœur à l'affection de son institutrice, et apprit avec la plus grande docilité tout ce que Mrs. Jakeman pouvait lui enseigner. Mais par-dessus tout, elle prit d'elle son caractère franc et enjoué. Comme Mrs. Jakeman, elle s'accoutuma à voir tous les événements de la vie du côté le plus agréable et le plus consolant. Aucune pensée indélicate ne souillait cette âme naïve, et elle n'avait aucun besoin de déguiser ses sentiments. Outre les avantages qu'Émilie retirait des soins de Mrs. Jakeman, elle avait encore la permission de prendre des leçons des maîtres qui venaient à Tyrrel-Place pour l'éducation de son cousin; et, comme le jeune gentillâtre avait toujours quelque indisposition de commande pour se dispenser de les écouter, ils n'auraient eu pour l'ordinaire rien à faire au logis sans la présence de miss Melville. Mrs. Tyrrel encouragea donc pour cette raison

les études d'Émilie; elle se figurait d'ailleurs que cet exemple de docilité et d'instruction agirait sur son bien-aimé Barnabas, seul mobile indirect qu'elle se permît d'employer avec lui, prévenant toute punition et ne devinant pas que la littérature et la science avaient des attraits par elles-mêmes.

Émilie, à mesure qu'elle croissait en âge, développa une extrême sensibilité, qualité qui aurait été, dans sa situation, une source de peines continuelles, sans sa grande douceur et la facilité de son caractère. Elle était loin d'être ce qu'on peut appeler une beauté. Sa taille était petite et commune, son teint celui d'une brune, et son visage assez marqué de petite-vérole pour avoir perdu le poli et le velouté de la peau, mais non pas assez pour avoir perdu son expression. Quoiqu'elle ne fût pas jolie, elle avait pourtant quelque chose de singulièrement intéressant. Sa figure respirait à la fois la santé et la délicatesse; ses longs sourcils noirs se pliaient avec facilité aux divers mouvements de son âme, et ses regards portaient à la fois l'empreinte d'un discernement actif et d'une franchise enjouée. L'instruction qu'elle avait reçue, étant le fruit du hasard et des circonstances, l'avait bien exemptée des défauts qu'entraîne l'igno-

rance, mais non pas de cette sorte d'ingénuité naturelle qui annonce une âme incapable de songer au mal ou d'en soupçonner chez les autres. Elle amusait, sans paraître penser à la finesse et à la justesse de ses observations; ou plutôt, n'ayant jamais été gâtée par des éloges, elle brillait de ses qualités naturelles, suivait les inspirations d'un jeune cœur et d'un sens droit, sans songer le moins du monde à se faire remarquer ou admirer.

La mort de sa tante apporta très-peu de changement à sa situation. Cette dame prudente, qui aurait presque eu peur de commettre un sacrilége si elle eût regardé miss Melville comme un rejeton de la souche des Tyrrels, ne fit pas d'autre mention d'elle dans son testament que de la porter simplement pour une somme de cent livres sterling à l'article des legs des domestiques. Émilie n'avait jamais été admise dans l'intimité et la confidence de Mrs. Tyrrel; et le jeune squire, sous la protection duquel elle passait, semblait disposé à la traiter même avec plus d'égards que n'avait fait sa mère. Il l'avait vue croître sous ses yeux, et, quoiqu'il n'y eût guère que six ans de différence entre eux, il avait pris une sorte d'intérêt paternel à son sort. L'habitude la lui avait rendue comme néces-

saire, et dans tous les intervalles de la chasse et de la table, il se trouvait isolé et ennuyé quand la compagnie de miss Melville lui manquait. Toutefois la parenté qui les unissait et le peu de beauté d'Émilie empêchaient qu'il eût jamais pensé à jeter sur elle un regard de désir. Les talents qu'elle avait étaient du genre le plus ordinaire et le plus superficiel; c'était la danse et la musique. Les dispositions qu'elle montrait pour le premier de ces talents avaient engagé M. Tyrrel à lui donner quelquefois la place vacante dans son carrosse quand il allait à l'assemblée du canton; car sous quelque point de vue qu'il jugeât à propos de la regarder, il pensait que sa servante même, introduite par lui, devait trouver place, sans nulle difficulté, dans le cercle le plus brillant. Comme musicienne, Émilie servait souvent à le distraire; elle avait de temps en temps l'honneur de l'endormir avec un air, au retour de la chasse; et, s'étant aperçue qu'il n'était pas insensible à la musique, elle en tirait parti pour adoucir quelquefois les agitations auxquelles son humeur sombre le rendait si sujet. Au total, on pouvait la regarder comme une espèce de favorite. C'était à sa médiation qu'avaient coutume de recourir les domestiques et tenanciers qui avaient encouru le déplaisir

de leur maître; elle était la compagne privilégiée qui pouvait impunément approcher le lion rugissant. Elle lui parlait sans crainte; et, comme ses prières partaient toujours d'un bon cœur et d'une âme désintéressée, même en la refusant, M. Tyrrel adoucissait encore la sévérité de ses traits, et se contentait de sourire de sa présomption.

Telle avait été pendant quelques années la situation de miss Melville : traitée avec tant de clémence par son farouche protecteur, elle avait fermé les yeux sur ce qu'il y avait de précaire sur sa destinée. Mais depuis l'établissement de M. Falkland dans le voisinage, le caractère toujours brutal de M. Tyrrel avait pris un nouveau degré de férocité. Depuis ce temps, il arrivait souvent que la pauvre cousine était traitée plus rudement qu'à l'ordinaire; les petits soins et les badinages qu'elle avait coutume d'employer ne réussissaient plus de même, et quelquefois M. Tyrrel se retournait vers elle avec un regard dur et impatient qui la faisait trembler. Cependant ces accès d'humeur cédaient bien vite à son enjouement naturel, et elle revenait à ses anciennes habitudes.

Enfin, une circonstance vint contribuer à augmenter encore l'aigreur de M. Tyrrel, et

mettre un terme au bonheur dont avait joui jusqu'alors miss Melville en dépit de la fortune contraire. Émilie avait précisément dix-sept ans quand M. Falkland revint du continent. A cet âge, elle était particulièrement susceptible de se laisser séduire par les agréments de la figure et les belles qualités de l'âme, quand ces charmes se trouvaient unis dans une personne de l'autre sexe. Elle était imprudente précisément parce que son cœur était incapable de déguisement. Elle n'avait jamais senti le malheur de la pauvreté à laquelle elle était condamnée, et n'avait pas réfléchi à la distance immense que la fortune a mise entre les diverses classes de la société. Elle vit M. Falkland toutes les fois qu'il se rencontra avec elle dans les assemblées publiques, et elle le vit avec admiration, sans se rendre précisément compte à elle-même du sentiment qui l'entraînait. Elle suivait de l'œil, avec vivacité et inquiétude, ses moindres mouvements : elle ne voyait pas en lui, comme le reste de l'assemblée, l'homme né pour posséder une des plus belles terres de la province, et fait pour prétendre à la main de la plus riche héritière. Elle ne voyait que Falkland, orné de ces avantages qui tenaient plus intimement à lui, et dont aucun revers de fortune ne pouvait le priver. En

un mot, elle était émue et ravie quand il était présent; absent, il était le sujet continuel de ses rêveries et de ses songes; mais cette image ne faisait rien naître chez elle au delà du plaisir attaché à l'idée même.

L'attention qu'à son tour M. Falkland fit à elle était assez propre à encourager un cœur aussi prévenu que celui d'Émilie. Il y avait dans ses regards un air de complaisance, quand ils lui étaient adressés. Il avait dit dans une société, et une personne présente l'avait répété à miss Melville : « qu'elle lui paraissait tout à fait intéressante, qu'il était bien touché de lui voir un sort aussi peu assuré et aussi précaire, et que, s'il n'avait pas peur de lui faire tort dans l'esprit soupçonneux de M. Tyrrel, il serait charmé de faire plus particulièrement sa connaissance. »

Émilie avait écouté ces paroles avec ravissement, et comme si elles fussent venues d'un être supérieur qui daignait descendre jusqu'à elle; car, si elle s'occupait trop peu, dans Falkland, des dons de la fortune, d'un autré côté, elle ne voyait qu'avec une sorte de vénération ses vertus et ses qualités personnelles. Mais, tandis qu'elle semblait ainsi écarter bien loin toute espèce de comparaison entre elle et M. Fal-

kland, vraisemblablement elle nourrissait dans son âme l'espoir vague que les destinées, par quelque événement extraordinaire, pourraient un jour concilier les choses les plus incompatibles en apparence. Préoccupée ainsi, toutes les petites civilités qu'elle avait pu recevoir de Falkland par hasard dans le monde, son éventail qu'il avait ramassé, une tasse dont il l'avait débarrassée au thé, en un mot, la prévenance la plus simple faisait palpiter ce jeune cœur, et naître dans cette imagination abusée les chimères les plus romanesques.

Vers ce temps à peu près, il survint un événement qui aida beaucoup à donner une détermination précise aux idées confuses qui agitaient miss Melville. Peu après la mort de M. Clare, M. Falkland avait été appelé un soir à la maison de son défunt ami, par des affaires relatives à sa qualité d'exécuteur testamentaire; et quelques incidents, peu importants au fond, l'y avaient retenu trois ou quatre heures plus tard qu'il ne comptait rester. Il ne quitta la maison pour s'en retourner chez lui, que vers les deux heures du matin. Dans un lieu aussi éloigné de la métropole, à une pareille heure, il règne un silence aussi parfait que dans une région tout à fait inhabitée. Il faisait un beau

clair de lune, et tous les objets environnants marqués par de fortes variations d'ombre et de lumière, sans être en même temps vus d'une manière très-distincte, imprimaient à cette scène une sorte de solennité religieuse. M. Falkland avait amené avec lui M. Collins, parce que l'affaire qu'il s'agissait de régler chez M. Clare avait quelque rapport avec celles qui composaient les fonctions habituelles de ce fidèle serviteur. Ils étaient à causer ensemble, car M. Falkland n'avait pas alors pris l'habitude de ces formes graves et réservées qui rappellent sans cesse son rang à ceux qui l'approchent. Charmé du spectacle qui se déployait à ses yeux, et comme pour en jouir à son aise, il cessa tout d'un coup la conversation. Ils n'avaient fait que quelques pas lorsqu'un vent sourd et impétueux parut s'élever à quelque distance, et qu'ils entendirent comme les mugissements de la mer. A l'instant sur un des côtés de l'horizon le ciel prit une teinte rougeâtre, et la route faisant alors un coude, ce phénomène se trouva directement devant eux. A mesure qu'ils avançaient, il parut plus distinctement, et à la fin ils ne purent plus douter qu'il ne fût causé par un incendie. M. Falkland pressa son cheval, et plus ils approchèrent, plus l'objet d'un moment à

l'autre prenait un caractère effrayant : les flammes s'élançaient avec fureur; elles embrasaient une vaste partie de l'horizon; et comme elles entraînaient avec elles une grande quantité de petits fragments embrasés et étincelants, elles présentaient une image assez sensible de l'éruption d'un volcan.

Le feu venait d'un village qui était directement sur leur route. Il y avait déjà huit ou dix maisons embrasées, et le reste paraissait menacé d'une destruction prompte et inévitable. Les habitants, qui n'avaient jamais éprouvé une semblable calamité, étaient dans la dernière consternation. Ils transportaient précipitamment leurs meubles et leurs effets dans les champs voisins. Quand ils avaient rempli ce triste soin, autant qu'ils le pouvaient avec sûreté, ils étaient hors d'état d'imaginer d'autre remède à leur désastre, et ils restaient à contempler les ravages du feu, en se tordant les bras et dans les angoisses d'un désespoir impuissant. Toute l'eau qu'il était possible de se procurer dans ce lieu par les moyens d'usage, n'était qu'une goutte opposée aux fureurs du plus terrible des éléments. Le vent qui s'élevait en même temps ajoutait encore de plus en plus à l'activité des flammes.

M. Falkland contempla ce spectacle pendant quelques minutes, comme méditant en lui-même sur ce qu'il y avait à faire. Mais bientôt il dit aux paysans qui étaient autour de lui, de jeter bas une maison qui n'était pas encore endommagée, mais qui touchait à une autre déjà tout en feu. Les paysans semblaient étonnés. Ils ne comprenaient pas qu'on pût leur conseiller cette destruction volontaire. Et d'ailleurs il eût fallu pour l'entreprendre se jeter au cœur du danger. Voyant donc qu'ils restaient immobiles, M. Falkland descend de son cheval, et d'un ton d'autorité leur ordonne de le suivre. En un instant il était monté dans la maison, et reparaissait sur le faîte comme s'il eût été au milieu des flammes. Ensuite, à l'aide de deux ou trois personnes qui le suivaient de plus près, et qui s'étaient pendant ce temps pourvues des premiers outils qui se trouvèrent sous leurs mains, il détache le support d'un rang de cheminées et les précipite au milieu du feu. Il passe et repasse le long du toit, et après avoir mis du monde à l'ouvrage de tous les côtés, il redescend pour voir ce qu'il y avait à faire ailleurs.

A ce moment on vit s'élancer hors d'une maison tout en flammes une femme âgée qui avait la consternation peinte sur le visage. Aussitôt

qu'elle put assez revenir à elle pour prendre une idée de sa situation, le sujet de ses alarmes sembla en un instant totalement changé. «Où est ma fille?» s'écria-t-elle en jetant un œil perçant et inquiet dans la foule autour d'elle. « Ah! elle est perdue! elle est au milieu des flammes! sauvez-la, sauvez-la, ma fille! » et elle remplissait l'air de ses cris déchirants. Elle retourne vers la maison; les gens qui étaient auprès d'elle tâchent de l'arrêter; mais elle se débarrasse d'eux en un moment, elle entre dans l'allée, jette un coup d'œil sur l'horrible amas de ruines, et court se plonger dans l'escalier embrasé. M. Falkland la voit, la suit et la retient par le bras : c'était Mrs. Jakeman. « Arrêtez! » cria-t-il d'une voix à la fois imposante et secourable. Restez là; je vais la chercher, la sauver. » Mrs. Jakeman obéit. M. Falkland charge ceux qui étaient présents de la retenir, et s'informe où était la chambre d'Émilie. Mrs. Jakeman était venue voir une sœur qui demeurait dans ce village, et elle avait amené Émilie avec elle. M. Falkland monte dans la maison voisine, et s'élance, par une fenêtre du toit, dans la maison où est Émilie; au moment où il la trouva, elle venait de se réveiller, et commençant à s'apercevoir du danger qu'elle courait, elle avait jeté

sur elle à la hâte une partie de ses vêtements ; telle est chez les femmes l'effet irrésistible de l'habitude, mais, cela fait, elle s'était mise à promener autour d'elle les yeux égarés du désespoir. Ce fut alors que M. Falkland entra dans la chambre : elle se précipite dans ses bras avec la rapidité de l'éclair ; entraînée par une impulsion trop forte pour admettre aucune réflexion, elle s'attache à lui et le serre étroitement ; son émotion était impossible à peindre : ce peu d'instants avait équivalu pour elle à un siècle d'amour.

En un moment on vit reparaître M. Falkland dans la rue avec ce précieux fardeau entre ses bras. Après l'avoir ainsi arrachée à une mort affreuse dont personne autre que lui n'eût osé la délivrer, et après l'avoir remise entre les mains de sa tendre protectrice, il retourne à sa première tâche. Par sa présence d'esprit, par son infatigable humanité, par ses efforts sans relâche, il sauva de la destruction les trois quarts de ce village.

Enfin, l'incendie commençant à céder, M. Falkland revint trouver Mrs. Jakeman et Émilie. Il fit voir la sollicitude la plus tendre pour la santé de la jeune miss, et donna ordre à Collins d'aller avec toute la diligence possible chercher sa voiture pour la reconduire. Il s'é-

coula plus d'une heure dans l'intervalle. Miss Melville n'avait jamais eu l'occasion de voir si bien M. Falkland; et le spectacle de tant d'humanité, de générosité, de courage et de justice, de tant de vertus réunies enfin dans un homme, était aussi nouveau que séduisant pour elle. Elle éprouvait aussi une secrète confusion en songeant à la manière dont elle avait agi au moment où M. Falkland était venu à son secours; et ce trouble, joint à ses autres émotions, y ajoutait un charme qui les portait jusqu'à l'ivresse.

Elle ne fut pas plutôt arrivée au château, que M. Tyrrel courut pour la recevoir. Il venait d'apprendre le triste événement qui avait eu lieu dans le village, et il tremblait pour son aimable cousine. Sa vue lui causa une de ces émotions involontaires qui sont communes à presque tous les individus de l'espèce humaine. Il était tourmenté de la crainte qu'Émilie ne fût victime d'une catastrophe survenue au milieu de la nuit. Agréablement rassuré à sa vue, il la serra dans ses bras avec cette joie réelle qui succède à une effrayante incertitude. Émilie ne se vit pas plutôt rendue au lieu de sa demeure qu'elle oublia tout ce qu'elle avait souffert; dans l'exaltation de ses esprits, sa langue ne se lassait pas de parler de son danger et de sa déli-

vrance. Elle avait déjà plus d'une fois mis M. Tyrrel à la torture par les louanges qu'elle prodiguait innocemment à M. Falkland; mais ce n'était rien en comparaison de son enthousiasme. L'amour n'agissait pas sur elle dans cette circonstance, comme il eût fait sur une personne accoutumée à rougir, et qui aurait eu dans le cœur moins d'innocence. Elle exalta l'activité de Falkland, sa promptitude à concevoir, sa prudence courageuse à exécuter. Dans son récit naïf, tout était féerie et enchantement; on y voyait un génie bienfaisant qui surveillait et dirigeait tout; mais on ne pouvait rien deviner des moyens humains qui avaient servi à l'accomplissement de ses desseins.

M. Tyrrel écouta pendant quelque temps avec patience les effusions de ce cœur innocent; il supporta même d'entendre applaudir l'homme duquel il venait de recevoir un tel service. Mais, par trop d'amplification, le récit finit par lui déplaire, et il ne put s'empêcher d'y mettre un terme par une remontrance un peu dure. Probablement lorsqu'il le repassa dans sa mémoire il le trouva encore plus insolent et plus insupportable qu'il ne lui avait paru à l'entendre; le premier mouvement de reconnaissance était effacé: mais les louanges hyperboliques qui

avaient été prodiguées revenaient toujours fatiguer son oreille. Il lui semblait qu'Émilie était entrée aussi dans la conjuration formée contre le repos de sa vie. Émilie cependant n'avait pas la moindre idée d'avoir pu offenser personne, et dans toutes les occasions elle citait M. Falkland comme le modèle des grâces et de la vertu humaine. Elle ne savait ce que c'était que dissimuler et ne pouvait pas se figurer que l'objet de son admiration continuelle ne fût pas vu par tout le monde des mêmes yeux qu'elle le voyait elle-même. Ce fut ainsi que son innocent amour s'enflammait de plus en plus. Elle se flatta que rien autre qu'une passion réciproque n'eût pu porter M. Falkland à la tentative désespérée qui l'avait arrachée aux flammes, et elle ne doutait plus que cette passion le forcerait bientôt à rompre le silence, comme elle lui fermerait aussi les yeux sur la distance immense qui le séparait d'elle.

M. Tyrrel chercha d'abord avec une certaine modération à arrêter le cours des éloges de miss Melville, et de la convaincre par divers signes qu'un pareil sujet lui était peu agréable. Il était accoutumé à la traiter avec douceur; Émilie, de son côté, était disposée à lui obéir aveuglément et sans résistance; ainsi il ne lui était pas diffi-

cile de la faire taire ; mais le moment d'après, à la première occasion, son thème favori revenait malgré elle sur ses lèvres. L'obéissance était chez elle la soumission d'un cœur bon et simple ; mais c'eût été la chose du monde la plus difficile que de la lui inspirer par la crainte : elle, qui n'aurait pas fait de mal à un ver de terre, ne pouvait pas s'imaginer que personne conçût des sentiments de rancune et de méchanceté contre elle. Par caractère, elle n'était jamais dans le cas de disputer avec obstination contre les personnes sous la dépendance desquelles elle était placée ; et comme elle cédait sans hésiter, elle n'avait jamais eu de traitement sévère à éprouver. Les réprimandes de M. Tyrrel, au seul nom de Falkland, devenant plus marquées, miss Melville se tint davantage sur ses gardes. Elle s'arrêtait tout à coup quand elle se surprenait à dire des phrases à demi commencées à sa louange. Ce genre de précaution produisait nécessairement un très-mauvais effet. C'était une satire mordante de la faiblesse de son parent. Quelquefois, dans ce cas-là, elle hasardait, d'un air libre et enjoué, quelques mots d'explications : « Mon cher monsieur ! en vérité, je ne conçois rien à votre humeur ! sûrement M. Falkland vous rendrait tous les ser-

vices du monde... » mais tout à coup quelque geste d'impatience et d'humeur farouche la forçait de se taire.

A la fin cependant elle vint à bout de se corriger tout à fait de cette inattention ; mais il était trop tard. La passion, dont son cœur s'était laissé innocemment pénétrer, avait déjà excité les soupçons de M. Tyrrel. L'imagination de celui-ci, ingénieuse à tourmenter, lui suggérait tous les moyens d'amener la conversation au point où Émilie n'aurait pas manqué de placer l'éloge de M. Falkland, sans les entraves qui retenaient sa langue. La réserve qu'elle gardait alors lui était plus insupportable que ne l'avait été l'abondance de ses éloges. Toute la bienveillance qu'avait montrée M. Tyrrel pour cette innocente orpheline vint à s'effacer de jour en jour. Cet engouement pour l'homme qui était par-dessus tout l'objet de sa haine lui parut le dernier trait de la persécution d'une maligne destinée. Il se regarda comme arrivé au terme de la prédiction de M. Falkland, condamné par une fatale étoile à être abandonné par toute créature ayant figure humaine ; tous les hommes lui semblaient être sous l'influence d'un maudit enchantement qui ne leur faisait aimer que le clinquant et l'artificiel, et leur inspirait une an-

tipathie mortelle pour les productions vraies et simples de la nature. Frappé de tous ces sinistres présages, il ne vit plus miss Melville qu'avec aversion ; et, habitué comme il l'était à s'abandonner sans réserve à tous ses penchants, il se détermina bientôt à sacrifier cette faible victime à son implacable vengeance.

CHAPITRE VII.

M. Tyrrel consulta, sur le plan qu'il avait à suivre, son confident ordinaire ; celui-ci, qui ne le cédait guère au squire en brutalité et en insolence, ne pouvait pas se figurer qu'une misérable petite fille, sans richesse et sans beauté, dût gêner le moins du monde les caprices d'un homme de l'importance de M. Tyrrel. La première idée qui vint à ce barbare parent fut de jeter à la porte la malheureuse orpheline, et de l'abandonner entièrement ; mais il ne pouvait pas se dissimuler qu'un pareil procédé ferait beaucoup crier contre lui : et à la fin il s'arrêta à un projet qui, en mettant suffisamment sa propre réputation à couvert, lui donnait encore

bien plus l'assurance de punir et de mortifier sa victime.

Il jeta les yeux, pour son dessein, sur un jeune homme de vingt ans, fils d'un certain Grimes qui tenait une petite ferme dans la seigneurie de son ami. Ce fut ce garçon qu'il résolut de donner pour mari à miss Melville, soupçonnant dans sa malice qu'entraînée par les sentiments de tendresse qu'elle avait malheureusement conçus pour M. Falkland, elle ne recevrait une proposition de mariage qu'avec une extrême répugnance. Il choisit Grimes comme étant, sous tous les rapports, diamétralement l'opposé de M. Falkland. Ce n'était pas précisément un garçon qui eût des inclinations vicieuses, mais il était grossier et rustre au dernier point. Son teint était celui d'un sauvage ; il avait les lèvres épaisses, la voix rauque, tous les traits de son visage durs et sans harmonie. Enfin, de la tête aux pieds, rien n'était plus repoussant que toute sa personne. Il n'avait rien de méchant dans le caractère, mais il était tout à fait incapable de tendresse, et ne pouvait pas comprendre dans les autres des sentiments dont il ne trouvait aucun germe en lui-même. Habile boxeur, il était porté par inclination aux amusements où se déploie la force, et les jeux

de main étaient pour lui des plaisanteries favorites qu'il ne regardait pas comme injurieuses quand elles ne laissaient pas de traces après elles. En général ses manières étaient très-bruyantes ; il n'avait pas la moindre attention pour les autres, et était opiniâtre dans ses volontés, non par une vraie dureté de caractère, mais parce qu'il n'était nullement susceptible de ces impressions délicates qui jouent un si grand rôle dans des organisations plus délicates.

Tel était l'être à demi civilisé que la malice industrieuse de M. Tyrrel avait cherché comme le plus propre à ses desseins. Jusqu'à ce moment l'oppression du despotisme ne s'était guère fait sentir à Émilie ; son heureuse nullité lui avait tenu lieu de protection : personne n'avait imaginé qu'elle valût la peine qu'on employât pour elle ces mille petites entraves dont on tourmente les filles nées dans l'opulence. On pouvait la comparer au faible oiseau qui gazouille paisiblement dans les bosquets qui l'ont vu naître.

Quand elle entendit donc son cousin lui proposer M. Grimes pour mari, elle resta pour un moment muette de surprise ; mais dès qu'elle eut recouvré la parole, elle répondit : « Non,

monsieur, je vous remercie. Dieu merci! je n'ai pas besoin de mari.

— Si fait, vous en avez besoin! n'êtes-vous pas toujours à courir après les hommes? Il est bien temps de vous établir.

— Et M. Grimes, encore! Non, non, s'il vous plaît. Si j'ai jamais un mari, ce ne sera pas quelqu'un comme M. Grimes.

— Taisez-vous! Comment osez-vous vous permettre de pareilles impertinences?

— Mais, seigneur Dieu! je ne sais pas ce que vous voudriez que j'en fisse : c'est comme si vous m'ordonniez de prendre votre vilain barbet pour le mettre dans ma chambre, sur un beau petit coussin de soie : et puis, M. Grimes n'est qu'un simple artisan, et je suis bien sûre d'avoir entendu dire à ma tante que notre famille était une très-noble famille.

— Cela n'est pas vrai. Notre famille! Avez-vous l'impudence de vous regarder comme de notre famille?

— Hé! bon Dieu! est-ce que votre grand-papa n'était pas mon grand-papa aussi, monsieur? comment ne serions-nous donc pas de la même famille?

— Pour une bonne raison. Vous n'êtes que la fille d'un coquin d'Écossais qui a mangé jus-

qu'au dernier shilling de la fortune de ma tante Lucy, et qui vous a laissée sans pain. Vous avez en tout 100 liv. sterling, et le père de Grimes s'engage à lui en donner autant. Comment osez-vous ainsi regarder vos égaux avec tant de hauteur.

— Non, monsieur, non, je ne suis pas fière, assurément. Mais, en vérité, monsieur, il ne m'est pas possible d'aimer jamais M. Grimes... Je me trouve très-heureuse comme je suis ; pourquoi irais-je me marier ?

— Finissez votre bavardage ; Grimes sera ici cette après-midi, songez à vous bien comporter avec lui. Sans cela, il saura bien vous en faire ressouvenir, quand vous vous y attendrez le moins.

— Oh ! monsieur, je le vois bien à présent, vous ne parlez pas sérieusement, j'en suis sûre.

— Pas sérieusement ! Dieu me damne, c'est ce que nous verrons. Ah ! je vous dirai bien à quoi vous pensez, moi. Vous aimeriez mieux être la maîtresse de M. Falkland que la femme d'un bon et honnête laboureur : mais, j'aurai l'œil sur vous. Ah ! ah ! voilà ce que c'est que d'être trop bon. Il faut vous tenir, miss ; il faut qu'on vous apprenne la différence qu'il y a entre vos beaux rêves et la réalité : vous bou-

derez peut-être, mais peu m'importe : l'orgueil a besoin de temps en temps d'une petite mortification. S'il vous arrivait de faire quelque sottise, ce serait moi qui en porterais le blâme. »

Le ton dont parlait M. Tyrrel était si différent de celui auquel miss Melville était accoutumée, qu'elle se sentit tout à fait hors d'état de rien comprendre à ce qui se passait. Quelquefois il lui venait dans l'idée qu'il avait formé réellement le projet de la réduire à une situation dont elle ne pouvait même pas soutenir la pensée ; mais elle rejetait bien vite ce soupçon comme indigne de son parent, et finissait par conclure que c'était seulement une tournure qu'il avait prise pour la mettre à l'épreuve. Toutefois, elle résolut de consulter sa fidèle amie, Mrs. Jakeman, à qui elle raconta tout ce qui s'était passé. Mrs. Jakeman vit les choses autrement qu'Émilie ne se les était figurées, et elle trembla pour la tranquillité future de sa chère pupille.

« Bon dieu, ma chère maman ! s'écria Émilie (c'était le nom qu'elle aimait à donner à la bonne femme de charge), sûrement vous ne pouvez pas croire ce que vous dites... Mais cela m'est égal ; il arrivera ce qui pourra : je n'épouserai pas M. Grimes.

— Mais que ferez-vous pour l'empêcher? mon maître vous y obligera.

— Comment! Croyez-vous parler à un enfant! N'est-ce pas moi, et non M. Tyrrel, à qui on veut donner ce mari? Pensez-vous que je laisserai personne choisir un mari pour moi? Je ne suis pas assez simple pour cela.

— Ah! Émilie, vous connaissez bien peu les désavantages de votre situation. Votre cousin est un homme violent, et il est capable de vous mettre hors de chez lui si vous le contrariez.

— Oh! maman, ce n'est pas bien à vous de parler comme cela; je suis sûre que M. Tyrrel est un bien bon parent, quoique de temps en temps un peu brusque. Il sait fort bien que dans une affaire comme celle-ci j'ai droit d'avoir ma volonté, et l'on ne punit pas les gens de faire ce qu'ils ont droit de faire.

— Oui, cela ne devrait pas être, ma chère enfant, mais il y a des hommes bien méchants et bien tyrans dans le monde.

— A la bonne heure, mais je ne croirai jamais que mon cousin soit un de ces hommes-là.

— J'espère comme vous.

— Et puis, quand cela serait. Eh bien, certainement je serais très-fâchée de lui faire de la peine.

— Eh quoi! ma pauvre enfant, ma chère Emilie irait errer sans asile et sans pain! Est-ce que vous croyez que j'aurais le courage de voir de pareilles choses?

— Non, non; M. Tyrrel vient de me dire que j'avais 100 livres sterling. Et quand je n'aurais aucune fortune, n'y a-t-il pas des milliers d'individus qui sont dans le même cas? Pourquoi tant me chagriner d'une chose qu'ils supportent bien, et qui ne les rend pas plus tristes? Ne vous tourmentez pas, maman; je suis résolue à tout faire plutôt que d'épouser jamais Grimes : mon parti est bien pris. »

Mrs. Jakeman ne put soutenir l'état pénible d'incertitude où l'avait jetée cette conversation; et pour voir ses doutes résolus, elle alla sur-le-champ trouver son maître. La manière dont elle le questionna indiquait assez l'opinion qu'elle s'était faite sur ce projet de mariage.

« Cela est vrai, dit M. Tyrrel, j'avais à vous parler là-dessus. Cette petite fille s'est fourré dans la tête des visions inconcevables qui finiraient par la perdre tout à fait. Vous pourriez peut-être me dire où elle les a prises; mais, que cela vienne d'où l'on voudra, il est bien temps de s'en occuper. Les plus courts chemins sont les meilleurs, et il faut prendre les choses où

elles en sont, avant qu'il y ait plus de mal de fait; en un mot, je suis déterminé à lui faire épouser ce garçon. Vous n'avez jamais ouï dire de mal de lui, n'est-ce pas? Vous avez beaucoup de crédit sur elle, et je désire que vous vous en serviez pour l'amener à son bien; c'est ce que vous pouvez faire de mieux, entendez-vous? C'est une petite fille très-décidée, je vous en avertis; il ne faudrait pas grand'chose pour lui faire faire des sottises, et puis elle finirait par tomber dans le désordre et la misère si je ne prenais pas toutes les peines du monde pour empêcher sa ruine. Je veux faire d'elle la femme d'un honnête fermier, et ma jolie miss ne peut seulement pas en soutenir la pensée! »

L'après-midi Grimes vint se présenter à l'heure convenue, et on le laissa seul avec Émilie.

« Eh bien, miss, dit-il, il paraît que M. Tyrrel a envie de nous faire mari et femme. Pour ma part, je ne peux pas dire que j'y aie songé; mais, puisque tant est que le squire a rompu la glace, ma foi, si le marché vous convient, vous avez trouvé votre homme. Vous n'avez qu'une parole à dire; à bon entendeur demi-mot; il ne faut que toucher un cheval aveugle pour le faire aller. »

Émilie n'était déjà que trop mortifiée de la proposition inattendue de M. Tyrrel. Elle se trouva tout à fait confondue de la nouveauté de sa situation, et encore plus de la rusticité de son amant, qui allait encore au delà de ce qu'elle se l'était figurée. Grimes prit sa confusion pour de la timidité.

« Allons, allons, ne baissez pas les yeux comme ça. Regardez-moi en face. Eh bien, quoi? ma première bonne amie était Betty Butterfield, mais qu'y faire? ce qu'on ne peut empêcher, il faut bien le souffrir; le chagrin ne remplit pas l'estomac. C'était, ma foi, un beau brin de fille, allez, on peut bien dire ça; cinq pieds six pouces francs, et forte comme un dragon. Ah! diantre, comme cela vous abattait de l'ouvrage! toujours la première debout, et la dernière couchée; elle avait dix vaches à traire par jour; et puis elle trottait au marché entre les paniers de son âne, quelque temps qu'il fît, pluie ou grêle, vent ou neige, c'était égal. Vous auriez eu plaisir à voir ses grosses joues fermes et rouges comme les pommes d'api de son verger! Ah! c'était là une fille alerte; comme elle luttait avec les gens de la moisson! une tape à l'un, un coup de pied à l'autre; il n'y en avait pas un qui n'eût son paquet. La

pauvre fille! en revenant d'un baptême elle s'est cassé le cou au bas d'un escalier. A coup sûr, je ne rencontrerai nulle part une si bonne grivoise : mais c'est égal, allez ; je ne doute pas que je ne trouve en vous tout ce qu'il me faut, quand nous aurons mieux fait connaissance. Avec votre air tout timide et tout honteux, allez, je vois bien qu'au fond vous êtes assez espiègle : quand nous aurons un peu joué ensemble, nous verrons ce qui en est. Je suis un bon coq, allez, tel que vous me voyez, et je sais comme il faut s'y prendre. Ah! vous y viendrez ; le poisson mordra à l'hameçon, n'ayez pas peur. Allez, allez, nous nous arrangerons bien ensemble. »

Pendant cette harangue, Émilie avait un peu rappelé ses esprits, et elle commença, d'une voix encore mal assurée, à remercier M. Grimes de la bonne opinion qu'il avait d'elle, en lui faisant observer en même temps qu'elle ne pourrait jamais agréer ses prétentions, et qu'ainsi elle le priait de vouloir bien se désister de ses poursuites. Cette déclaration aurait été assez intelligible, sans les manières étourdies et bruyantes de Grimes, qui ne pouvait pas garder le silence un seul moment, et qui croyait entendre d'avance tout ce qu'on voulait lui dire. En même temps M. Tyrrel eut soin d'inter-

rompre le tête-à-tête avant qu'ils eussent le temps de s'expliquer davantage, et il fut très-attentif par la suite à empêcher qu'ils pussent mieux se connaître ni s'entendre. En conséquence, Grimes attribua la résistance que lui avait fait voir miss Melville à la réserve naturelle de son sexe et à la pudeur ombrageuse d'une novice. A la vérité, quand il en aurait été autrement, il est douteux que cette découverte eût fait beaucoup d'impression sur lui; il était accoutumé à regarder les femmes comme faites seulement pour l'amusement des hommes, et il s'élevait sans cesse contre la sottise de ceux qui les croient en état de juger par elles-mêmes de ce qui leur convient.

A mesure que miss Melville vit davantage son nouvel adorateur, son antipathie ne fit qu'augmenter. Mais, quoique son caractère fût décidé et exempt de la faiblesse que donne une éducation plus soignée que la sienne, cependant elle avait été peu accoutumée à essuyer de vives contradictions, et la sévérité toujours croissante de son cousin ne laissait pas de lui causer de l'effroi. Quelquefois elle songeait à s'enfuir d'une maison qui était devenue pour elle une prison; mais, quand elle examinait de plus près un pareil projet, les habitudes de sa jeunesse

et son ignorance du monde la faisaient bientôt reculer. Mrs. Jakeman ne pouvait, il est vrai, soutenir l'idée de voir sa chère Émilie unie avec Grimes; mais par prudence elle s'opposait de tout son pouvoir à ce que sa jeune amie en vînt à prendre un parti extrême. Elle ne pouvait pas s'imaginer que M. Tyrrel voulût persister dans un dessein aussi étrange, et elle exhortait miss Melville à mettre de côté pour quelques instants la franchise et l'indépendance de son caractère et à désarmer l'obstination de M. Tyrrel par les moyens les plus propres à le toucher. Elle avait une grande confiance dans l'éloquence vive et ingénue de son innocente pupille; Mrs. Jakeman ne savait pas ce qui se passait au fond de l'âme du tyran.

Miss Melville se rendit au conseil de son amie. Un matin, aussitôt après le déjeuner, elle alla au clavecin, et se mit à jouer, l'un après l'autre, plusieurs airs favoris de M. Tyrrel. Mrs. Jakeman s'était retirée; les domestiques étaient allés chacun à leur besogne. M. Tyrrel voulait aussi sortir; son âme était mal disposée à l'harmonie, et il ne prenait pas cette fois grand plaisir à la musique. Mais Émilie semblait avoir dans les doigts plus de légèreté et de talent qu'à l'ordinaire. L'idée de la cause

qu'elle avait à plaider exaltait vraisemblablement ses facultés ; et comme elle se sentait le courage d'affronter l'indigence, son âme ne se laissait pas abattre par la crainte. M. Tyrrel ne pouvait quitter la chambre. Il la traversait d'un pas impatient ; un moment après, son œil menaçant se fixait sur la pauvre innocente, qui ne pensait qu'à lui plaire ; enfin il se jeta dans un fauteuil vis-à-vis d'Émilie, les yeux tournés vers elle. Il était aisé de suivre la marche des émotions qu'il éprouvait successivement. Son front se dérida peu à peu ; ses traits s'éclaircirent, le sourire parut y naître ; la tendresse avec laquelle il avait autrefois regardé sa cousine semblait revivre dans son cœur.

Émilie guettait le moment. Dès qu'elle eut fini le morceau qu'elle jouait, elle se leva et s'approcha de M. Tyrrel.

» N'ai-je pas bien joué? Qu'allez-vous me donner pour récompense?

— Pour récompense? allons, venez, je vais vous embrasser.

— Bon! ce n'est pas là mon compte. Pourtant il y a bien des jours que vous ne m'avez embrassée. Autrefois vous m'aimiez bien , vous m'appeliez votre Émilie. Je suis bien sûre que vous ne m'aimiez pas plus que je vous aimais.

Est-ce que vous voudriez me rendre malheureuse, dites?

—Vous rendre malheureuse! Comment pouvez-vous me faire une pareille question? Mais, prenez garde, Émilie, n'allez pas me fâcher; voulez-vous encore me tourmenter de toutes vos idées romanesques?

— Non, non; je n'ai pas d'idées romanesques. Mais j'ai besoin de vous parler sur une chose dont dépend tout le bonheur de ma vie.

—Oh! je vois bien où vous voulez en venir. Taisez-vous. Vous savez que vous ne gagnerez rien à me persécuter avec votre maudite obstination. Vous ne voulez pas que j'aie un seul moment de satisfaction avec vous. Quant à Grimes, je suis déterminé sur cela, et il n'y a rien au monde qui puisse me faire changer de résolution.

— Mais, cher cousin, je vous en prie, songez-y un peu. Il faut à M. Grimes une femme qui lui convienne. Il serait tout aussi embarrassé de moi que moi de lui. Pourquoi nous forcer tous les deux à faire ce qui est aussi opposé au goût de l'un qu'au goût de l'autre? Je ne peux jamais m'imaginer que vous avez réellement ce dessein dans la tête; mais, par pitié, je vous en conjure, si vous l'avez, abandonnez-le. C'est

une chose bien sérieuse que le mariage. Vous seriez bien fâché, pour une simple fantaisie, d'avoir uni deux personnes qui ne se conviennent pas le moins du monde. Nous serions aux regrets et malheureux tous les deux pour toute notre vie. Les mois, les années viendront l'un après l'autre, et je ne pourrais espérer d'être à moi que par la mort de la personne que mon devoir m'obligerait d'aimer ! J'en suis bien sûre, monsieur, il n'est pas possible que vous me veuilliez tant de mal. Qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous soyez mon ennemi à ce point-là ?

— Je ne suis point votre ennemi. Je ne veux que ce qui est nécessaire pour vous empêcher de tomber dans le précipice. Mais, quand je serais votre ennemi, je ne pourrais jamais être pour vous un tourment pareil à celui que vous êtes pour moi. N'êtes-vous pas continuellement à me chanter les louanges de Falkland ? N'êtes-vous pas folle de Falkland ? C'est une légion de diables pour moi que cet homme ! Autant vaudrait pour moi être un pauvre mendiant, un nain, un monstre, je crois ! J'ai vu un temps où on avait de la considération pour moi. Mais à présent qu'ils sont tous engoués de ce faquin francisé, ils me trouvent grossier, bourru, bru-

tal, tyran. Il est vrai que je ne sais pas faire de belles phrases, flagorner les gens par des louanges hypocrites et déguiser le fond de ma pensée. Le fat sait bien qu'il a tous ces misérables avantages, et il ne s'en sert que pour m'insulter sans relâche. C'est un rival et un persécuteur que je retrouve toujours sous mes pas ; mais, comme si ce n'était pas assez, il a trouvé le moyen d'apporter la contagion jusque dans ma propre maison. Vous que nous avons prise ici par charité, vous qui êtes le malheureux fruit d'un mariage mal assorti, voilà que vous vous tournez comme un serpent contre votre bienfaiteur, et que vous me déchirez à l'endroit le plus sensible. Quand je serais votre ennemi, aurais-je tort? Pourrais-je jamais vous rendre tout ce que vous m'avez fait souffrir? Et qui êtes-vous, Émilie? Vingt vies comme la vôtre peuvent-elles payer une heure de tourments de la mienne? Quand vous seriez vingt ans de suite à endurer toutes les tortures des martyrs, vous ne sentiriez pas ce que j'ai senti. Mais je suis votre ami. Je vois le chemin que vous prenez, et je suis déterminé à vous sauver des mains de ce suborneur, de cet hypocrite scélérat qui a conjuré notre perte à tous. Plus on laisse le mal à lui-même, plus il devient incurable, et je veux vous arracher

sur-le-champ au danger dont vous êtes menacée. »

Cette sombre et violente explication fit naître de nouvelles idées dans l'esprit de la tendre miss Melville. Jamais M. Tyrrel n'avait dévoilé jusqu'à ce point les agitations de son âme; mais les tempêtes auxquelles il était en proie ne l'avaient plus laissé maître de lui-même. Elle découvrit avec surprise qu'il était l'ennemi mortel de Falkland, de ce Falkland qu'il lui semblait qu'on ne pouvait connaître sans l'admirer ; elle découvrit aussi qu'il gardait contre elle, au fond du cœur, un amer ressentiment. Les féroces passions de son cousin lui inspirèrent un mouvement d'horreur et d'effroi qu'elle ne pouvait expliquer, et elle comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer de ce caractère implacable. Mais ce mouvement fut en elle un prélude de courage et non de lâcheté.

« Non, monsieur, répliqua-t-elle, non, je ne chercherai jamais à vous déplaire ; j'ai été accoutumée à vous obéir, et je vous obéirai toujours en tout ce qui sera raisonnable; mais vous me poussez un peu trop loin : que voulez-vous me dire de M. Falkland? Ai-je jamais rien fait qui puisse autoriser vos odieux soupçons? Je suis innocente et je le serai toujours. M. Grimes

est bon pour trouver des femmes qui lui conviennent ; mais, à moi, il ne me convient pas, et il n'y a pas de torture dans le monde qui puisse me forcer à devenir sa femme. »

Ce ton ferme et décidé d'Émilie ne surprit pas peu M. Tyrrel. Il avait compté avec trop de confiance sur la timidité ordinaire du caractère de cette aimable personne. Il chercha alors à adoucir un peu la dureté de ses premières expressions.

« Dieu me damne, qu'est-ce que cela veut dire? Pouvez-vous bien vous emporter ainsi avec moi? Est-ce que vous croyez mener tout le monde à votre fantaisie, et me faire faire vos volontés, plutôt que de vous en rapporter à ma bienveillance pour vous?... Mais, vous connaissez mes intentions, Émilie! J'insiste sur ce que vous receviez Grimes, que vous l'écoutiez de bonne grâce, et que vous mettiez de côté avec lui tous vos grands airs et vos petites finesses : m'entendez-vous? Voulez-vous faire ce que je dis? Mais si vous persistez encore dans votre humeur opiniâtre, eh bien, nous verrons; il faut une fin à tout. Ne croyez pas que personne se soucie de vous épouser malgré vous. Vous n'êtes pas un morceau si rare, je vous en réponds. Si vous entendiez bien vos intérêts,

vous vous trouveriez fort heureuse d'accepter ce jeune homme pendant qu'il veut bien de vous. »

Miss Melville entrevit avec grand plaisir, dans ces dernières paroles de son cousin, un terme assez prochain à la persécution qu'elle endurait. Mrs. Jakeman, à qui elle en fit part, la félicita de ce que M. Tyrrel paraissait revenir à des sentiments plus sages et plus modérés; et elle se sut à elle-même bon gré d'avoir conseillé une démarche dont l'issue était aussi heureuse. Mais leurs félicitations mutuelles ne furent pas de longue durée; M. Tyrrel annonça à Mrs. Jakeman qu'il était dans la nécessité de l'envoyer quelque part pour une affaire qui la retiendrait quelques semaines; et, quoique ce message n'eût rien en apparence d'artificieux ou de suspect, cependant une séparation si fort à contre-temps fut d'un augure sinistre pour les deux amies. Mrs. Jakeman, toutefois, exhorta sa pupille à tenir bon, lui rappela la disposition où son cousin avait paru être de revenir sur ses pas, et elle l'encouragea à tout espérer du courage et du bon esprit dont elle était pourvue. De son côté, Émilie, quoique très-peinée de l'absence de sa chère protectrice, dont les conseils lui étaient si nécessaires

dans une pareille crise, ne pouvait pas cependant supposer assez de malice et de duplicité dans le cœur de M. Tyrrel pour concevoir de justes sujets d'alarme. Elle se flatta d'être bientôt délivrée d'une aussi cruelle persécution, et l'heureuse conclusion qu'avait eue la première affaire sérieuse de sa vie lui parut l'assurance d'un succès complet pour l'avenir. Cette alternative d'alarmes et d'énergie fit bientôt place aux douces rêveries attachées à l'idée de M. Falkland. Les illusions auxquelles elle s'abandonnait à cet égard ne lui laissaient aucune idée pénible. L'incertitude même de l'événement lui faisait désirer de voir se prolonger une situation qui pouvait être trompeuse, mais qui, telle qu'elle était, avait aussi des charmes.

CHAPITRE VIII.

Rien n'était plus loin des intentions de M. Tyrrel que de laisser ainsi tomber son projet. Il ne se vit pas plutôt débarrassé de sa bonne gouvernante qu'il changea tout à fait de sys-

tème dans sa conduite; il fit garder étroitement miss Melville dans son appartement, et lui fit ôter tout moyen de communication au dehors de la maison. Il la mit sous la surveillance d'une servante sur la discrétion de laquelle il comptait, et qui, ayant été autrefois honorée des faveurs secrètes du maître, voyait les égards dont Émilie jouissait à Tyrrel-Place comme une usurpation sur des droits qui lui semblaient beaucoup mieux établis. M. Tyrrel lui-même fit tout ce qui était en son pouvoir pour jeter des nuages sur la réputation de son innocente cousine, et il représenta à tous les gens de sa maison les précautions qu'il prenait à son égard comme absolument nécessaires pour l'empêcher de courir dans les bras de M. Falkland et pour prévenir sa ruine totale.

Dès que miss Melville fut restée ainsi en réclusion pendant vingt-quatre heures, et qu'il y eut quelque raison de supposer que cette étroite solitude avait pu abattre sa résolution, M. Tyrrel jugea à propos de l'aller trouver, de lui expliquer les motifs du traitement qu'elle éprouvait et de lui indiquer les seuls moyens qu'elle eût pour espérer quelque changement dans son sort. Émilie ne le vit pas plutôt, que, se tournant vers lui avec un air plus ferme et plus

déterminé qu'elle ne l'avait jamais eu, elle lui parla ainsi :

« Ah! c'est vous, monsieur! j'avais besoin de vous voir. Il paraît que je suis ici enfermée par vos ordres; qu'est-ce que cela veut dire? Quel droit avez-vous de me faire votre prisonnière? Vous dois-je quelque chose? Votre mère m'a laissé cent livres; m'avez-vous jamais offert de rien ajouter à ma fortune? Mais quand vous l'auriez fait, je n'en ai pas besoin. Je ne prétends pas à un meilleur sort que celui des enfants nés de parents pauvres. Je peux bien vivre comme ils font; j'aime mieux la liberté que les richesses; je vois bien que la manière déterminée avec laquelle je vous parle vous étonne; mais croyez-vous que je me laisserai ainsi fouler aux pieds? Je vous aurais déjà laissé là si Mrs. Jakeman ne m'en eût pas détournée, et c'est ce que vous auriez mérité, si je n'avais pas mieux pensé de vous que je ne le devais, à ce que je vois, par votre conduite envers moi. Mais à présent, monsieur, j'entends quitter à l'instant votre maison, et j'insiste pour que vous ne cherchiez pas à m'en empêcher. »

En disant cela, elle se leva et s'avança vers la porte, tandis que M. Tyrrel était comme pétrifié de son courage. Cependant, la voyant sur

le point d'échapper de ses mains, il revint à lui-même et la repoussa.

« Qu'est-ce que tout ceci veut donc dire? Ah! ah! petite effrontée, avez-vous cru m'en imposer à force d'impudence? Asseyez-vous là; tenez-vous tranquille. Ah! vous voulez savoir, n'est-ce pas, de quel droit vous êtes ici? Eh bien! c'est du droit de possession; cette maison est à moi, et vous êtes en mon pouvoir; il n'y a pas ici de Mrs. Jakeman pour vous encourager dans vos sottises; il n'y a pas non plus de Falkland pour vous servir de champion. Dieu me damne, j'ai déjoué toutes vos ruses, j'ai contre-miné tous vos projets. Croyez-vous que je me laisserai ainsi contrecarrer pour rien au monde? Quand est-ce que vous avez vu personne résister à mes volontés, sans avoir à s'en repentir? Et je me laisserais insulter en face par une petite misérable! Oh! que non: je n'en suis pas encore là... Ah! je n'ai rien fait pour votre fortune, dites-vous? Et qui est-ce qui vous a donc élevée? Qui est-ce qui a pris soin de vous? Et le vêtement, le logement, qui vous les a fournis? Eh bien! je vous en donnerai le mémoire. Est-ce que vous ne savez pas qu'un créancier a le droit d'arrêter son débiteur

qui s'enfuit? Ah! vous en direz tout ce qu'il vous plaira, mais vous resterez ici jusqu'à ce que vous épousiez Grimes. Le ciel et l'enfer conjurés n'empêcheront pas que je ne vienne à bout de faire plier votre obstination.

— Homme impitoyable! homme injuste! ainsi, c'est assez pour vous que je n'aie ici personne pour me défendre; mais je ne suis pas autant à votre merci que vous l'imaginez. Vous pouvez emprisonner mon corps, mais mon âme brave toutes vos violences. Épouser M. Grimes! est-ce là le moyen que vous prenez pour m'y déterminer? Chaque dureté, chaque injustice que je souffre ne fait que reculer encore le but de toutes vos indignités. Vous n'êtes pas accoutumé, dites-vous, à ce qu'on résiste à vos volontés! Quand y ai-je jamais résisté? Et dans une affaire qui ne regarde absolument que moi, ma volonté sera comptée pour rien! N'éprouvez-vous pas quelque honte d'établir un tel principe pour vous, et de ne pas souffrir qu'aucune autre créature puisse le réclamer pour soi? Je n'ai pas besoin de vous; comment osez-vous me disputer le privilége de tout être raisonnable, de vivre paisiblement dans la pauvreté et dans l'innocence? Vous, qui prétendez

à la considération et à l'estime de tous ceux qui vous connaissent, quelle sorte d'homme vous montrez-vous ici à mon égard? »

Les reproches énergiques d'Émilie avaient d'abord causé à M. Tyrrel un mouvement de surprise, et il se sentait comme frappé de honte et de crainte en présence de cette victime innocente et sans défense; mais sa confusion n'était qu'une suite de son étonnement. Quand la première émotion fut passée, la fureur reprit sa place; il se maudit cent fois lui-même de s'être laissé émouvoir aux plaintes d'Émilie, et n'en fut que plus exaspéré contre elle pour avoir osé lui parler sur un ton aussi hardi, dans un moment où elle avait tout à redouter de son pouvoir. Son humeur despotique et implacable était exaltée à un point qui tenait de la démence. En même temps son caractère sombre et soucieux le portait à rouler dans sa tête mille projets de vengeance pour punir l'audacieuse qui lui résistait. Il commença à comprendre qu'il y avait peu d'espoir de réussir par la force ouverte; en conséquence il résolut d'avoir recours à l'artifice.

Grimes lui offrait un instrument propre à ses projets. Ce rustre, qui n'aurait peut-être pas à dessein fait mal à un enfant, était pour-

tant, par la seule grossièreté de ses idées, capable de commettre les offenses les plus graves. Il ne concevait une injure ou un avantage qu'autant qu'ils avaient quelque rapport aux appétits sensuels, et il regardait comme un principe essentiel de la véritable sagesse de traiter avec mépris la délicatesse niaise de ceux qui se tourmentent pour des infortunes purement idéales. Il se figurait que le plus heureux sort qui pût arriver à une jeune personne était de devenir sa femme, et un terme aussi désirable lui semblait fait pour compenser largement tous les malheurs imaginables qu'elle pourrait avoir â endurer pour y parvenir. Il ne fut donc pas bien difficile à M. Tyrrel, à l'aide de quelque appât qu'il sut bien lui faire entrevoir, de déterminer cet homme à être son complice dans la trame qu'il ourdissait contre miss Melville.

Les choses ainsi disposées, M. Tyrrel, par l'entremise de sa geôlière (car l'épreuve qu'il avait faite d'une discussion personnelle ne l'avait pas engagé à réitérer ses visites), commença par se jouer de sa victime en redoublant ses terreurs. Cette méchante femme, tantôt sous une apparence d'amitié, tantôt sans dissimuler sa malice, informait Émilie, de temps à autre, des préparatifs qui se faisaient pour consommer

son malheur. Un jour, c'était M. Tyrrel qui était allé voir une jolie petite ferme qu'il destinait pour habitation aux nouveaux mariés; un autre jour, c'était un fonds de bétail et des meubles de ménage qu'on venait d'acheter pour que tout fût prêt pour leur réception. Ensuite elle se mettait à lui parler d'une dispense de bans de mariage, d'un ministre qu'on avait fait avertir, et d'un jour qu'on avait fixé pour les noces. Lorsqu'Émilie, malgré la frayeur involontaire qui la gagnait de plus en plus, s'efforçait néanmoins de tourner en ridicule tous ces préparatifs comme tout à fait illusoires, tant qu'on n'aurait pas son consentement, la maligne gouvernante lui racontait mille histoires de mariages faits par force, et l'assurait que ni les protestations, ni le silence, ni un évanouissement ne pouvaient jamais servir à rien, soit pour suspendre la cérémonie, soit pour en éluder l'effet, quand une fois elle était faite.

La situation de miss Melville était tout à fait digne de pitié; elle n'avait de commerce qu'avec ses persécuteurs. Elle n'avait pas autour d'elle un être humain qu'elle pût consulter et qui pût lui dire un mot de consolation ou d'encouragement. Elle avait du courage, mais ce courage n'était ni fortifié, ni guidé par les conseils de

l'expérience : on ne pouvait donc pas s'attendre qu'il fût aussi inflexible qu'il eût pu l'être avec plus de connaissance des choses. Elle avait le jugement sain et l'âme élevée, mais n'était pas tout à fait exempte des faiblesses de son sexe ; son âme succomba sous les coups redoublés et continuels des terreurs dont on l'accablait, et sa santé en fut sensiblement altérée.

Sa fermeté étant ainsi ébranlée, Grimes, en conséquence des instructious qu'il avait reçues, eut soin, dans la première entrevue, d'insinuer que, pour son compte, il se souciait assez peu du mariage projeté, et que, puisqu'elle avait tant de répugnance, il ne serait pas fâché que l'affaire n'eût pas lieu. Avec cela, disait-il, il se trouvait placé entre le marteau et l'enclume, et bon gré, mal gré, il fallait bien finir ce mariage. Pour peu qu'il parût vouloir reculer, les deux squires qui avaient arrangé cette affaire, ne manqueraient pas de le perdre, comme ils étaient accoutumés à perdre tout inférieur assez hardi pour contrarier leur volonté. Émilie fut charmée de trouver son prétendu dans des dispositions aussi favorables, et elle le pressa vivement de ne pas laisser sans effet une déclaration si pleine de raison et d'humanité; elle lui parla avec l'éloquence la plus énergique.

Le feu qui l'animait parut émouvoir Grimes, mais il objectait toujours la crainte de déplaire à M. Tyrrel et à son propre seigneur. A la fin cependant il insinua à Émilie l'idée d'un projet d'après lequel il pourrait l'aider dans sa fuite, sans qu'il en parvînt la moindre chose à leur connaissance, comme en effet il y avait peu de probabilité que leurs soupçons, en pareil cas, vinssent à se fixer sur lui. « Miss Émilie, dit-il, vous m'avez refusé d'une manière un peu dédaigneuse, je peux bien dire cela; vous m'avez pris, je crois, pour une bête brute; mais je ne vous en veux pas malgré cela, et je vous ferai voir que je n'ai pas plus de fiel qu'un pigeon. C'est une bien drôle de manie que vous avez, de n'écouter comme cela que votre tête, et de désobliger tous vos amis; mais si vous êtes résolue, ma foi, je ne me soucie guère d'être le mari d'une fille qui n'y va pas d'aussi bon cœur que moi : partant, je vous aiderai de mon mieux à vous mettre à même de suivre votre inclination, et de vous en aller où vous voudrez. »

Émilie saisit avec empressement l'idée qu'on lui suggérait, et s'y attacha vivement; mais quand on en vint à discuter les détails de l'entreprise, son premier feu se refroidit un peu. Il fallait, suivant Grimes, que sa fuite eût lieu

à la nuit close. Il se cacherait lui-même dans le jardin, et se munirait de fausses clefs pour la délivrer de sa prison. Ces circonstances n'étaient guère propres à calmer son imagination troublée. Aller se jeter, pour ainsi dire, dans les bras d'un homme qui lui avait été proposé pour mari, et qui, sous ce rapport, était pour elle le plus insupportable des hommes, c'était sans doute une démarche fort extraordinaire. Les ténèbres, la solitude, tous ces accessoires chargeaient encore le tableau. La situation du château de Tyrrel était singulièrement solitaire; il y avait trois milles de distance au plus prochain village, et pas moins de sept à celui où demeurait la sœur de madame Jakeman, auprès de laquelle miss Melville était résolue d'aller chercher un asile. Ce n'est pas que le caractère ingénu et franc d'Émilie lui permît de soupçonner Grimes capable d'abuser de ces avantages d'une manière indigne et brutale; mais son âme se révoltait involontairement à l'idée de se mettre ainsi seule à la merci d'un homme qu'elle avait pris l'habitude de regarder comme l'instrument des noirceurs de son perfide parent.

Après avoir roulé quelque temps toutes ces circonstances dans sa tête, il lui vint à l'idée de prier Grimes d'engager la sœur de Mrs. Ja-

keman à se trouver à la porte du jardin en dehors pour l'attendre. Mais Grimes refusa nettement cette proposition, qui même parut le mettre en colère.

« C'était, dit-il, avoir bien peu de reconnaissance de ce qu'il faisait, que de vouloir le forcer à admettre d'autres personnes dans la confidence du rôle dangereux dont il se chargeait dans cette affaire. Quant à lui, il était bien déterminé, pour sa propre sûreté, à n'y paraître pour rien aux yeux d'âme qui vive. Si miss Émilie ne l'avait pas cru sincère quand il lui avait fait, par bonté de cœur, la proposition de la servir, et si elle ne voulait pas se fier à lui pour la moindre chose, elle n'avait qu'à en courir les risques elle-même. Il était bien résolu à ne pas se plier davantage à tous les caprices d'une personne qui avait toujours été avec lui si défiante et si hautaine. »

Émilie fit ses efforts pour l'apaiser; mais toute l'éloquence de son nouveau confédéré ne put venir à bout de la faire départir de sa répugnance. Elle demanda jusqu'au lendemain pour y réfléchir. Le jour d'après était fixé par M. Tyrrel pour la cérémonie du mariage; en même temps le sort qui la menaçait de si près lui fut perfidement annoncé sous mille formes

différentes. On apporta dans les préparatifs de sa torture la continuité et la méthode qui pouvaient rendre son angoisse plus vive et plus poignante. Si son cœur avait un instant de relâche, sa cruelle surveillante ne manquait pas, par un mot perfide ou par quelque raillerie amère, de mettre bientôt fin à cette tranquillité passagère. Elle se voyait, comme elle l'a depuis observé elle-même, seule, sans expérience, ayant à peine quitté, pour ainsi dire, les lisières de l'enfance, sans découvrir autour d'elle une seule créature vivante qui prît intérêt à son sort. Elle, qui jusqu'alors n'avait su ce que c'était qu'un ennemi, n'avait pas depuis trois semaines rencontré un coup d'œil dont elle n'eût pas au moins à se défier, si même elle n'y lisait pas le désir de la tourmenter et de la perdre. Elle sentait, pour la première fois, toute l'étendue de son malheur, de n'avoir jamais connu ses parents, et d'avoir été abandonnée à la charité de gens qui étaient trop loin d'être ses égaux pour qu'elle eût à en attendre des sentiments d'amitié.

Les idées les plus inquiétantes la tourmentèrent pendant toute la nuit. Quand un moment d'oubli passager venait assoupir ses sens, aussitôt son imagination malade appelait autour

d'elle mille images de trahison et de violence ; elle se voyait dans les mains de ses impitoyables ennemis, acharnés sans relâche et sans remords à consommer sa perte. A son réveil, elle n'avait pas d'idées plus consolantes à former : c'en était trop pour sa constitution. A l'approche du matin elle prit la résolution de se mettre à tout hasard dans les mains de Grimes. Cette détermination ne fut pas plus tôt prise, qu'elle sentit son cœur soulagé. Quelques fâcheuses conséquences qui pussent résulter d'une telle démarche, il lui sembla qu'elles ne pouvaient entrer en balance avec les malheurs qui l'attendaient inévitablement dans cette fatale demeure.

Quand elle fit part à Grimes du parti auquel elle s'était décidée, il serait difficile de dire s'il en ressentit du plaisir ou de la peine. Il sourit à la vérité, mais ce sourire fut accompagné d'une contraction convulsive dans sa figure, qui laissait deviner si c'était le rire de la malignité ou celui de la satisfaction. Toutefois il renouvela l'assurance d'être fidèle à ses engagements et ponctuel dans l'exécution. Pendant ce temps la journée se passait en présents de noces et en préparatifs, qui tous indiquaient combien les machinateurs de cette scène étaient résolus et

sûrs du succès. Émilie avait espéré qu'à mesure que la crise approchait, ses gardiens se relâcheraient un peu de leur vigilance ordinaire. Dans ce cas elle était résolue, si elle en trouvait l'occasion, de faire à la fois faux bond à ses geôliers et à son nouveau confident. Mais malgré tous les soins qu'elle prit pour arranger ce plan, elle en trouva l'exécution impraticable.

Enfin arriva cette nuit si critique pour elle. Son âme ne pouvait manquer d'être dans une extrême agitation. Elle avait d'abord employé toute son adresse à mettre en défaut la vigilance de sa surveillante; mais au lieu de se relâcher de ses mesures ordinaires, cette insolente et impitoyable geôlière n'avait voulu que se jouer des tourments de sa victime. En conséquence elle se cacha, et laissant croire à Emilie qu'il n'y avait personne autour d'elle, elle l'attendit au bout de la galerie, au haut de l'escalier. « Que faites-vous donc là, mon enfant? lui dit-elle d'un ton insultant. Comment donc, cette chère petite se croit assez fine pour m'attraper; mais vraiment vous êtes maligne, petite espiègle! Allons, allons, mon cœur, retournez à votre chambre; marchons. »

Émilie sentit vivement le tour qu'on lui avait joué. Elle soupira, mais elle dédaigna de ré-

pondre à cette basse et cruelle raillerie. Rentrée dans sa chambre, elle se jeta dans un fauteuil, et y demeura plus de deux heures ensevelie dans une rêverie profonde. Ensuite elle courut à ses armoires, renversa toutes ses hardes, ôta et remit pêle-mêle, sans savoir ce qu'elle faisait, son linge et ses robes, pensant confusément à préparer ce qu'il lui fallait pour sa fuite. L'officieuse geôlière suivait tous ses pas, et se contentait d'observer en silence toutes ses actions. Il était l'heure de se coucher.

« Bonne nuit, mon enfant, dit cette méchante femme, faisant mine de se retirer; il est temps de fermer votre porte. Vous avez encore quelques heures à être maîtresse de votre personne, profitez-en de votre mieux. J'espère, mon petit cœur, que vous ne vous en irez pas par le trou de la serrure, n'est-ce pas ? A huit heures bien précises vous me reverrez; et puis, ajouta-t-elle en se frottant les mains, tout sera dit. Vous et votre honnête prétendu vous ne ferez qu'un, aussi sûr qu'il fera jour demain. »

Il y avait dans le ton avec lequel avaient été prononcés ces derniers mots, quelque chose qui fit dire à Émilie en elle-même : « Qu'entend-elle donc par là ? Serait-il possible qu'elle eût

connaissance de ce qui va se passer dans quelques heures d'ici? »

C'était la première fois que ce soupçon s'offrait à sa pensée, et il ne s'y arrêta pas longtemps. Le cœur navré, elle fit un petit paquet du peu de hardes qu'elle crut devoir prendre avec elle. Ensuite elle prêta l'oreille avec une telle inquiétude, que le mouvement d'une feuille n'eût pu lui échapper. De temps en temps elle s'imaginait entendre marcher; mais le bruit des pas, si c'était des pas qu'elle entendait, était si léger, qu'elle ne pouvait assurer si c'était un son véritable ou une illusion de son imagination. Ensuite tout devint calme, comme si la nature entière eût été dans un repos parfait. L'instant d'après elle crut distinguer un petit murmure confus comme de gens qui parlaient bas; le cœur lui battit très-fort : une seconde fois elle en revint à se défier de Grimes. Cette idée la tourmenta plus cette fois que la première, mais il était trop tard. Au moment même elle entend le bruit d'une clef à la porte de sa chambre, et voit paraître Grimes. Son cœur palpite à cette vue : « Sommes-nous découverts? lui dit-elle : ne vous ai-je pas entendu parler à quelqu'un? »

Grimes s'avança sur la pointe du pied, le doigt sur la bouche.

« Non, non, dit-il, tout va bien ; » il la prit par la main, la conduisit sans rien dire hors de la maison et ensuite à travers le jardin. Émilie examinait avec soin les portes et les passages à mesure qu'elle avançait, et promenait de tous côtés autour d'elle un œil craintif et soupçonneux ; mais tout paraissait être aussi tranquille qu'elle eût pu le désirer. Grimes ouvrit une porte de derrière du jardin, qui n'était que poussée, et qui conduisait dans un sentier très-peu fréquenté. Il y avait deux chevaux tout équipés pour le voyage, attachés par la bride à un poteau qui n'était pas à trois toises du jardin. Grimes tira la porte après lui. « Par ma foi, dit-il, j'ai eu une fière peur : en passant là le long, pour vous joindre, ne voilà-t-il pas que j'ai vu le cocher, qui sortait par la porte de derrière pour aller à l'écurie ? Il n'avait qu'un pas à faire pour être sur moi ; mais il avait sa lanterne et il ne pouvait pas me voir, parce que j'étais dans l'obscurité. »

En disant cela, il aidait miss Melville à monter. Il l'importuna fort peu pendant la route ; au contraire, il fut singulièrement silencieux et pensif, ce qui ne fut rien moins qu'a-

gréable à Émilie, qui n'aimait guère sa conversation.

Après deux milles de marche environ ils arrivèrent à un bois qu'il fallait traverser pour gagner la route qui conduisait à leur destination. La nuit était fort obscure, en même temps que l'air était très-doux, car on était alors dans le cœur de l'été. Ils avaient déjà pénétré au milieu de cette sombre solitude lorsque Grimes, sous prétexte de chercher la route, poussa son cheval en avant, tout contre celui de miss Melville, et ensuite étendant la main tout à coup, il lui saisit la bride. « Je crois, dit-il, que nous ferons bien de nous arrêter ici un moment.

— Nous arrêter ! s'écria Émilie avec surprise. Et pourquoi donc nous arrêter, monsieur Grimes, que voulez-vous donc dire ?

— Allons, allons, dit-il, ne faites pas tant l'étonnée. Est-ce que vous m'avez bonnement cru assez oison pour prendre tant de peine pour rien ? Ah bien oui, je suis bien d'humeur à être comme ça le bardot des sottises des autres. Ce n'est pas, en vérité, que j'aie d'abord eu grande envie de vous, mais toutes vos petites façons suffiraient pour émoustiller mon grand-père ! Il n'y a pas de plus grand morceau que

celui qui coûte cher et vient de loin. Vous faisiez tant la difficile pour donner votre consentement, que M. Tyrrel a cru qu'il était plus sûr de vous le demander comme ça à la brune; et comme il m'a dit qu'il ne voulait pas qu'une pareille affaire se fît dans sa maison, voilà pourquoi, mon petit cœur, nous sommes venus jusqu'ici.

— Au nom du ciel, M. Grimes, pensez à ce que vous dites ! Vous ne pouvez pas être assez bas, assez méchant pour perdre une malheureuse créature qui s'est mise elle-même sous votre protection.

— Bon, bon, vous perdre ! oh que non ; je ferai de vous une honnête femme après cela. Allons, allons, laissez là tous vos grands airs ; vous avez beau chercher et attendre, il ne passe personne ici; allez, je vous tiens aussi sûr que le poisson dans la nasse ; il n'y a pas seulement une chaumière d'ici à plus d'un mille, et si je vous laisse échapper, ma belle, vous pouvez bien m'appeler une bûche. Par ma foi, vous êtes un morceau délicat, et il n'y a pas de temps à perdre. »

Miss Melville n'eut qu'un instant pour recueillir toutes ses idées. Elle sentit qu'il y avait peu d'espoir de toucher la brute opiniâtre et

insensible qui la tenait en son pouvoir. Mais la présence d'esprit et l'intrépidité qui lui étaient particulières ne l'abandonnèrent pas. A peine Grimes avait-il achevé sa harangue, qu'avec une forte et brusque secousse, elle lui arracha la bride de la main, et mit en même temps son cheval au galop. Elle avait déjà quelques pas d'avance, lorsque Grimes, revenu de sa surprise et mortifié au dernier point d'avoir à si bon marché perdu son avantage, se mit à la poursuivre. Le bruit de son cheval ne servit qu'à exciter celui d'Émilie; soit hasard, soit sagacité, cet animal suivit sans se tromper le sentier étroit et tortueux qui menait à la route, et la chasse des deux coursiers continua ainsi dans toute la longueur du bois.

A l'extrémité de ce bois il y avait une porte. Cette circonstance que Grimes se rappela adoucit son chagrin, parce qu'il se regardait comme certain de mettre par là un terme à la course de sa victime fugitive, et qu'il n'était guère probable que dans le silence et les ténèbres de la nuit il y eût là personne pour l'interrompre. Cependant, par le plus grand hasard du monde, il se trouva un homme à cheval qui attendait à à cette porte. « A l'aide! au secours! s'écria Émilie, au voleur! au meurtre! au secours! »

Cet homme était M. Falkland. Grimes reconnut sa voix, aussi ne résista-t-il que faiblement. Deux autres hommes que l'obscurité l'avait d'abord empêché d'apercevoir, et qui étaient des domestiques de M. Falkland, accoururent au bruit, alarmés pour la sûreté de leur maître; et alors Grimes, voyant que sa proie lui était échappée, pressé par la crainte et la honte qui suivent le crime, prit la fuite sans dire un seul mot.

Il paraîtra peut-être étrange que M. Falkland se soit ainsi trouvé une seconde fois le libérateur de miss Melville, et cela au moment où on devait le moins s'y attendre. Rien n'est cependant plus aisé à expliquer. Il avait entendu dire qu'on avait vu rôder un homme dans ce bois pour voler ou pour quelque autre mauvais dessein, et qu'on conjecturait que cet homme était Hawkins, autre malheureuse victime de la tyrannie de M. Tyrrel, dont je vais bientôt parler, et qui avait déjà si vivement intéressé la compassion de M. Falkland. Il avait fait de vains efforts pour le découvrir et lui faire du bien; et naturellement il lui vint à l'idée que si la conjecture se trouvait vraie, il aurait non-seulement le pouvoir de faire pour cet infortuné ce qu'il avait déjà projeté, mais encore d'arracher

un homme qui lui avait paru pénétré de bons principes aux dangers terribles d'une offense contre les lois et la société. Il avait pris avec lui deux domestiques, parce qu'allant à dessein à la rencontre de voleurs, si réellement il y en avait, il se serait cru inexcusable de ne pas se prémunir contre tous les accidents possibles. Mais en même temps, il leur avait donné ordre de se tenir seulement à la portée de sa voix, et de ne pas se laisser voir; ce n'était que leur zèle pour leur maître qui les avait fait s'approcher dans cette occurrence.

Cette nouvelle aventure promettait quelque chose d'extraordinaire. M. Falkland ne reconnut pas tout de suite miss Melville; et quant à Grimes, il ne se rappelait pas l'avoir jamais vu : mais il n'était pas difficile de juger du besoin extrême qu'on avait de son secours. La contenance déterminée de M. Falkland, la crainte qu'inspirait à Grimes un tel adversaire, jointe au sentiment intérieur de son crime, mirent bientôt le ravisseur en fuite. Émilie resta seule avec son libérateur : il la trouva beaucoup plus recueillie et plus calme qu'on n'aurait pu l'attendre d'elle dans une situation naguère si alarmante. Elle lui nomma le lieu où elle désirait aller, et il se mit aussitôt en devoir de l'y ac-

compagner. Pendant le chemin, elle reprit toute sa tranquillité et sentit naître en elle le besoin de confier ce qui lui était arrivé à l'homme auquel elle avait de si grandes obligations, et qui était l'objet de toutes ses pensées. M. Falkland l'écouta avec autant d'intérêt que de surprise. Quoiqu'il eût vu déjà bien des exemples de la basse jalousie de M. Tyrrel et de son caractère despotique et inexorable, ce trait surpassait tous les autres, et à peine pouvait-il en croire ses oreilles. Tout ce qu'on avait imaginé des passions des démons lui paraissait réalisé dans l'âme de son odieux voisin. Miss Melville fut obligée, dans le cours de son récit, de parler de l'imputation qu'on lui avait faite de nourrir dans son cœur de l'amour pour M. Falkland, et elle en parla avec une naïveté et une confusion charmantes. Quoique cette partie de son récit fût pour son libérateur le sujet d'une peine réelle, cependant on ne peut pas croire que la partialité flatteuse qu'avait montrée pour lui cette malheureuse enfant ne contribuât pas à augmenter l'intérêt qu'il prenait à elle, et l'indignation que lui inspirait son infernal parent.

Ils arrivèrent sans accident à la maison de la bonne dame qu'Émilie avait choisie pour se mettre sous sa protection. M. Falkland ne fit

aucune difficulté de la laisser dans ce lieu de sûreté. Des complots du genre de celui auquel cette pauvre fille venait d'échapper ne peuvent avoir de succès contre la personne qui en est l'objet qu'autant qu'elle est hors de la portée de tout secours, et une fois connus ils ne sont plus à craindre. Sans doute un pareil raisonnement paraîtra en général assez bien fondé, et M. Falkland le trouva parfaitement applicable à la circonstance; mais il se trompait.

CHAPITRE IX.

M. Falkland savait par expérience que toute remontrance serait inutile auprès de M. Tyrrel. Il résolut donc de ne s'occuper que de la victime qu'il fallait sauver des mains de son persécuteur. D'ailleurs telle était son indignation qu'il ne pouvait s'arrêter un moment à l'idée d'une entrevue volontaire. En effet une autre affaire qui avait depuis peu mis en contact les deux ennemis ne contribuait que trop à irriter jusqu'à la démence les ressentiments amer de M. Tyrrel.

M. Tyrrel avait un fermier qui se nommait Hawkins. — Je ne saurais prononcer ce nom sans qu'il retrace à ma pensée les scènes douloureuses qui sont attachées à son souvenir! Dans le principe, M. Tyrrel avait pris avec lui cet Hawkins, dans la vue de le protéger contre les procédés arbitraires d'un squire voisin; mais Hawkins était devenu depuis l'objet de la persécution de M. Tyrrel lui-même. Voici quelle avait été la première origine de leurs relations. Outre la ferme qu'il tenait du squire dont je viens de parler, Hawkins avait encore un petit bien qu'il avait eu par héritage de son père; ce qui lui donnait le droit de voter aux élections du comté. Dans une élection très-chaudement discutée, le propriétaire de la ferme de Hawkins requit celui-ci de voter pour le candidat dans le parti duquel il s'était engagé. Hawkins refusa d'obéir, et bientôt après il reçut un congé pour quitter sa ferme.

Il se trouva que M. Tyrrel s'était vivement intéressé en faveur de l'autre candidat; et comme la terre de M. Tyrrel touchait à la demeure de Hawkins, le pauvre fermier expulsé crut n'avoir rien de mieux à faire que d'aller à la maison de ce gentilhomme, et de lui faire

part de la situation où il se trouvait. M. Tyrrel l'écouta avec beaucoup d'attention.

« Fort bien, l'ami, lui dit-il, il est très-vrai que je désirais beaucoup que M. Jakeman fût porté dans l'élection ; mais vous savez qu'il est d'usage, en pareil cas, qu'un fermier vote comme il plaît à son maître. Je ne suis pas d'avis d'encourager la rébellion.

— Cela est juste, répliqua Hawkins, et je n'en disconviens pas ; j'aurais voté conformément à la volonté de mon maître sans aucune difficulté pour tout autre homme que ce fût dans le royaume, excepté le squire Marlow. Car il faut que vous sachiez qu'un jour son piqueur s'avisa de sauter par-dessus ma haie, et de traverser tout au beau milieu mon meilleur champ de blé, quand la récolte était encore sur pied. Il n'avait pas cinquante pas à faire pour prendre la route ; le drôle, n'en déplaise à Votre Honneur, m'avait déjà joué le même tour trois ou quatre fois. Je ne fis que lui demander pourquoi il en agissait ainsi, et s'il y avait conscience à ravager ainsi la récolte des gens ? Dans ce moment le squire survint. Sauf le respect que je dois à Votre Honneur, c'est une pauvre espèce de gentilhomme qui ne vaut pas un coup de poing. Il vint à moi tout bouffi

de colère, en me menaçant de son fouet..... Je ferai pour mon maître tout ce qu'il sera de son bon plaisir de m'ordonner, comme le doit un honnête fermier; mais je ne peux pas donner mon vote à un homme qui m'a menacé de me donner des coups de fouet... Et pourtant, n'en déplaise à Votre Honneur, voilà que moi, ma femme et mes trois enfants, nous allons être jetés à la porte, et Dieu me pardonne si je sais comment leur avoir du pain. Je suis un pauvre laboureur qui ai travaillé toute ma vie, à qui on n'a rien à reprocher, que je sache, et sûrement cela est bien dur. Le squire Underwood me renvoie de sa ferme; et, si Votre Honneur n'a pas la volonté de me prendre, je ne vois pas un des gentilshommes du canton qui veuille de moi, de peur, disent-ils, d'encourager leurs fermiers à devenir des rebelles. »

Cette dernière représentation ne laissa pas de faire effet sur M. Tyrrel.

« Bien, bien, l'ami, reprit-il; nous verrons ce qu'on peut faire. L'ordre et la subordination sont de fort bonnes choses; mais il faut aussi que les maîtres sachent se conduire. D'après le récit que vous me faites, je ne trouve pas que vous soyez tant à blâmer. Marlow n'est qu'un fat, plein d'impertinence : voilà la vérité;

et quand un homme ne se respecte pas, ma foi, tant pis pour ce qui lui en arrive. Je hais comme la peste tous ces faquins francisés, et j'avoue que je ne suis pas trop content de voir mon voisin Underwood prendre le parti de ce drôle-là. Hawkins..., n'est-ce pas là votre nom?... Eh bien! allez demain trouver Barnes, mon intendant, et il vous parlera de ma part. »

En disant cela, M. Tyrrel se rappelait qu'il avait une ferme vacante, à peu près de la même valeur que celle qui avait été louée à Hawkins par M. Underwood. Il consulta aussitôt son intendant, et, trouvant l'affaire convenable sous tous les rapports, Hawkins fut sur-le-champ admis au nombre des fermiers de M. Tyrrel. M. Underwood fut vivement piqué de ce procédé, que personne autre que M. Tyrrel n'eût osé se permettre, comme étant contraire aux usages reçus entre gentilshommes de campagne. Il dit que, si l'on encourageait les fermiers dans des actes de désobéissance aussi inexcusables, il n'y avait plus de règle ni de bon ordre à espérer. Il n'était pas question ici de tel ou tel candidat, vu que tout gentilhomme vraiment ami de son pays devait préférer de succomber dans une élection plutôt que de faire une pareille chose, qui ne manquerait pas, si elle pas-

sait une fois en pratique, de leur ôter pour jamais les moyens de diriger une élection. Les paysans n'étaient déjà que trop indociles et trop obstinés par eux-mêmes; il devenait tous les jours de plus en plus difficile de les tenir dans la subordination, et, si les gentilshommes en venaient à se soucier assez peu du bien public pour soutenir ces gens-là dans leur insolence, il était impossible de prévoir où les choses pourraient aller.

M. Tyrrel n'était pas homme à se laisser influencer par ces remontrances. Ce n'est pas qu'en général l'esprit qui les dictait ne fût très-conforme à ses propres sentiments; mais il était d'une humeur trop violente pour avoir un caractère politique, uniforme et conséquent, et, quels que fussent les écarts de sa conduite, il n'était pas homme à se laisser remettre dans le droit chemin par les avis des autres. Plus on trouva mauvais la protection qu'il donnait à Hawkins, plus il se montra inflexible et opiniâtre; et, sans se donner la peine de disputer avec ceux qui le censuraient, il ne lui fut pas difficile de les réduire au silence et d'étouffer leurs voix dans les clubs et les autres assemblées. D'ailleurs, Hawkins avait certaines qualités qui étaient propres à en faire un favori de

M. Tyrrel. Ses manières brusques et son caractère peu traitable lui donnaient une sorte de ressemblance avec son seigneur; comme ce n'était guère à M. Tyrrel lui-même, mais plutôt aux personnes qui avaient encouru le déplaisir de celui-ci qu'il était dans le cas de faire sentir l'effet de ses dispositions, son maître ne les remarquait pas sans une sorte de complaisance. En un mot, il recevait chaque jour de nouvelles preuves de la bienveillance de ce protecteur; au bout de quelque temps il fut nommé collègue de M. Barnes dans la place de receveur des fermages, et, à peu près à la même époque, il obtint un bail de la ferme qu'il occupait.

M. Tyrrel était résolu d'avancer la famille de ce fermier favorisé toutes les fois qu'il en trouverait l'occasion. Hawkins avait un fils, garçon de dix-sept ans, d'une figure fort agréable, vif, alerte et plein d'heureuses dispositions. Ce jeune homme était extrêmement aimé de son père, qui semblait n'avoir rien tant à cœur que l'avancement et le bonheur de son fils. M. Tyrrel l'avait déjà distingué deux ou trois fois, et en avait paru très-content; le jeune garçon, qui avait quelquefois suivi les chiens à la chasse, avait eu souvent l'occasion de faire montre de son adresse et de son agilité en présence du squire.

Un jour surtout, il se fit remarquer plus particulièrement, et M. Tyrrel, sans plus attendre, offrit au père de prendre ce jeune homme à son service et de lui donner la place de piqueur de sa meute jusqu'à ce qu'il pût l'élever à un poste plus lucratif dans sa maison.

Hawkins parut très-mortifié de cette proposition; il hésita et chercha des excuses pour ne pas accepter l'offre. Il dit que ce jeune homme lui était utile à beaucoup de choses, et qu'il espérait que Son Honneur voudrait bien ne pas insister et ne pas le priver de cet aide. Avec tout autre homme que M. Tyrrel, ces raisons eussent pu suffire; mais j'ai déjà eu souvent occasion de dire au sujet de ce gentilhomme que, quand il avait une fois pris une résolution quelle qu'elle fût, on ne le voyait jamais céder pour rien au monde, et que le seul effet de l'opposition était de le rendre inflexible et plus ardent à la poursuite de l'affaire, quand même elle lui eût été auparavant à peu près indifférente. D'abord il parut recevoir très-bien les excuses de Hawkins et n'y trouver rien que de raisonnable; mais par la suite, chaque fois qu'il revit le jeune homme, l'envie de l'avoir à son service ne fit qu'augmenter, et il ne cessa de parler au père des vues qu'il avait sur lui. A la

fin, il remarqua que ce garçon ne paraissait plus aux chasses, et il commença à soupçonner que ceci provenait d'une résolution de le contrarier dans ses desseins.

Piqué de ce soupçon, qu'il n'était pas d'un caractère à dissimuler, il envoya donner ordre à Hawkins de venir lui parler. « Hawkins, lui dit-il d'un ton fâché, je ne suis pas content de vous. Je vous ai parlé deux ou trois fois de ce garçon à vous, que j'ai envie de prendre à mon service. Pour quelle raison, monsieur, répondez-vous si mal à mes bontés? Vous devez savoir que je n'aime pas qu'on me manque. Quand j'offre ma protection, il ne me convient pas de la voir refuser par des gens de votre espèce; c'est moi qui vous ai fait ce que vous êtes, et il ne tient qu'à moi de vous rendre encore plus misérable que je ne vous ai trouvé. Prenez-y garde!

— N'en déplaise à Votre Honneur, dit Hawkins, vous avez été pour moi un bon maître, je dois le dire, et je m'en vais parler tout franchement; j'espère que vous ne m'en voudrez pas de mal. Ce garçon-là est tout pour moi : c'est mon soutien et ma consolation pour mes vieux jours.

— Fort bien; mais qu'est-ce que cela fait?

Est-ce une raison pour vous opposer à son avancement ?

— Au contraire, vraiment ; que Votre Honneur ait la bonté de m'entendre. C'est peut-être un petit faible que j'ai, mais je ne sais qu'y faire. Mon père était un ecclésiastique, voyez-vous. Nous avons tous vécu avec honneur dans notre famille, et je ne puis penser sans peine que ce pauvre garçon, qui est tout ce qui me reste, s'aille mettre en service. Tenez, pour moi, je ne vois jamais qu'il y ait de domestique qui tourne à bien ; enfin, je ne sais, mais je ne voudrais pas que mon Léonard vînt à ressembler à ces gens-là. Si je leur fais injure, j'en demande pardon à Dieu ! mais c'est une affaire trop sérieuse, voyez-vous, et je ne peux pas aller risquer ainsi le bien-être de mon enfant quand j'ai le moyen, grâce aux bontés de Votre Honneur, de le garantir de donner dans le travers. A présent, le voilà sage et laborieux, et, sans trop m'en faire accroire, il sait assez bien ce qu'il vaut. C'est peut-être une sottise à moi de parler ainsi à Votre Honneur ; mais vous avez toujours été envers moi un bon maître, et je ne saurais vous mentir. »

M. Tyrrel avait écouté cette harangue jus-

qu'au bout sans dire un mot, parce que l'étonnement lui avait fermé la bouche. Si le tonnerre eût tombé à ses pieds, il n'aurait pas montré plus de surprise. Il avait imaginé que Hawkins, par excès de tendresse pour son fils, ne voulait pas l'éloigner un seul instant de lui; mais il n'avait jamais soupçonné le moins du monde la vraie cause de ses refus.

« Ah! ah! vous êtes un gentilhomme, n'est-ce pas? Votre père était ecclésiastique! Vos enfants ne sont pas faits pour entrer à mon service! Comment donc, impudent faquin! était-ce pour cela que je vous ai pris chez moi, quand votre insolence vous a fait chasser de chez M. Underwood? J'ai donc nourri une vipère dans mon sein? Ah! ah! le fils de monsieur courrait risque de déroger. Il sait trop ce qu'il vaut pour se mettre à mes ordres! Allez, impertinent, éloignez-vous de mes yeux! comptez bien que je n'aurai jamais de gentilshommes dans ma terre; je n'en garderai pas un seul de votre espèce, entendez-vous? Écoutez-moi bien, monsieur; amenez ici demain matin votre fils, et demandez-moi pardon de votre insolence, ou, pardieu, je vous en réponds, je vous rendrai si misérable qu'il vaudrait mieux pour vous n'être jamais né. »

Un pareil traitement était trop pour la patience de Hawkins.

« Il n'est pas nécessaire, dit-il, n'en déplaise à Votre Honneur, que je revienne demain pour cette affaire. J'ai bien pris ma résolution, et le temps n'y pourra rien changer. Je suis vraiment chagrin de déplaire à Votre Honneur, et je sais que vous pouvez me faire beaucoup de mal; mais j'espère que vous n'aurez pas le cœur si dur que de perdre un pauvre père de famille pour le punir de trop aimer son enfant, quand même ce trop d'amitié lui ferait faire quelque sottise; mais je ne puis qu'y faire : Votre Honneur fera ce qu'il lui plaira. Le plus pauvre nègre, comme on dit quelquefois, a toujours quelque chose qu'il ne voudrait pas céder. Je perdrai tout ce que j'ai, j'irai travailler à la journée et mon fils aussi, s'il le faut; mais je n'en ferai jamais un domestique.

— Bien, bien, l'ami, très-bien! répliqua M. Tyrrel écumant de rage. Vous vous en souviendrez; comptez là-dessus : je rabattrai votre insolence, Dieu me damne! Où en sommes-nous donc? Un misérable qui tient une ferme de quarante acres ose narguer le seigneur de la baronnie! Je vous écraserai en poussière sous mes pieds! Ayez soin, coquin, je vous en avertis,

de fermer votre porte, de quitter ma terre, et de vous en aller comme si le diable était à vos trousses! Estimez-vous trop heureux si vous vous en tirez la vie sauve, de ce que j'ai encore plus d'humanité que vous n'en méritez. Quand il s'agirait, pardieu! de tout l'or des Indes, je ne voudrais pas souffrir un drôle comme vous une heure de plus sur ma terre.

— N'allons pas si vite, n'en déplaise à Votre Honneur, répliqua Hawkins d'un ton ferme; j'espère que vous en viendrez à penser mieux, et que vous verrez que je ne suis pas à blâmer; mais quand cela ne serait pas, il y a du mal que vous pouvez me faire, et il y en a que vous ne pouvez pas. Quoique je ne sois qu'un homme de peine, n'en déplaise à Votre Honneur, je suis un homme, voyez-vous? Fermer ma porte, oh! que non. J'ai un bail de ma ferme, et je ne la quitterai pas comme cela. J'espère qu'il y a des lois pour les pauvres gens, aussi bien que pour les riches. »

M. Tyrrel, qui n'était pas accoutumé à la contradiction, se sentit provoqué au delà de toute mesure par le ton hardi et indépendant de son fermier. Il n'y avait pas, dans toutes ses terres, un seul tenancier, au moins un seul du rang d'Hawkins, que la politique générale de

ses gens d'affaires, et encore plus le caractère arbitraire et despotique de M. Tyrrel lui-même, ne tinssent trop à distance pour qu'il osât en venir ainsi à le défier ouvertement.

« Excellent ! sur mon âme ! Dieu me damne à tout jamais, répéta M. Tyrrel, vous êtes vraiment un drôle d'une espèce rare. Ah ! vous avez un bail, dites-vous ? Nous serions bien tombés si un bail pouvait servir à protéger des drôles comme vous contre le seigneur du domaine. Mais vous voulez voir qui sera le plus habile de nous deux, n'est-ce pas ? Oh ! très-bien, l'ami, très-bien, pardieu, j'y consens de tout mon cœur ! Dieu me damne, je veux vous faire voir, avant de nous quitter, quelque joli tour de ma façon ! Mais sortez bien vite de devant moi, impudent ! Je ne vous en dis pas davantage. Ne venez plus mettre votre ombre sur ma porte. »

Pour parler ici le langage du monde, Hawkins était coupable d'une double imprudence dans cette affaire. Il parlait à son seigneur sur un ton absolu et tranchant, que la constitution et les usages de ce pays ne permettent pas à un inférieur de prendre ; mais par-dessus tout, après s'être laissé emporter par un mouvement de vivacité, il aurait dû en prévoir les conséquences. C'était une folie à lui de prétendre

lutter avec un homme du rang et de la fortune de M. Tyrrel. C'était le faon en guerre contre le lion. Rien n'était plus facile que de prévoir qu'il ne lui servirait de rien d'avoir le bon droit de son côté, quand son adversaire avait du sien la richesse et le crédit pour légitimer tous les excès qu'il jugerait à propos de commettre. Cette façon de voir fut parfaitement justifiée par l'événement ; la richesse et le despotisme savent bien les moyens de s'étayer dans leur oppression de l'appui de ces mêmes lois, que peut-être dans l'origine d'aveugles législateurs crurent instituer pour la sauvegarde du pauvre.

Dès ce moment M. Tyrrel jura la ruine d'Hawkins, et il ne négligea aucun moyen de vexer ou d'outrager le malheureux objet de sa persécution. Il lui ôta son emploi de bailli ou adjoint de son intendant, et enjoignit à Barnes, ainsi qu'à tous ses autres gens d'affaires, de lui rendre les plus mauvais offices possibles dans toutes les circonstances. M. Tyrrel avait, par les titres de sa seigneurie, l'inféodation des grandes dîmes, ce qui lui fournissait de fréquentes occasions de susciter des tracasseries. Une partie des terres de la ferme de Hawkins, quoique ensemencée en blé, était plus basse que les terres voisines, et par là exposée de

temps en temps aux inondations d'une rivière qui la bornait. M. Tyrrel avait sur cette rivière une écluse qu'il fit secrètement détruire quinze jours avant la moisson, ce qui noya la récolte. Il donna ordre en outre à ses domestiques de renverser pendant la nuit les haies des terres plus élevées, et d'y pousser le bétail pour perdre le reste de la moisson. Tous ces coups, néanmoins, n'atteignaient encore qu'une partie de la propriété de ce malheureux paysan ; mais M. Tyrrel ne s'en tint pas là. Une mortalité subite se manifesta parmi les bestiaux de Hawkins, et elle était accompagnée de circonstances très-propres à faire naître des soupçons. Cet événement excita fortement la vigilance et l'activité de Hawkins, qui vint à bout de suivre si exactement le fil de la trame, qu'il ne douta pas de pouvoir le faire remonter jusqu'à M. Tyrrel lui-même.

Hawkins, qui savait bien que la loi était disposée de manière à servir plutôt d'arme offensive à la tyrannie des riches que de défense contre leurs usurpations, avait eu grand soin d'éviter jusqu'à ce moment d'en venir à des mesures judiciaires. Dans cette dernière circonstance, il se figura que le délit était d'une nature trop atroce pour que le rang du coupable,

quel qu'il fût, pût le mettre à l'abri de la sévérité des lois. La suite lui fit voir qu'il avait à s'applaudir de sa première détermination, et il se repentit vivement de s'être laissé aller à en prendre une autre.

C'était là le point où l'attendait M. Tyrrel, et à peine put-il croire à sa bonne fortune quand on vint lui dire que Hawkins avait intenté une action contre lui. Sa joie en fut extrême, et il se félicita de voir que la ruine totale de son ancien protégé était devenue immanquable. Il consulta son attorney [1], et lui recommanda instamment de ne négliger dans cette affaire aucun des subterfuges de son métier. Repousser l'accusation dirigée contre lui était la chose qui l'occupait le moins ; le point capital était de traîner l'affaire de délais en délais, de tribunaux en tribunaux, à force d'incidents, de récusations, de déclinatoires, de nullités, d'exceptions, d'appels et de remises de plaidoiries. « Ce serait la honte d'un pays civilisé, soutenait M. Tyrrel, qu'un gentilhomme insolemment attaqué par un homme de la lie du peuple n'eût pas les moyens de trouver toute sa défense dans sa bourse, et de poursuivre cet

[1] Procureur.

indigne adversaire jusqu'à le mettre nu comme la main. »

D'ailleurs, l'affaire du procès n'occupait pas tellement M. Tyrrel, qu'il laissât échapper encore les autres moyens de tourmenter son pauvre tenancier. Parmi les divers expédients dont il s'avisa, il y en eut un qui, à la vérité, tendait plutôt à vexer ce malheureux qu'à lui causer une perte irréparable, mais qui ne fut pas négligé pour cela. Ce fut la situation particulière du logement de Hawkins, de ses granges et bâtiments de ferme qui suggéra cette idée. Ces bâtiments étaient placés à l'extrémité d'une pièce de terre qui les joignait avec le reste du domaine, et ils étaient environnés de tous côtés par des champs que tenait à bail un des fermiers de M. Tyrrel, et le plus dévoué à ses volontés. La route qui conduisait à la ville de marché longeait le plus considérable de ces champs, directement en face de la maison de Hawkins. Il n'était jusque-là résulté aucun inconvénient de cette position, parce que, de temps immémorial, il y avait un large sentier qui conduisait en droite ligne de la maison de Hawkins au grand chemin. Par suite d'un accord entre M. Tyrrel et son complaisant tenancier, on ferma ce sentier ou chemin de traverse,

de manière que le pauvre Hawkins se trouva comme prisonnier dans sa propre habitation, et se vit obligé de faire un détour de près d'un mille pour se rendre à la ville.

Le fils Hawkins, ce jeune homme qui avait été le sujet originaire de la querelle, avait beaucoup de l'énergie de son père, et il se sentait indigné au delà de toute mesure des différents actes de despotisme qu'il voyait successivement se commettre sous ses yeux. Le ressentiment qu'il en éprouvait était d'autant plus vif, qu'il savait que toutes les traverses essuyées par son père n'avaient d'autre cause que la tendresse que celui-ci lui portait, et qu'en même temps il aurait eu l'air de repousser cette même tendresse en s'offrant de faire cesser la véritable cause du procès. Dans la conjoncture présente, sans prendre conseil que de sa fougue et de son ressentiment, il sort au milieu de la nuit, renverse toutes les barrières qu'on avait placées à l'entrée de l'ancien sentier, brise les cadenas qui y avaient été posés et force les portes. Il ne fit pas cette opération sans être aperçu, et dès le lendemain il y eut un mandat décerné pour l'arrêter. En conséquence il fut conduit devant un comité de juges de paix, qui l'envoyèrent à la prison du comté pour être jugé aux assises

prochaines, comme coupable d'un délit emportant peine capitale. M. Tyrrel était déterminé à le poursuivre sans rémission ; et son procureur, après un mûr examen des circonstances de l'affaire, se décida à fonder ses accusations sur la clause de l'acte 9 du règne de George Ier, appelé communément l'*acte noir,* qui porte que : « Toute personne armée d'épée ou autre arme » offensive, ayant le visage *noirci* ou tout autre » déguisement, qui sera trouvée dans une garenne ou lieu servant habituellement à garder » lièvres ou lapins, après due conviction, sera » réputée coupable de félonie, et en conséquence » condamnée à mort, sans bénéfice de clergie, » comme dans tous les cas de félonie. » Or, il paraîtrait que le jeune Hawkins, aussitôt qu'il s'était aperçu qu'on l'observait, avait relevé sur sa tête le collet de sa redingote, et l'avait boutonné sur son visage ; et de plus, qu'il s'était muni d'un instrument de fer tranchant pour briser les cadenas. Le procureur se chargea d'ailleurs d'administrer par enquête, preuve suffisante que le champ en question était une garenne où on avait habituellement tenu des lièvres. M. Tyrrel saisit ce plan avec une joie inexprimable. Par la manière dont il peignit

aux juges de paix l'obstination et l'insolence de Hawkins, il eut l'adresse d'obtenir un décret fondé sur cette absurde accusation, et il n'était pas impossible qu'il ne vînt à bout, par la même influence, de faire prononcer en définitive contre sa malheureuse victime l'entière exécution de la terrible clause pénale; du moins il n'y avait que trop à redouter cette cruelle chance pour alarmer la tendresse d'un père.

Ce fut là le coup de grâce pour l'infortuné Hawkins. Comme il ne manquait pas de courage, il avait soutenu, sans fléchir, toutes les autres persécutions. Il n'ignorait pas les avantages que les lois et les usages donnent au riche contre le pauvre dans des luttes de cette espèce. Mais une fois entraîné dans le procès, une sorte d'opiniâtreté et de roideur qui lui étaient naturelles ne lui permettaient pas de reculer, et il allait en avant, dans le vague espoir plutôt que dans l'attente d'une issue favorable. Mais ce dernier événement blessa son cœur à l'endroit le plus sensible. Il avait craint de voir son fils avili et corrompu par une condition servile, et maintenant il le voyait au milieu des horreurs et de l'infamie d'une prison. Il avait même tout à redouter des suites de cet emprisonnement,

et il frémissait à l'idée que la tyrannie du riche pouvait flétrir pour jamais ses plus chères espérances.

Dès ce moment, il sentit son cœur abattu. Jusque-là il s'était fié à son industrie et à sa persévérance pour arracher les misérables débris de sa fortune à la basse et jalouse rage de son seigneur. Mais ces efforts de courage, que sa situation exigeait plus que jamais, il ne se sentait plus l'énergie nécessaire pour les soutenir. M. Tyrrel poursuivait sans relâche ses projets infernaux; les affaires de Hawkins devenaient de jour en jour plus désespérées, et le squire, toujours aux aguets, saisit la première occasion de faire séquestrer les déplorables restes de la propriété du pauvre laboureur, faute de payement des fermages.

L'affaire en était précisément dans cet état, lorsque par hasard M. Falkland et M. Tyrrel vinrent à se rencontrer dans une route de traverse, près l'habitation de ce dernier. Ils étaient à cheval, M. Falkland allait à la maison du malheureux fermier, qui semblait près de succomber sous l'opiniâtre tyrannie de son maître. Il venait d'apprendre l'histoire de cette persécution; dans le fait, c'était encore un surcroît d'infortune pour Hawkins, que M. Falkland,

dont le crédit et les bons offices auraient pu le sauver, eût été absent du pays pendant un assez long espace de temps. M. Falkland avait passé trois mois à Londres, et de là était allé voir des terres qu'il possédait dans une autre partie de l'Angleterre. Le caractère fier et entreprenant du pauvre fermier le disposait toujours à compter sur lui-même et sur ses propres forces le plus longtemps possible. Il avait évité de s'adresser à M. Falkland, ou plutôt dans le commencement de la querelle il souffrait tout sans se plaindre, ni communiquer à qui que ce fût sa fâcheuse situation ; et quand enfin les choses en vinrent à une telle extrémité, qu'il se sentit porté à se départir un peu de sa première persévérance, il se trouva qu'il n'était plus temps de recourir à cette intervention. Enfin M. Falkland avait reparu sans être attendu, après une assez longue absence; et parmi les premières nouvelles du pays, ayant appris les malheurs de l'infortuné fermier, il avait résolu d'aller dès le lendemain matin chez lui, et de le surprendre par l'offre de tous les secours qui étaient en son pouvoir.

Dans cette rencontre inattendue, à la vue de M. Tyrrel, un mouvement d'indignation lui fit monter le feu au visage. Sa première idée, à ce

qu'il a dit lui-même depuis, fut de l'éviter; mais voyant qu'il fallait passer devant lui, il s'imagina qu'il y aurait de la faiblesse et une sorte de désertion de son devoir de ne pas lui manifester ses sentiments dans cette circonstance.

« M. Tyrrel, lui dit-il sans autre préambule, j'ai eu le malheur d'apprendre quelque chose qui me fait vraiment de la peine.

—Cela se peut bien, monsieur; mais qu'est-ce que cela me fait, s'il vous plaît?

— Beaucoup, monsieur. Il s'agit d'un de vos fermiers, du malheureux Hawkins. Si votre intendant a agi sans votre autorisation, je crois qu'il est est à propos de vous informer de ce qu'il a fait; et s'il a été autorisé par vous, je vous engage de tout mon cœur à réfléchir un peu plus aux suites de cette affaire.

— M. Falkland, vous feriez tout aussi bien de vous occuper de vos propres affaires, et de me laisser faire les miennes. Je n'ai pas besoin de mentor, je vous en avertis.

— Vous vous méprenez, M. Tyrrel, je m'occupe de mes affaires. Si je vous vois près de tomber dans un précipice, c'est mon affaire de vous en retirer et de vous sauver la vie. Si je vous vois dans votre conduite marcher dans une

voie fausse et injuste, c'est mon affaire de vous indiquer la bonne, et de vous sauver l'honneur.

— Pardieu ! monsieur, allez porter vos lieux communs ailleurs ! Cet homme est-il à moi ou non ? Ma terre est-elle ma terre ? si elle est ma terre, ne suis-je pas le maître d'en faire ce qu'il me plaît ? Monsieur, je paye à l'état pour ce que je possède ; personne ne peut dire que je lui doive un penny et je ne me mettrai pas sous votre tutelle ni sous celle de qui que ce soit au monde, entendez-vous ?

—Il est très-vrai, M. Tyrrel, reprit M. Falkland, sans s'occuper de répondre à ces derniers mots, qu'il y a une distinction de rangs dans la société. Je crois que cette distinction est une très-bonne chose, et qu'elle est indispensable pour maintenir la paix dans la société ; mais quelque nécessaire qu'elle soit, nous ne pouvons nier qu'il en résulte pour les ordres inférieurs un lourd fardeau à supporter. N'est-il pas bien pénible de songer qu'un homme est appelé par sa naissance à jouir de toutes les aisances et de toutes les superfluités, tandis qu'un autre, sans avoir le moins du monde démérité, n'aura pour son lot que travail et que privations, et cependant que c'est une chose

indispensable ? Nous qui sommes les riches, M. Tyrrel, c'est à nous de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour adoucir le sort de la classe pauvre et malheureuse. Nous ne devons pas user sans pitié et sans mesure de l'avantage que le hasard nous a donné. Les pauvres misérables ! au point où est la machine, ils sont pressés au-delà de ce qu'ils peuvent réellement supporter ; et si nous avons la barbarie de vouloir serrer encore un tour de plus, ils seront moulus en poussière. »

Ce tableau ne fut pas absolument sans effet sur le cœur endurci de M. Tyrrel.

« Fort bien, monsieur, je ne suis pas un tyran ; je sais fort bien que c'est une vilaine chose que la tyrannie. Mais voulez-vous inférer de ceci que ces gens-là seront les maîtres de faire tout ce qui leur plaira, et qu'on ne pourra pas les traiter comme ils le méritent ?

— M. Tyrrel, je vois que votre animosité commence un peu à fléchir. Permettez que j'invoque en vous ce sentiment de bienveillance auquel votre âme vient de s'ouvrir ; allons ensemble chez Hawkins. Ne parlons pas de ce qu'il mérite, le malheureux ! il a souffert tout ce que la nature humaine peut souffrir. Allons, qu'un généreux pardon de votre part soit un

gage de bon voisinage et d'amitié entre vous et moi.

— Non, monsieur, je ne me rends pas. Je conviens qu'il y a du spécieux dans ce que vous dites. Je n'ignore pas que vous savez toujours arranger une histoire à votre fantaisie, et lui donner de belles apparences; mais je ne me laisse pas ainsi mener. Quand j'ai mis une fois un projet dans ma tête, je ne m'en dépars jamais; c'est là mon caractère, et je n'en changerai pas. J'ai relevé Hawkins quand il était abandonné de tout le monde; je lui ai donné un état, et, pour ma peine, le misérable a fait tout ce qu'il a pu pour m'offenser. Que je sois maudit si jamais je lui pardonne : il serait vraiment bien plaisant que j'allasse faire grâce à l'insolence d'une de mes créatures, et cela à la sollicitation d'un homme comme vous, qui a toujours été mon fléau.

— Pour l'amour de Dieu, M. Tyrrel, que votre ressentiment ne vous rende pas déraisonnable. Supposons que la conduite de Hawkins soit inexcusable, et qu'il vous ait insulté, est-ce une offense que rien ne puisse expier? Faut-il, pour contenter votre ressentiment, que vous ayez ruiné le père et fait pendre le fils?

—Vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira;

Dieu me damne si vous gagnez rien sur moi. Je ne me pardonne pas de vous avoir seulement écouté une minute. Je ne souffrirai pas que personne prétende arrêter le cours de mon ressentiment ; si j'avais à faire grâce à Hawkins, ce serait d'après ma propre volonté, et non à la prière de personne. Mais, monsieur, je ne la lui ferai jamais. S'il était là, à mes pieds, avec toute sa famille, je les ferais tous pendre si j'en avais le pouvoir comme la volonté.

—Si c'est là votre dernière résolution, M. Tyrrel, je rougis pour vous. Grand Dieu! il ne faudrait que vous entendre parler pour prendre en dégoût toutes les institutions et les lois de la société, et pour fuir à l'aspect de toute créature humaine. Mais non, la société vous désavoue et vous repousse de son sein ; les hommes ne vous voient qu'avec horreur. Il n'y a ni rang ni fortune qui puisse vous dérober à l'indignation publique ; vous vivrez dans l'isolement et l'abandon au milieu de vos semblables, vous aurez beau chercher le commerce des hommes, pas un ne daignera s'abaisser jusqu'à vous saluer. Chacun fuira vos regards comme l'œil du basilic. Où vous flattez-vous donc de trouver des cœurs de pierre capables de sympathiser avec le vôtre ? Allez, le malheur s'attache à vos

pas, et un malheur sans espoir, sans pitié. »

En disant ces mots, M. Falkland pique des deux, quitte brusquement la place et disparaît bientôt. Ses maximes sur le point d'honneur n'avaient pu tenir contre l'excès de son indignation, et il n'avait vu dans son voisin qu'un misérable avec lequel on ne pouvait se mesurer sans s'avilir. Pour celui-ci, il demeura sans mouvement et comme pétrifié. L'apostrophe enthousiaste de M. Falkland aurait anéanti l'adversaire le plus déterminé. En dépit de lui-même, M. Tyrrel était accablé de ses remords, et hors d'état de repousser les traits dont on l'accablait. L'affreux tableau que lui avait présenté M. Falkland avait quelque chose de prophétique. Il y lisait tout ce qui formait l'objet principal de ses craintes, et ce qu'en secret il croyait déjà commencer à éprouver. Ce tableau était déjà tracé dans sa conscience; c'était le spectre qui le poursuivait à toute heure, qui était l'objet de ses terreurs continuelles, et qui venait de prendre en quelque sorte un corps et une voix.

Il se remit pourtant peu à peu. Plus sa confusion passagère avait été forte, plus son ressentiment revint avec fureur. Jamais haine aussi profonde et aussi envenimée n'entra dans

un cœur humain sans amener à sa suite la violence et la mort. Cependant M. Tyrrel ne se sentait pas disposé à satisfaire sa vengeance par un défi personnel. Ce n'est pas qu'il fût un poltron ; mais son génie tremblait devant celui de Falkland. Il laissa au hasard des événements futurs le soin de le venger. Il était bien convaincu que sa haine ne céderait rien ni au temps, ni aux circonstances. Il ne respirait que vengeance; nuit et jour c'était la première de ses pensées.

M. Falkland était sorti de cette conférence plus indigné que jamais de la conduite de son voisin, et bien fermement déterminé à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour soulager les malheurs de Hawkins. Mais il était trop tard. Quand il arriva, il trouva la maison absolument vide. Hawkins père était caché, et ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire, le jeune Hawkins s'était échappé le même jour de sa prison. Toutes les recherches que M. Falkland fit faire pour les découvrir furent vaines ; on ne put trouver la moindre trace du sort de ces malheureux. Ce sort, hélas ! j'aurai bientôt occasion de le rapporter, on verra qu'il fut plus horrible encore que tout ce que l'imagination la plus sombre aurait pu se figurer.

Je continue mon récit ; j'arrive à ces incidents, dans lesquels mes propres destinées se trouvèrent enveloppées d'une manière si fatale et si mystérieuse. Je vais lever le rideau pour le dernier acte de cette affreuse tragédie.

CHAPITRE X.

On n'aura pas de peine à croire que la mauvaise humeur de M. Tyrrel aigrie par la lutte avec Hawkins, et l'animosité toujours croissante entre M. Falkland et lui ne firent qu'ajouter à son impatiente irritation quand il apprit l'évasion d'Émilie.

M. Tyrrel ne pouvait s'expliquer l'avortement d'un stratagème dont le succès ne lui avait pas paru douteux un seul moment. Sa vexation devint une véritable fureur. Grimes n'avait pas osé venir lui raconter en personne l'issue de son expédition, et le domestique qu'il pria d'aller annoncer à son maître que miss Émilie était perdue pour eux s'enfuit en toute hâte, effrayé de l'exaspération dont il fut témoin. M. Tyrrel cria qu'il voulait qu'on lui amenât Grimes et

le jeune homme parut enfin devant lui plus mort que vif. M. Tyrrel le força de répéter tous les détails de son aventure, et à peine eut-il terminé qu'il s'esquiva aussi, accablé des exécrations qui lui furent prodiguées. Grimes n'était pas un poltron, mais il respectait cette espèce de culte que les hommes ont pour le rang et les richesses, comme les Indiens adorent le diable. Ce ne fut pas tout. La rage de M. Tyrrel devint si ingouvernable et si terrible, qu'il se serait trouvé peu de cœurs assez fermes pour ne pas trembler devant lui avec un sentiment d'infériorité reconnue.

Il n'eut pas plutôt obtenu un moment de calme, qu'il se mit à repasser dans sa tête toutes les circonstances de l'événement. Ses plaintes étaient si pleines d'amertume, que, pour un observateur tranquille, il aurait été à la fois un objet de pitié par ses souffrances, et d'horreur par sa dépravation. Il se rappelait toutes les précautions qu'il avait prises ; il n'avait rien négligé ; il n'y avait pas la plus petite chose à redire à ses mesures, et il maudissait cette puissance aveugle et maligne qui se plaisait à déjouer ses projets les mieux concertés. Bien plus que tous les autres humains, il était l'objet de cette influence perfide. Pour s'abuser plus cruel-

lement il avait eu une ombre de pouvoir, et au moment où il avait levé la main pour frapper, elle avait été tout à coup paralysée.

Il oubliait son récent triomphe sur Hawkins, ou peut-être le regardait-il comme un échec, parce qu'il n'était pas à la hauteur de ses ressentiments.

A quel propos le ciel lui avait-il donc donné la susceptibilité des injures et l'instinct de la vengeance, si les coups de son courroux étaient destinés à n'être jamais sentis? Il suffisait qu'il fût l'ennemi de quelqu'un pour que celui-ci fût pleinement assuré contre les traits du malheur. Quelles insultes, quelles offenses réitérées n'avait-il pas eu à endurer de cette misérable petite fille? Et par qui était-elle à présent arrachée à sa juste indignation? Par ce même démon attaché à sa poursuite, ce démon qui le traversait à chaque pas dans ses desseins, qui prenait plaisir à lui enfoncer tous ses traits dans le cœur, et qui se faisait une affreuse dérision de ses souffrances.

Il y avait une autre réflexion qui ajoutait à ses angoisses, et qui le poussait à prendre des partis désespérés. Il ne pouvait pas se dissimuler que cet événement allait porter un coup mortel à sa réputation. Il avait pensé qu'Émilie,

après avoir subi cet odieux mariage, se verrait obligée par décence à jeter un voile sur l'acte de violence qui l'aurait précipité. Mais cette garantie lui était ravie, et M. Falkland n'allait pas manquer de publier son déshonneur, pour en nourrir son propre orgueil. Quoique dans son opinion particulière la manière dont il avait été provoqué par miss Melville fût bien suffisante pour justifier tous les traitements qu'il pouvait juger à propos de lui infliger, il sentait fort bien que le monde verrait l'affaire sous un autre jour. Cette réflexion l'excitait à des mesures encore plus violentes, et elle le détermina à prendre tous les moyens possibles de verser sur quelque victime les poisons qui dévoraient son cœur.

Cependant dès qu'Émilie s'était crue dans un lieu de sûreté, son sang-froid et son intrépidité avaient commencé à l'abandonner. Tant qu'elle s'était sentie exposée aux menaces du danger et de l'injustice, elle avait trouvé dans son âme un courage qui dédaignait de plier. Le calme apparent qui succéda à ses agitations lui fut plus funeste. Elle n'avait plus d'aliment pour son courage, d'aiguillon pour son énergie. Ses pensées se reportaient sur les épreuves par lesquelles elle avait passé, et son âme succombait

au seul souvenir de ce qu'elle avait bravé avec tant de constance. Jusqu'à l'époque où M. Tyrrel avait conçu sa cruelle antipathie, la crainte et l'inquiétude avaient été des sentiments étrangers pour elle. Sans avoir fait aucun apprentissage du malheur, elle était devenue tout d'un coup l'objet de la malice la plus infernale. Quand une maladie vient saisir un homme d'une constitution robuste, son effet est bien plus violent qu'il ne le serait sur un homme délicat et valétudinaire. C'est ce qui arriva à miss Melville : elle passa la nuit dans l'insomnie et l'anxiété; le lendemain on lui trouva une violente fièvre. La maladie résista à tous les remèdes qu'on employa pour la chasser, quoiqu'il y eût lieu d'espérer que la bonne constitution de la malade, jointe à la tranquillité dont elle jouissait et aux soins de ceux qui l'entouraient, viendraient à bout de surmonter le mal. Le second jour elle tomba dans le délire. Sur le soir de ce même jour elle fut arrêtée à la requête de M. Tyrrel, pour dettes résultant de sa pension et entretien depuis quatorze ans.

Le lecteur se rappellera peut-être qu'il avait été question pour la première fois de cette dette dans la conversation entre M. Tyrrel et miss Melville, lorsqu'il avait jugé à propos de l'en-

fermer dans sa chambre. Mais il est vraisemblable qu'alors il ne pensait pas sérieusement à mettre jamais son idée à exécution. Il lui en avait seulement parlé par forme de menace et comme par l'habitude où il était de passer en revue dans son esprit tous les moyens possibles de tyrannie et de vengeance. Mais lorsque la délivrance imprévue de sa malheureuse cousine eut exalté la tête de M. Tyrrel jusqu'à la démence, et qu'il eut rappelé toutes les ressources diaboliques de son esprit pour se soulager du poids de haine et de vengeance qui l'accablait, cette idée s'était représentée avec plus de force. Sa résolution avait été bientôt prise, et, ayant fait venir Barnes, son intendant, il lui avait donné ordre d'agir sur-le-champ.

Barnes était depuis plusieurs années l'instrument des injustices de M. Tyrrel. L'habitude avait endurci son âme, et il pouvait, sans remords, rester spectateur ou même agir comme exécuteur immédiat d'un acte de barbarie ordinaire. Mais dans la circonstance présente, il ne put lui-même dissimuler son hésitation. Le caractère et la conduite d'Émilie dans la maison de M. Tyrrel avaient toujours été irréprochables. Elle n'avait pas un ennemi, et il était impossible de voir sa jeunesse, son innocente vi-

vacité, sa simplicité charmante, sans éprouver le plus vif intérêt et la plus tendre sympathie.

« Votre Honneur... Je ne comprends pas bien... arrêter miss!... miss Émilie!

— Oui, je vous l'ordonne; ne m'entendez-vous pas? Allez-vous-en sur-le-champ chez Swineard, l'homme de loi, et dites-lui de ma part que j'entends que cela soit fait à l'instant même.

— Que Dieu bénisse Votre Honneur! mais arrêter miss Émilie? Pourquoi donc? elle ne vous doit pas un farthing de cuivre [1] : elle a toujours vécu de la charité de Votre Honneur.

— Ane méchant que vous êtes! je vous dis qu'elle me doit; oui, elle me doit... onze cents livres. La loi m'autorise : pour qui croyez-vous donc que les lois sont faites? Je ne fais que réclamer mon droit, mais j'entends en user.

— Je n'ai jamais disputé les ordres de Votre Honneur, mais en conscience, je ne puis me taire; je ne peux pas voir perdre ainsi cette pauvre fille et vous perdre vous-même aussi, sans vous dire ce que je pense; j'espère que vous me pardonnerez. Mais enfin, quand même elle vous devrait cette somme, elle ne pourrait être arrêtée. Elle n'est pas d'âge...

[1] Un liard sterling.

— Avez-vons fini, monsieur? Pas tant de *si* et de *mais*. Pareille chose a déjà été faite à ma connaissance, et on peut bien la faire encore. Qui est-ce qui m'en empêchera? voyons, qui? Je veux que cela soit tout à l'heure; je le veux, entendez-vous? Dites à Swineard que s'il ne se conduit pas comme je veux, il y va de sa vie! Je le ferai mourir de faim.

— Je supplie Votre Honneur d'y regarder à deux fois. Sur mon âme, tout le pays va crier contre vous.

— Barnes! que voulez-vous dire? Je ne suis pas accoutumé à ce qu'on tienne des propos sur ma conduite, et je ne les endurerai pas. Je vous ai trouvé dévoué dans beaucoup d'occasions; mais si je vois que vous vous joigniez aux autres pour me disputer mon autorité, Dieu me damne à tout jamais, si je ne vous en fais repentir pour toute votre vie!

— J'ai fini. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter à Votre Honneur. J'ai entendu dire que miss Émilie était malade, au lit. Vous êtes déterminé, dites-vous, à la faire mettre en prison; mais vous ne voulez pas la tuer, je suppose.

— Qu'elle crève si elle veut, je ne lui donnerai pas une heure. Je ne me laisserai pas insulter. Elle n'a eu aucun égard pour moi, et je

n'aurai aucune miséricorde pour elle; je suis résolu. On m'a provoqué, on m'a poussé à bout; on s'en ressentira. Au lit ou non, jour ou nuit, dites à Swineard que je ne veux pas entendre parler d'une minute de répit. »

Tels furent les ordres de M. Tyrrel, auxquels furent exactement conformes les procédures du respectable agent ministériel qu'il employa dans cette circonstance. Miss Melville avait été dans le délire de la fièvre une grande partie de la journée, quand sur le soir arrivèrent l'huissier et sa suite. D'après l'ordre du médecin que M. Falkland avait envoyé pour la voir, on lui avait administré une potion calmante; et après l'épuisement que lui avaient causé les images bizarres qui avaient tourmenté pendant plusieurs heures son cerveau malade, elle était tombée dans un sommeil réparateur. Mrs. Hammond, la sœur de Mrs. Jakeman, était assise à côté du lit, et pleine de compassion pour l'état de souffrance de cette aimable orpheline; elle commençait à se réjouir de la voir plus calme, quand une petite fille, qui était le seul enfant de Mrs. Hammond, alla ouvrir la porte de la rue à l'huissier. Celui-ci ayant dit qu'il voulait parler à miss Melville, l'enfant répondit qu'elle allait le dire à sa mère, et en

disant cela, elle s'avança à la porte de la chambre du fond où Émilie était couchée; mais dès que cette porte fut ouverte, au lieu d'attendre que la mère parût, l'huissier entra avec la petite fille.

Mrs. Hammond leva les yeux.

« Qui êtes-vous? dit-elle; que demandez-vous? Chut, pas de bruit!

— Il faut que je parle à miss Melville.

— Cela ne se peut pas. Dites-moi de quoi il s'agit. La pauvre fille a eu la tête perdue toute la journée. Elle ne vient que de s'endormir, et il ne faut pas troubler son repos.

— Cela m'est égal. J'ai des ordres à exécuter.

— Des ordres! de quelle part? Que voulez-vous dire?»

A ce moment Émilie ouvrit les yeux.

« Quel bruit faites-vous donc là? dit-elle : j'espérais que vous me laisseriez un peu dormir.

— Miss, il faut que je vous parle. Je suis porteur d'une sentence rendue contre vous à la requête du squire Tyrrel, pour onze cents livres sterling. »

A ces mots, Mrs. Hammond et Émilie restèrent muettes. Celle-ci n'était guère en état de

rien comprendre à ce qu'on lui disait ; et quoique Mrs. Hammond comprît un peu mieux le langage de l'huissier, quand elle voulait lier des idées aussi étranges que celles qui la frappaient, elle ne pouvait guère mieux percer ce mystère.

« Une sentence! Comment pourrait-elle devoir à M. Tyrrel? Une sentence contre un enfant!

— Ce n'est pas à nous qu'il faut faire toutes ces questions-là. Nous n'agissons que d'après des ordres. Tenez, voilà notre titre. Voyez cela.

— Seigneur tout-puissant! s'écria Mrs. Hammond. Qu'est-ce que cela veut dire? Il n'est pas possible que ce soit M. Tyrrel qui vous ait envoyé.

— Ma bonne dame, point de mauvais propos. Savez-vous lire?

— Tout cela est une ruse! c'est un faux papier! c'est un détour infâme pour enlever cette jeune demoiselle de mes mains, les seules où elle soit en sûreté. Procédez à vos risques et périls.

— Ne vous inquiétez pas, c'est bien ce que j'entends. Rapportez-vous-en à moi, allez, je sais ce que je fais.

— Comment! vous n'irez pas peut-être l'arracher de son lit? Je vous dis qu'elle a une fièvre violente; elle est dans le transport; ce serait la tuer que de l'ôter d'ici. Vous êtes des huissiers n'est-ce pas? Vous n'êtes pas des bourreaux?

— La loi ne dit rien sur cela. Nous avons ordre de l'amener, malade ou non. Nous ne voulons pas lui faire mal; il faut seulement que nous fassions notre devoir, voilà tout.

— Qu'est-ce que vous voulez en faire? où voulez-vous l'emmener?

— A la prison du comté..... Bullock, allez-vous-en à l'auberge du Griffon commander une chaise de poste.

— Arrêtez, mais arrêtez donc..... n'envoyez pas... Trois heures seulement; je vais dépêcher un exprès à M. Falkland, et je vous réponds qu'il satisfera à tout, qu'il vous mettra à l'abri de tout, que vous serez content sans qu'il soit besoin de conduire en prison cette pauvre enfant.

— Nous avons justement des ordres particuliers là-dessus. Il ne nous est pas permis d'accorder une minute... Bullock, pourquoi n'êtes-vous donc pas parti, vous? Dites qu'on mette les chevaux sur-le-champ. »

Émilie avait écouté toute cette conversation, qui lui avait suffisamment expliqué ce que l'apparition des recors avait eu d'abord d'énigmatique pour elle. Cette incroyable et affreuse vérité dissipa tout à fait les illusions du délire qu'elle venait d'essuyer.

« Chère Mrs. Hammond, dit-elle, ne vous épuisez pas en efforts inutiles. Je suis bien affligée de toute la peine que je vous cause. Mais mon malheur est inévitable. Monsieur, si vous voulez attendre un moment dans la chambre à côté, je vais m'habiller et vous suivre. »

Mrs. Hammond commença bien aussi à s'apercevoir que ses instances ne serviraient à rien; mais il lui fut impossible d'avoir autant de patience. Tantôt elle déclamait contre la barbare brutalité de M. Tyrrel, qu'elle disait être un démon incarné plutôt qu'un homme. Tantôt elle se répandait en invectives amères contre la dureté d'âme de l'huissier, et l'exhortait à mettre un peu de modération et d'humanité dans l'exercice de ses fonctions; mais il était inébranlable. Pendant ce temps-là, Émilie se soumettait avec la plus douce résignation à un mal inévitable. Mrs. Hammond insista pour qu'il lui fût au moins permis d'accompagner la jeune miss dans la chaise de poste; et quoique l'huissier

eût reçu des ordres assez positifs pour ne rien oser prendre sur lui quant à l'exécution de la sentence, cependant il commença à craindre quelques suites dangereuses, et il fut disposé à permettre toutes les précautions qui n'étaient pas directement opposées à l'objet de son ministère. Quant au reste, il était d'opinion qu'il y aurait de très-grands inconvénients à admettre une allégation de maladie ou tout autre empêchement de cette nature comme une cause suffisante pour entraver la marche de la loi, et qu'en conséquence, dans tous les cas douteux, comme lorsqu'il y avait présomption de meurtre, la jurisprudence ordinaire inclinait toujours avec une très-sage et très-louable partialité en faveur des officiers de justice. A cette règle générale de conduite se joignait encore l'influence des injonctions très-précises de Swineard, qui lui avait garanti tous les événements, et celle de la terreur universelle attachée au nom de Tyrrel à plusieurs lieues à la ronde. Avant de partir, Mrs. Hammond dépêcha un exprès à M. Falkland avec un billet de trois lignes pour l'informer de cet étrange événement. Quand l'exprès arriva, M. Falkland était sorti, et ne devait être de retour que dans deux jours ; ce qui semblait concourir à favoriser encore la vengeance de

M. Tyrrel, car dans l'emportement de sa fureur il n'avait pas songé à faire entrer cette circonstance dans ses combinaisons.

Il est aisé de se figurer l'état de détresse de ces deux malheureuses femmes ainsi entraînées l'une par force, l'autre par dévouement, à un lieu aussi peu fait pour elles qu'une prison publique. Il y avait néanmoins dans Mrs. Hammond la force d'âme et l'activité de zèle nécessaires à la conjoncture difficile où elle se trouvait. Son caractère calme et ferme, capable de braver l'injustice, sans se passionner, la rendait très-propre à faire tout ce que la prudence et la réflexion pouvaient suggérer. La santé de miss Melville fut considérablement compromise, comme il y avait lieu de s'y attendre, par la surprise qu'elle avait eue, et par le déplacement qu'elle avait souffert au moment même où le repos lui était le plus nécessaire. Sa fièvre devint plus violente que jamais; son délire redoubla, et les tortures de son imagination égarée augmentèrent en raison des circonstances dans lesquelles elle avait été arrachée à son sommeil. Il n'y avait presque plus d'espoir pour son rétablissement.

Dans le moment où sa raison l'abandonnait, le nom de Falkland était continuellement dans

sa bouche. « M. Falkland, disait-elle, était son premier amour, son unique amour; il serait un jour son mari. »

Un instant après elle lui faisait des reproches douloureux sur son indigne déférence pour les préjugés du monde. « C'était bien cruel à lui d'être aussi fier, et d'aller lui dire qu'il ne consentirait jamais à épouser une pauvre orpheline; mais s'il était si fier, elle était très-déterminée à l'être tout autant que lui. Elle lui ferait bien voir, par sa conduite, qu'elle n'était ni faible ni légère, et que s'il la dédaignait, elle saurait supporter son malheur avec constance. » Une autre fois elle voyait M. Tyrrel et son complice Grimes, les mains et les habits ensanglantés, et elle leur adressait des reproches si pathétiques, que le cœur le plus dur en aurait été touché. Ensuite Falkland revenait se présenter à son imagination délirante; elle le voyait déchiré de mille blessures et couvert d'une pâleur mortelle; elle poussait des cris déchirants; elle accusait tout le monde d'insensibilité, de ne pas donner le moindre secours à celui qu'elle aimait. Ce fut ainsi qu'elle passa deux journées presque entières dans une succession continuelle de tortures, se voyant sans cesse entourée de persécuteurs et d'assassins.

Le soir du second jour arriva M. Falkland, accompagné du docteur Wilson, le médecin qui l'avait déjà traitée. La scène à laquelle il était appelé était affreuse pour un homme d'une sensibilité aussi vive que la sienne. La nouvelle de l'emprisonnement lui avait porté un coup terrible; cet acte inouï de méchanceté l'avait mis hors de lui-même : mais quand il aperçut le visage hagard de miss Melville; quand il vit l'arrêt de mort écrit sur tous les traits de cette malheureuse victime d'un odieux tyran, il ne put soutenir ce spectacle. Au moment où il entra, elle était dans un accès de délire; elle crut encore voir approcher des assassins. Elle leur demandait ce qu'ils avaient fait de son Falkland, de son unique bien, de sa vie, de son époux. Elle les suppliait de lui restituer les restes de son corps mutilé, pour qu'elle pût les presser encore dans ses bras mourants, rendre le dernier soupir sur ses lèvres, et être ensevelie dans le même tombeau que lui. Elle leur reprochait leur lâcheté, de servir ainsi d'instrument à la barbarie de son misérable cousin, qui lui avait fait perdre la raison, et qui ne serait pas satisfait qu'il ne l'eût assassinée. M. Falkland s'arracha bientôt de ce lieu de douleur, et laissant le docteur Wilson auprès

de sa malade, il lui recommanda de venir le trouver à son auberge aussitôt après avoir ordonné ce qu'il y avait à faire.

L'agitation continuelle dans laquelle avait été miss Melville pendant plusieurs jours, par la nature de sa maladie, avait épuisé totalement ses forces. Environ une heure après la visite de M. Falkland, eut lieu une crise qui la laissa si bas, qu'il était difficile d'apercevoir en elle quelques signes de vie. Le docteur, qui venait de sortir pour calmer un peu le trouble et l'impatience de M. Falkland, fut appelé de nouveau d'après ce changement de symptômes, et il passa le reste de la nuit près du lit de la malade. La situation de celle-ci était telle, qu'on pouvait craindre de la voir expirer d'un moment à l'autre. Tandis que miss Melville était dans cet état de faiblesse et d'épuisement, on voyait sur la figure de Mrs. Hammond les signes de la plus vive inquiétude. Elle était naturellement d'une extrême sensibilité, et les vertus d'Émilie étaient bien faites pour obtenir toute son affection. Elle l'aimait comme une mère. Dans cette circonstance, le moindre mouvement, le moindre son la faisait trembler. Le docteur, à cause de la fatigue continuelle qu'avait eue Mrs. Hammond, avait amené une

autre garde, et il employa toutes sortes de représentations, même un peu d'autorité, pour forcer cette dame à quitter la chambre de la malade ; mais il lui fut impossible de rien gagner sur elle, et il finit par s'apercevoir que la violence qu'il faudrait nécessairement lui faire pour la séparer de la mourante lui ferait probablement plus de mal que si on la laissait suivre son inclination. A tout moment son œil se tournait vers le docteur avec la plus vive curiosité, et cherchait à lire dans sa figure, sans qu'elle osât prononcer un seul mot pour lui demander son opinion, tant elle avait peur de recevoir une réponse sinistre. En même temps elle écoutait avec une douloureuse attention la moindre parole qui sortait de la bouche du médecin ou de la garde, comme si elle eût espéré de recueillir indirectement quelque indication sur ce qu'elle désirait tant savoir, et qu'elle n'avait pas le courage de demander.

Vers le matin, l'état de la malade parut prendre une tournure favorable. Elle sommeilla pendant près de deux heures; quand elle se réveilla, elle était tout à fait calme et revenue à son bon sens. Ayant entendu dire que M. Falkland lui avait amené un médecin et était lui-même dans les environs, elle demanda à le voir.

M. Falkland était allé pendant ce temps avec un de ses fermiers cautionner la dette d'Émilie, et à ce moment il entrait dans la prison pour s'informer si on pouvait, sans danger, la transporter dans une chambre plus aérée et plus commode. Quand il parut, sa vue rappela confusément à miss Melville les rêveries de son transport. Elle se couvrit le visage de la main avec un air de chaste confusion, et cependant elle le remercia, avec cette aimable simplicité qui lui était ordinaire, de toute la peine qu'il s'était donnée pour elle. Elle espérait ne plus lui en causer autant; elle pensait que cela irait mieux.

« Ce serait vraiment une honte, disait-elle, si, dans toute la force et l'activité de la jeunesse, elle ne venait pas à bout de survivre aux légères contrariétés qu'elle avait eues à essuyer. »

Hélas! en parlant ainsi elle était toujours d'une faiblesse extrême. Elle tâchait de prendre l'air riant et satisfait; mais c'était un vain effort: M. Falkland et le docteur joignirent leurs instances pour la prier d'éviter pour le moment tout ce qui pourrait l'émouvoir.

Encouragée par les apparences, Mrs. Hammond se hasarda alors à suivre ces deux mes-

sieurs hors de la chambre, pour savoir du médecin jusqu'où allaient ses espérances. Le docteur Wilson avoua qu'il avait d'abord trouvé la malade dans une situation très-fâcheuse; mais il déclara qu'il y avait du mieux dans les symptômes, et qu'il n'était pas sans espérance de la sauver. Toutefois, il ajouta qu'il ne pouvait encore répondre de rien, que les douze heures qui allaient suivre seraient sans doute critiques, mais que si le lendemain matin elle n'était pas plus mal, il croyait pouvoir garantir sa guérison. Mrs. Hammond, qui n'avait encore vu jusque-là les choses que comme désespérées, devint presque folle de joie. Dans son ravissement elle fondait en larmes, elle bénissait le docteur dans les termes les plus vifs et les plus passionnés, elle disait mille extravagances. Le docteur Wilson saisit cette occasion pour la presser de prendre elle-même un peu de repos; à quoi elle consentit après s'être fait donner une chambre tout auprès de celle de miss Melville, et avoir bien recommandé à la garde de l'avertir au moindre changement qui pourrait survenir dans l'état de la malade.

Mrs. Hammond dormait depuis plusieurs heures sans interruption, lorsqu'elle fut réveillée par un mouvement extraordinaire qui se fit

entendre dans la chambre voisine. Elle prêta l'oreille pendant quelques minutes, et ensuite se détermina à aller voir ce que ce pouvait être. Comme elle ouvrait la porte, elle rencontra la garde qui venait la chercher; la figure de celle-ci indiquait assez, sans qu'il fût besoin de parler, ce qu'elle venait apprendre. Mrs. Hammond vole au lit de miss Melville et la voit expirante. Les apparences du mieux avaient été de peu de durée. Le calme du matin n'avait été qu'un éclair précurseur de la mort. En quelques heures l'état de la malade avait sensiblement empiré; son teint s'était flétri et décoloré; elle avait la respiration pénible et le regard fixe. Le docteur, qui était entré dans ce moment, avait vu du premier coup d'œil que c'en était fait. Elle eut quelques convulsions, et quand elles furent apaisées, elle adressa la parole au médecin, d'un ton calme, mais très-faible. Elle le remercia de ses soins, et exprima la plus vive reconnaissance pour les bontés de M. Falkland. Elle pardonna à son cousin, en désirant qu'il ne fût jamais trop tourmenté par le souvenir de sa cruauté envers elle. Elle aurait désiré vivre plus longtemps; personne n'avait eu un goût plus prononcé qu'elle pour les choses propres à faire aimer la vie; mais elle préférait encore

de mourir, plutôt que de se voir la femme de Grimes. Au moment où entra Mrs. Hammond, elle tourna la tête vers elle, et avec la plus touchante expression d'amitié, répéta son nom plusieurs fois. Ce furent là ses dernières paroles; moins de deux heures après elle rendit le dernier soupir entre les bras de cette fidèle amie.

CHAPITRE XI.

Tel fut le sort de miss Émilie Melville. Jamais peut-être la tyrannie ne donna un exemple plus affligeant de l'horreur qu'elle doit inspirer. Il n'y eut pas un seul témoin de cette scène douloureuse qui pût s'empêcher de regarder M. Tyrrel comme le plus odieux tyran qui eût jamais déshonoré l'espèce humaine. Cet acte de cruauté inouïe, qui fut bientôt connu dans la prison, excita l'étonnement et une indignation générale parmi les employés mêmes de ce lieu d'oppression.

Si tels furent les sentiments de ces hommes accoutumés à servir d'instruments à l'injustice,

on devine sans peine quels durent être ceux de M. Falkland ; il eut un véritable accès de démence et de désespoir ; il se frappait le front, s'arrachait les cheveux, allait et venait comme pour fuir une horrible image, et s'écriait qu'il avait honte d'appartenir à la même espèce qui avait produit un monstre tel que M. Tyrrel. Dans son indignation, il accusait la Providence et surtout les lois qui lui défendaient d'écraser comme un reptile l'assassin de miss Melville. Il fallut le garder comme un furieux.

Ce fut sur le docteur Wilson que reposa tout le soin de voir et de décider ce qu'il y avait de mieux à faire dans la conjoncture présente. Le docteur était un homme froid et méthodique. Une des premières idées qui se présentèrent à son esprit, fut que miss Melville était de la famille Tyrrel : il ne doutait pas que M. Falkland ne fût très-disposé à acquitter toutes les dépenses qu'exigeaient les tristes restes de cette malheureuse victime ; mais il pensa que les lois de l'usage et de la décence ne permettaient pas de laisser passer un tel événement sans en donner connaissance au chef de la famille. Peut-être aussi le soin de ses propres intérêts, comme médecin, contribua-t-il pour quelque chose à la répugnance qu'il sentait à aller s'ex-

poser au ressentiment d'une personne aussi considérable dans le pays que M. Tyrrel. Cette faiblesse n'empêchait pas qu'il ne fût susceptible des sentiments communs à tous les hommes, et il lui en aurait extrêmement coûté pour se charger du message; d'ailleurs il ne croyait pas à propos, dans la circonstance actuelle, d'abandonner M. Falkland à lui-même.

Le docteur Wilson n'eut pas plutôt laissé entrevoir ses idées à ce sujet, qu'elles parurent faire une impression soudaine sur Mrs. Hammond, qui demanda avec empressement qu'on lui permît de porter elle-même la nouvelle. On ne s'attendait pas à cette proposition; mais le docteur ne se fit pas beaucoup presser pour y donner son assentiment. Mrs. Hammond était résolue, disait-elle, de voir par elle-même quelle sorte d'impression cette funeste catastrophe ferait sur celui qui en était l'auteur, et elle promit de se comporter avec modération. Le voyage fut bientôt fait.

« Je suis venue, monsieur, dit-elle à M. Tyrrel, vous informer que votre cousine, miss Melville, est morte cette après-midi.

— Morte !...

— Oui, monsieur, je l'ai vue mourir; elle est morte dans mes bras.

— Morte !.... qui est-ce qui l'a tuée ?.... que voulez-vous dire ?

— Qui ? est-ce à vous de le demander ? c'est votre méchanceté et votre barbarie qui l'ont tuée !

— Moi !... ma... allons, elle n'est pas morte. Cela ne se peut pas... il n'y a pas huit jours qu'elle a quitté cette maison.

— Vous ne voulez pas me croire ? je vous dis qu'elle est morte.

— Madame, madame, prenez garde à ce que vous dites... Ce n'est pas ici matière à plaisanter ; oui, quoiqu'elle ait mal agi avec moi, je ne voudrais pas pour tout au monde la croire morte. »

Mrs. Hammond répondit par un signe de tête affirmatif.

« Non, non... je ne le crois pas... je ne le croirai jamais... non, non, jamais.

— Voulez-vous venir avec moi, et vous en convaincre par vos propres yeux ? C'est un spectacle digne de vous ; il y a là de quoi satisfaire un cœur tel que le vôtre... » En parlant ainsi Mrs. Hammond lui tendait la main comme pour le conduire.

M. Tyrrel recula.

« Mais si elle est morte, est-ce ma faute ? Puis-je répondre de tous les malheurs qui arri-

vent dans le monde ?... Qu'êtes-vous venue faire ici ? A quel propos venez-vous m'annoncer cette nouvelle ?

— A qui dois-je l'annoncer, si ce n'est au parent de la morte... et à son meurtrier ?

— Son meurtrier !... Ai-je mis la main sur elle ? Lui ai-je porté des coups de couteau ou de pistolet ?... Lui ai-je donné du poison ? Je n'ai rien fait que ce qui est autorisé par la loi. Si elle est morte, personne ne peut dire que c'est ma faute.

— Votre faute ! monsieur Tyrrel, tout le monde vous maudit et vous abhorre. Parce que les hommes portent quelquefois du respect au rang et à la richesse, seriez-vous assez insensé pour croire qu'un forfait comme le vôtre trouvera une excuse ? Ne vous l'imaginez pas ; on rirait de cette folle prétention. Le dernier mendiant des rues va vous mépriser comme la boue. Ah ! vous avez raison de rester interdit et confondu de ce que vous avez fait. Je publierai votre infamie au monde entier, et il n'existera pas une seule créature humaine dont vous osiez soutenir les regards.

— Bonne femme, reprit M. Tyrrel accablé d'humiliation, ne me parlez pas sur ce ton-là, s'il vous plaît.... Emmy n'est pas morte, j'en

suis sûr... j'espère... Non, elle n'est pas morte... Avouez-moi seulement que vous avez voulu me tromper, et je vous pardonne tout... Je lui pardonne à elle-même, j'oublie tout... je l'aimerai plus que jamais. Je ferai tout ce que vous voudrez... Je ne lui ai jamais voulu de mal... jamais.

— Je vous dis qu'elle est morte. Vous avez tué la plus douce, la plus aimable créature qu'il y eût au monde. Pouvez-vous lui redonner la vie comme vous avez pu la lui ôter ? Ah ! si vous en aviez le pouvoir, comme vous me verriez à vos genoux, comme je resterais à vos pieds jusqu'à ce que vous me l'eussiez rendue !... Qu'avez-vous fait, misérable ? vous êtes-vous cru le maître de faire et défaire à votre gré, de changer les lois de la nature comme il vous plaît ? »

Les reproches de Mrs. Hammond firent goûter à M. Tyrrel, pour la première fois, la coupe d'amertume que la vengeance céleste lui avait réservée. Ce fut là le commencement d'une longue suite de mépris, d'insultes et d'exécrations qu'il était destiné à endurer. Les paroles de Mrs. Hammond furent prophétiques. Il fut aisé de voir que, si la fortune et la naissance servent de manteau pour couvrir beaucoup de crimes, il en est pourtant qui appellent à si

haute voix l'indignation générale, que, semblables à la mort, ils mettent au niveau toutes les distinctions, et rabaissent le criminel à l'égal du dernier des hommes. M. Tyrrel ne fut plus regardé que comme le lâche et tyrannique meurtrier d'Émilie; ceux qui n'osaient risquer d'exprimer tout haut leurs sentiments contre lui n'en étaient que plus profondément pénétrés, et le maudissaient en murmurant, tandis que le reste jetait un cri général d'exécration et d'horreur. Lui-même fut frappé d'étonnement de la nouveauté de sa situation. Accoutumé à voir tous les hommes tremblants et soumis, il s'était imaginé que son empire ne devait pas avoir de fin, et que tous les excès possibles de sa part n'auraient jamais la force de briser le charme. Maintenant il regardait autour de lui, et voyait sur chaque visage l'horreur qu'il inspirait, prête à éclater comme un flot impétueux à la moindre provocation, et à briser toutes les barrières de la crainte et de la subordination. Toute sa fortune n'eût pu lui suffire pour acheter quelques témoignages de civilité de ses voisins, des paysans même des environs, à peine de ses propres domestiques. Enveloppé de l'indignation générale, il semblait poursuivi de toutes parts par un spectre qu'il ne pouvait éviter, et l'aiguillon

cuisant du remords ne lui laissait pas un moment de paix. Le pays qu'il habitait devint ainsi de plus en plus insupportable pour lui, et il était évident qu'il serait à la fin obligé de l'abandonner. Le dernier trait de noirceur de M. Tyrrel avait rappelé le souvenir de tous ses autres excès, et le jugement qu'on portait sur lui se composait d'une longue liste de vexations et d'injustices passées qui venaient toutes à la fois retomber sur sa tête. On eût dit que le public avait longtemps recueilli tous ses ressentiments en silence pour les laisser éclater à la fin sur le tyran avec plus de violence.

Un châtiment aussi terrible ne pouvait guère frapper une personne moins capable de le supporter. Quoique M. Tyrrel n'eût pas ce sentiment intérieur d'innocence qui nous fait reculer d'effroi devant la haine et l'indignation de nos semblables, comme devant un monstre étranger à notre nature, cependant la trempe despotique de son âme, et l'habitude constante de voir tout plier devant lui, l'avaient disposé à ne sentir qu'avec des émotions extraordinaires de courroux et d'impatience l'anathème universel auquel il était condamné. Que lui, qui d'un seul clin d'œil rendait tout le monde muet et immobile, lui que personne n'eût osé aborder dans

les accès de sa colère, se vit actuellement traité partout avec un mépris marqué, et accablé de reproches qu'on ne prenait pas même la peine de déguiser ou d'adoucir, c'était une chose dont il lui était impossible de soutenir la pensée. A chaque instant les traits de l'exécration générale venaient l'assaillir, et à chaque coup il tressaillait de douleur et de rage. Il était dans le délire de la fureur ; il repoussait chaque trait avec la férocité d'un tigre exaspéré par ses propres blessures ; mais plus il se débattait avec violence, plus sa situation devenait désespérée. Enfin il se détermina à recueillir toutes ses forces pour braver ses ennemis et leur prouver qu'il était toujours lui-même.

Cette détermination prise, il résolut de se présenter sans délai au lieu d'assemblée dont j'ai déjà parlé. Il s'était écoulé un mois depuis la mort de miss Melville. Il y avait une semaine que M. Falkland était parti pour un voyage assez éloigné, et on ne l'attendait pas avant une autre semaine. M. Tyrrel ne laissa pas échapper une occasion aussi favorable, dans la confiance que, s'il pouvait une fois reprendre pied dans cette société, il lui serait facile de se maintenir, même en face de son plus formidable adversaire, sur le terrain qu'il avait re-

gagné. Non que ce fût dans M. Tyrrel manque de courage, mais sa démarche allait être dans sa vie une époque trop importante pour qu'il voulût la compromettre par aucun risque.

A son entrée il se fit un bruit général dans l'assemblée, car il avait été convenu entre tous les hommes qui la composaient qu'on refuserait la porte à M. Tyrrel, comme à quelqu'un qu'on ne pouvait plus voir. Cette décision lui avait été notifiée par une lettre du maître des cérémonies; mais avec un homme de la trempe de M. Tyrrel un pareil avis était plutôt un défi qu'une exclusion. Le maître des cérémonies, qui avait aperçu son équipage, vint au-devant de lui à la porte de l'assemblée, pour lui réitérer l'avertissement; mais M. Tyrrel l'écarta de l'air du plus grand mépris, et entra d'autorité. Tous les yeux se tournèrent sur lui; il fut un moment entouré de tous les hommes qui étaient dans la salle. Les uns tâchèrent de le repousser dehors; d'autres voulurent entrer en explication. Mais il trouva le secret de se débarrasser des uns et de réduire les autres au silence. Sa stature athlétique et cette longue habitude qu'on avait eue de se soumettre à l'ascendant de son esprit étaient autant de circonstances en sa faveur. Il se regardait comme

jouant un coup de désespoir, et il avait fait provision d'audace en proportion de l'intérêt de la partie. Débarrassé de tous ces insectes bourdonnants qui l'avaient d'abord assailli, il se mit à traverser la salle en long et en large d'un air de maître ; et après avoir lancé de tous les côtés des regards sombres et courroucés, il rompit le silence : « S'il y avait quelque personne qui eût quelque chose à lui dire, il saurait lui répondre en temps et lieu convenable. Toutefois il conseillait fort à cette personne de bien prendre garde à ce qu'elle allait faire. Si c'était de lui personnellement qu'on eût à se plaindre, à la bonne heure ; mais il s'attendait bien qu'il n'y avait là personne qui eût assez peu de discrétion et de savoir-vivre pour se mêler d'affaires qui ne le regardaient pas, et pour s'immiscer dans des intérêts particuliers de famille. »

Ces paroles ayant l'air d'un défi, différentes personnes s'avancèrent pour y répondre. Celui qui était le premier commença à parler ; mais M. Tyrrel, par l'expression de sa contenance, par un ton tranchant, par des mots jetés à propos, par des interruptions adroitement placées, le mit dans le cas d'hésiter d'abord et de finir par se taire. M. Tyrrel semblait marcher

à grands pas au triomphe qu'il s'était promis. Toute la société était dans l'étonnement. On sentait toujours la même aversion pour sa personne, et la même horreur pour son caractère; mais on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'audace et les ressources qu'il déployait dans cette conjoncture. L'indignation générale qu'il excitait ne demandait qu'à éclater, mais on avait besoin d'un chef.

Ce fut dans ce moment critique que M. Falkland parut dans la salle. Le hasard seul l'avait ramené plus tôt qu'il n'était attendu.

M. Tyrrel et lui rougirent tous les deux à la vue l'un de l'autre. Après une pause d'une minute, celui-ci s'avança vers M. Tyrrel, et lui demanda, d'une voix imposante : « Que venez-vous faire ici?

— Ici! Que voulez-vous dire par là? J'ai autant de droit d'être ici que vous, et vous êtes le dernier à qui je daignerais rendre compte de ce que j'ai à faire.

— Monsieur, vous n'avez aucun droit d'être ici. Ne savez-vous pas que vous en avez été exclu? Quels que puissent être vos droits, il n'en est pas que votre infâme conduite ne vous ait fait perdre.

— Monsieur... comment vous appelle-t-on?

si vous avez quelque chose à me dire, il faut choisir un temps et un lieu plus convenables pour cela. Est-ce que vous croyez, à la faveur de la compagnie qui vous soutient, me faire supporter vos airs querelleurs ? Je ne les souffrirai pas, je vous en avertis.

— Vous vous trompez, monsieur, un lieu public comme celui-ci est le seul où je puis avoir quelque chose à vous dire. Si vous ne voulez pas être témoin de l'indignation générale qui s'élève contre vous, ne venez pas dans la société des hommes. Inhumain, impitoyable tyran ! songez à miss Melville. Pouvez-vous entendre prononcer ce nom et ne pas rentrer cent pieds sous terre ? Pouvez-vous trouver une solitude où son ombre sanglante ne vienne vous poursuivre ? Pouvez-vous penser un moment à ses vertus, à sa pureté, à son innocence, à la candeur de son âme, sans être bourrelé de remords ? N'est-ce pas vous qui l'avez assassinée à la fleur de son âge ? Pouvez-vous soutenir la pensée qu'elle n'est plus qu'un cadavre insensible, cette victime de votre malice infernale ; celle qui méritait une couronne dix mille fois plus que vous ne méritez de vivre ? Et vous flattez-vous que jamais on oublie ou qu'on pardonne un forfait aussi atroce ?... Fuis, fuis, méchant ; regarde-

toi comme trop heureux encore qu'il te soit permis d'éviter l'aspect des hommes !... Vois quelle misérable figure tu fais en ce moment ! Si les cris de ta propre conscience ne se joignaient pas aux reproches qu'on t'adresse, y aurait-il rien qui pût faire reculer un méchant aussi endurci que toi dans le crime, et serais-tu assez insensé pour croire que ton audace et ton obstination pourront jamais amortir les reproches de ta conscience ? Va-t'en, va te faire peur à toi-même, et ne reparais jamais devant mes yeux. »

A ces mots, qui le croirait ? M. Tyrrel obéit à la voix impérieuse qui tonnait contre lui. Ses yeux étaient effarés et pleins d'horreur ; un tremblement convulsif s'était emparé de tous ses membres et avait glacé sa langue. Il ne se sentait pas la force de braver ce torrent impétueux de reproches et d'invectives. Il hésitait ; il était honteux de sa défaite ; il aurait voulu résister, mais tous ses efforts étaient vains ; ses forces expiraient à chaque nouvelle tentative. La voix générale s'éleva bientôt pour aider à l'accabler. Plus sa confusion devenait sensible, plus le cri universel d'indignation augmentait, jusqu'à ce que, par degrés, il vint à croître comme le bruit d'une mer orageuse. A la fin,

hors d'état d'endurer plus longtemps le tourment de sa situation, M. Tyrrel se retira de lui-même.

Mais une heure et demie après on le vit reparaître : on n'avait pris aucune précaution contre un pareil incident, qui était la chose du monde à laquelle on s'attendît le moins. Dans l'intervalle il s'était enivré d'eau-de-vie. En un clin d'œil il fut sur M. Falkland, qui était debout dans un des coins de la salle, et d'un coup de son robuste bras il l'étendit à terre. Celui-ci ne fut pas cependant étourdi du coup, et se releva aussitôt. Il est aisé de sentir combien il était inférieur dans une lutte de cette espèce. A peine fut-il relevé que M. Tyrrel lui porta un autre coup. M. Falkland était sur ses gardes, et ne tomba point ; mais les assauts de son adversaire redoublèrent avec une rapidité inconcevable. M. Falkland fut encore terrassé une seconde fois. M. Tyrrel le foula aux pieds, et se baissa comme pour le saisir et le traîner sur le plancher ; cette lutte fut l'affaire d'un moment, et se passa avant que les témoins de la scène fussent revenus de leur surprise. Enfin, on se mit entre deux, et M. Tyrrel sortit une seconde fois.

Il serait difficile d'imaginer quelque événement plus terrible que le traitement auquel

venait d'être exposé M. Falkland. Toutes les passions de sa vie semblaient faites pour le lui rendre plus insupportable. Il avait mis en usage à différentes fois toutes les ressources de sa prudence et de son énergie pour prévenir que la mésintelligence entre lui et M. Tyrrel entraînât de fâcheuses extrémités; mais en vain : elle s'était terminée par une catastrophe mille fois plus horrible que tout ce qu'il aurait pu craindre, que tout ce qu'eût pu jamais imaginer la prévoyance même. Pour M. Falkland, le déshonneur était pire que la mort. La plus légère apparence d'insulte l'atteignait jusqu'au fond de l'âme. Que devait-ce donc être de cette scène affreuse où l'ignominie et les humiliations avaient été publiques? Si M. Tyrrel lui-même eût pu se faire idée du supplice qu'il infligeait à son ennemi, peut-être, à quelque point qu'il fût provoqué, eût-il hésité dans sa vengeance. Le désordre des éléments furieux et en guerre les uns contre les autres donne à peine une image de la situation d'âme de M. Falkland; tout ce que pourrait inventer la cruauté la plus raffinée eût été méprisable en comparaison de ses tortures. Il eût voulu être anéanti mille fois, être plongé dans un abîme éternel d'oubli et de nullité. L'horreur, l'exé-

cration, la vengeance, un désir inexprimable de secouer le mal qui l'accablait, et une conviction désespérante de l'impuissance de ses efforts, tels étaient les sentiments qui déchiraient son âme.

Un autre événement termina l'histoire de cette mémorable soirée. M. Falkland perdit le seul moyen de réparation qui pût encore lui rester. M. Tyrrel avait été tué à quelques pas du lieu de l'assemblée, et il fut trouvé mort dans la rue par des membres du cercle.

CHAPITRE XII.

Je vais tâcher de laisser parler M. Collins lui-même dans ce qui me reste à raconter. Le lecteur a pu déjà s'apercevoir que M. Collins n'était pas un homme ordinaire, et les réflexions que je lui ai entendu faire sur ce sujet m'ont paru extrêmement judicieuses.

« Cette journée a été l'époque critique de la vie de M. Falkland. C'est de là que date cette mélancolie noire et insociable qui depuis s'est emparée de lui. Deux caractères ne peuvent pas

contraster plus fortement, à certains égards, que M. Falkland avant ces événements et M. Falkland depuis. Jusqu'à ce moment la fortune lui avait toujours souri; son âme était confiante et exaltée, pleine de cette assurance, de cette présomption de soi-même et de ses facultés qu'une continuité de prospérités ne manque guère de produire. Les habitudes de sa vie étaient, il est vrai, celles d'une sorte de visionnaire dans le genre sublime, mais néanmoins elles le tenaient dans un état de paix et de contentement, au lieu que, depuis cette époque, sa fierté chevaleresque, son ardeur pour les hautes et brillantes aventures ont été totalement éteintes: d'un objet d'envie il est devenu un objet de pitié. La vie, dont il avait cueilli jusqu'alors les fruits les plus exquis, n'a plus été pour lui qu'un poids insupportable; plus de ce contentement de soi-même, plus de ces transports, de cette joie intérieure qu'alimentait sans cesse la plus active bienfaisance! Cet homme qui, plus que tout autre, avait mis toute son existence sous le charme des rêves les plus brillants de l'imagination, a semblé dès lors n'avoir plus que des visions de douleur et de désespoir. Sa situation, sans doute, a dû inspirer le plus tendre intérêt; car, si la pureté et la droiture des intentions

donnent des droits au bonheur, qui en avait plus à réclamer que M. Falkland?

» Il s'était trop profondément imbu des idées absurdes et oiseuses de la chevalerie pour qu'une humiliation aussi déshonorante, d'après ses propres opinions, pût jamais sortir de son esprit. Il y a une sorte de caractère sacré attaché à la personne d'un véritable chevalier, qui rend immortel et indélébile le moindre acte de violence grossière commis sur lui. Être frappé, foulé aux pieds, traîné sur le parquet! Puissances du ciel! qui pourrait supporter une pareille image? quelle expiation pouvait jamais effacer cette horrible tache? Et, ce qu'il y avait de plus désespérant encore, l'assaillant ayant cessé de vivre, la seule espèce d'expiation que prescrivissent les lois de la chevalerie était devenue impossible.

» Il est vraisemblable que, dans les périodes futures des progrès de la civilisation, il viendra un temps où il sera impossible de rien comprendre à cette étrange sorte de calamité qui vint à bout de flétrir et de dessécher une des plus belles âmes qui aient existé. Si M. Falkland eût pu réfléchir avec calme sur son sort, cette cruelle blessure qui dévorait son âme, il aurait fini sans doute par la voir avec indifférence. Que le moderne duelliste contemple Thé-

mistocle, le plus vaillant des Grecs, lorsque, pour toute réponse à ses objections, Eurybiade, son général, lève sur lui la canne d'un air menaçant! quelle dignité dans sa réponse : *Frappe, mais écoute!*

» Un homme d'un vrai discernement ne pourrait-il pas, dans un cas semblable, dire avec avantage à son brutal agresseur : « Lorsque je
» tiens à honneur de savoir endurer la peine et
» l'infortune, pensez-vous que je ne saurai pas
» supporter les faibles atteintes de votre gros-
» sière démence? Peut-être est-ce une partie
» des perfections de l'homme de savoir bien dé-
» fendre sa personne; mais que les occasions
» d'exercer ce talent sont rares! Si l'on réglait
» sa conduite sur des principes de raison et de
» bienveillance, qu'on serait peu exposé à d'in-
» justes agressions comme les vôtres! D'ailleurs,
» cette science une fois acquise, quel grand
» avantage en pourrait-on retirer? L'homme né
» avec une constitution faible, délicate, y ap-
» prendrait-il à se mesurer à forces égales avec
» l'athlète leste et vigoureux? Et quand même
» cette science me servirait à me garantir à un
» certain point de la brutalité d'un seul adver-
» saire, ma personne et ma vie, sous le seul
» rapport de la force, seront toujours à la merci

» de deux agresseurs. Excepté le cas d'une dé-
» fense immédiatement opposée à une violence
» actuelle, cette science ne pourrait pas être
» mise en usage. L'homme capable d'aller de
» propos délibéré à la rencontre de son ennemi,
» dans la vue d'exposer la vie de l'un ou de
» l'autre, foule aux pieds tous les principes de la
» raison et de la justice. En acceptant un duel,
» je deviens le plus méprisable des égoïstes; je
» compte pour rien la société tout entière qui a
» droit à l'exercice de mes moyens et de toutes
» mes facultés, tandis que je me regarde moi-
» même, ou plutôt une chimère incompréhen-
» sible que j'incorpore avec moi-même, comme
» l'unique et l'exclusif objet de mon attention.
» Je ne suis pas en état de me mesurer avec
» vous? Eh bien! y a-t-il là de quoi me désho-
» norer? Non certes; il n'y a que le tort d'avoir
» commis une injustice qui puisse vraiment me
» couvrir de honte. Mon honneur est en moi et
» sous ma propre garde; il est hors de la portée
» de tous les autres hommes. Frappe, si tu veux,
» je ne suis que passif; quelque injure que tu
» me fasses, tu ne me provoqueras jamais à
» exposer à un mal qui n'est pas nécessaire, ni
» ta personne ni la mienne. Voilà ce que je re-
» fuse : ne me taxe donc pas pour cela de pu-

» sillanimité ; quand tu me verras refuser d'en-
» courir quelque danger ou de supporter quel-
» que peine pour la chose publique, alors flétris-
» moi du nom de lâche. »

» Quelque simples et péremptoires que soient ces raisonnements pour un observateur sans passion, ils sont en général peu sentis par le monde, et ils étaient surtout ce qu'il y avait de moins analogue aux opinions de M. Falkland.

» Mais la honte et les outrages publics qu'il avait eus à subir, tout insuportables qu'ils étaient à sa pensée, ne complétèrent pas encore toute la masse d'infortunes que cette fatale journée accumula sur sa tête. Il courut bientôt un bruit que c'était lui qui était le meurtrier de son antagoniste. Un tel bruit importait trop à la sûreté même de sa vie, pour qu'on pensât à le lui cacher. Il l'entendit avec une surprise et une horreur impossibles à exprimer ; c'était un surcroît affreux à ce fardeau de calamités imaginaires qui l'accablait déjà. Personne n'avait sa réputation à cœur comme M. Falkland, et dans une journée il se voyait assailli par tous les malheurs les plus redoutables pour lui : sa personne avilie par le dernier des outrages ; sa réputation noircie du plus lâche de tous les

crimes. Il aurait pu s'éloigner, car personne n'était disposé à poursuivre un homme aussi généralement adoré que M. Falkland, ou à venger un homme aussi généralement abhorré que M. Tyrrel; mais il dédaignait de fuir. En même temps l'affaire était d'un genre trop grave, et le bruit, faute de contradiction, faisait d'un jour à l'autre trop de progrès, pour qu'il ne prît pas un parti. Quelquefois M. Falkland paraissait disposé à adopter les moyens les plus propres à accélérer un jugement; mais vraisemblablement il craignait qu'un recours de sa part aux voies judiciaires ne donnât plus de consistance à une imputation dont l'idée seule le faisait frémir; en même temps qu'il était résigné à se soumettre à l'instruction la plus rigoureuse, et s'il ne pouvait espérer d'effacer de la mémoire des hommes le souvenir de l'accusation qu'il avait encourue, à obtenir au moins la démonstration la plus complète de son innocence. Enfin les magistrats du lieu se virent, malgré eux, dans la nécessité de faire quelques démarches. Sans décerner de mandat d'arrêt contre M. Falkland, ils lui firent dire qu'il eût à comparaître devant eux... La procédure se trouvant ainsi entamée, M. Falkland leur fit entendre que si l'affaire ne devait pas avoir d'autres suites, il espérait

qu'au moins ils donneraient à leur information toute la publicité possible. Aussi l'assemblée fut-elle nombreuse : toute personne un peu connue y fut admise comme auditeur; la ville entière, qui était une des plus considérables de la province, fut instruite de la nature de l'affaire. Il n'y avait guère de procès revêtu de formes juridiques qui eût excité un intérêt aussi général. Dans les circonstances il était difficile d'en venir à une instruction en forme, mais il semblait que la partie intéressée et les arbitres n'eussent pas d'autre désir que de donner à cette espèce d'information privée tout l'appareil et toute l'importance d'un procès véritable.

» Les magistrats firent des recherches sur les particularités du fait. M. Falkland, à ce qu'il paraissait, avait quitté la salle d'assemblée immédiatement après son agresseur; et quoiqu'il eût été accompagné jusqu'à son auberge par deux ou trois personnes du cercle, il les avait laissées en entrant sous quelque prétexte, et lorsqu'ils s'étaient informés aux garçons de ce qu'il était devenu, il était déjà monté à cheval pour retourner chez lui.

» Par la nature même des circonstances il ne pouvait y avoir aucun fait à opposer à celui-là.

Dès que l'on eut bien établi toutes les preuves, M. Falkland commença sa défense. Il a été fait plusieurs copies de cette défense, et M. Falkland a paru pendant quelque temps avoir envie de la faire imprimer, quoique par la suite il ait changé d'idée. Je possède une de ces copies, et je vais vous la lire. »

En disant ceci M. Collins se leva, et prit un manuscrit qui était dans un tiroir particulier de son secrétaire. En même temps il parut se recueillir en lui-même. Je ne dis pas précisément qu'il hésita, mais il eut l'air de se croire obligé, par une courte apologie, de se justifier sur cette communication :

« Je vois, dit-il, que vous n'avez jamais entendu parler de cet événement mémorable, et je ne m'en étonne guère; car on est assez disposé à se taire là-dessus par bienveillance, puisqu'on regarde comme une sorte de déshonneur pour un homme d'avoir eu à repousser une accusation criminelle, quand même il aurait eu la défense la plus complète et la plus honorable à opposer. Vous pouvez bien présumer que le silence le plus absolu sur cette matière est ce qu'il peut y avoir de plus agréable pour M. Falkland, et sans les circonstances particulières qui m'y ont déterminé, je ne me serais jamais

permis d'agir aussi directement contre ses intentions en vous en parlant. »

Il se mit ensuite à me lire le papier qu'il avait, et qui était ainsi conçu :

« Messieurs,

» Je parais devant vous, accusé du crime le
» plus noir que puisse commettre une créature
» humaine. Je suis innocent; je ne crains pas
» qu'il y ait dans cette assemblée une seule per-
» sonne à laquelle je ne fasse reconnaître mon
» innocence. Mais en même temps quels doivent
» être mes sentiments? Certain d'avoir mérité
» l'approbation et non le blâme, d'avoir con-
» sacré toute ma vie à des actes de justice et
» d'humanité, peut-il y avoir pour moi rien de
» plus déplorable que d'avoir à repousser une
» accusation de meurtre? Tel est le malheur de
» ma position, que, quand même vous voudriez
» m'absoudre sans m'entendre, je ne pourrais
» l'accepter. Il faut que je réponde à une impu-
» tation dont la seule idée est mille fois plus
» cruelle pour moi que la mort. Il faut que
» j'appelle à moi toutes les facultés de mon
» âme pour éviter de me voir confondu avec les
» plus vils scélérats.

» Messieurs, c'est dans la situation où je me

» trouve placé, qu'on peut permettre à un » homme de parler de soi avec avantage. Situa- » tion maudite! Ah! que personne ne m'envie » le triste et honteux triomphe que je vais rem- » porter. Je n'ai pas appelé de témoins pour » déposer sur ma réputation. Grand Dieu! quelle » réputation que celle qu'il faut soutenir par » des témoins? Mais, puisqu'il faut que je parle, » regardez tout autour de cette assemblée, in- » terrogez tous ceux qui sont présents; interro- » gez vos propres cœurs! Non, jamais, jamais » un seul mot de défaveur n'a été proféré contre » ma réputation. Le plus honorable témoignage » doit venir de ceux qui m'ont connu de plus » près; je n'hésite pas à les invoquer.

» Une susceptibilité extrême sur tout ce qui » peut toucher à l'honneur a été la première » passion, la passion continuelle de ma vie. » L'issue de cette journée m'est presque indif- » férente; s'il ne s'agissait que de ma tête, je » n'ouvrirais pas la bouche. Votre décision » n'aura jamais pouvoir de me rendre une ré- » putation sans tache, de laver la honte dont je » suis couvert, ni d'effacer de la mémoire des » hommes que j'ai été jugé comme accusé d'un » meurtre. Votre décision n'aura jamais le pou- » voir d'empêcher que les déplorables restes de

» mon existence ne soient pour moi un poids
» insupportable.

» On m'accuse d'avoir commis un meurtre
» sur la personne de Barnabas Tyrrel. Qui?
» moi? Ah! j'aurais donné tout ce que je pos-
» sède au monde, je me serais dévoué à une
» misère éternelle pour lui conserver la vie.
» Elle était précieuse pour moi, cette vie, plus
» que celle de tous les hommes ensemble. La
» plus cruelle offense qu'ait commise l'in-
» connu qui l'a tué, c'est, à mon opinion, de
» m'avoir arraché des mains la plus juste des
» vengeances. Je déclare que je l'aurais provo-
» qué en duel, et que la mort de l'un ou de l'autre
» eût pu seule nous séparer : ce n'était encore
» qu'une faible et misérable réparation d'un
» outrage sans exemple, mais c'était la seule qui
» me restât.

» Je ne demande pas de pitié, mais je dois
» dire que jamais sort ne fut aussi horrible que
» le mien. J'aurais volontiers cherché dans
» une mort volontaire un asile contre le sou-
» venir déchirant de cette affreuse soirée; ma
» vie était dépouillée de cette considération qui
» me la rendait si chère : mais cette consolation
» même m'est refusée. Je suis condamné à traî-
» ner à jamais le poids intolérable de mon exi-

» stence, sous peine de voir regarder mon im- » patience à le supporter, à quelque époque » que ce puisse être, comme une confirmation » de l'accusation de meurtre intentée contre moi. » Messieurs, si, par votre jugement, vous pou- » viez m'ôter la vie sans toucher en même temps » à mon honneur, combien je bénirais le coup » qui anéantirait pour jamais ma pénible exi- » stence!

» Vous savez tous avec quelle facilité j'aurais » pu fuir; si j'avais été coupable, n'aurais-je » pas embrassé cette ressource? Mais dans l'état » des choses je ne le pouvais pas. L'honneur a » été l'idole de ma vie. Je n'aurais pu suppor- » ter l'idée qu'il y eût, dans le coin le plus re- » culé du monde, une seule créature humaine » qui pût me croire criminel. Hélas! à quelle » fatale divinité ai-je été porter tous mes vœux? » Je me suis dévoué à une éternité de tourments » et de désespoir.

» Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Je ré- » clame de vous, messieurs, cette juste mais » imparfaite réparation que j'ai droit d'attendre » Ma vie est peu de chose sans doute; mais mon » honneur, les misérables restes d'honneur dont » je ne suis pas encore dépouillé, dépendent de » votre jugement. Vous ne pouvez faire que

» bien peu pour moi; mais ce peu n'en constitue pas moins votre devoir envers moi. Puisse » Dieu, première source de tout ce qui est bon « et honorable, vous bénir et vous protéger! » l'homme que vous voyez devant vous est condamné pour jamais à la nullité et à la honte. » Il n'a plus rien à espérer en ce monde, après » la faible consolation qu'il attend aujourd'hui » de vous. »

» Vous pouvez bien présumer que M. Falkland fut acquitté de la manière la plus honorable. Rien n'est plus déplorable dans les institutions humaines, que de voir un homme dont l'innocence est évidente pour tout le monde, ne sortir d'une telle épreuve qu'avec cette idée de déshonneur qu'y attache l'opinion commune. Il n'y avait personne qui entretînt l'ombre d'un doute sur ce fait, et cependant, par un concours accidentel de circonstances, il était devenu indispensable que le meilleur des hommes fût jugé publiquement, comme si réellement il eût été soupçonné d'un crime atroce. On ne peut disconvenir que M. Falkland n'eût ses défauts, mais ces défauts mêmes le mettaient à une plus grande distance encore du crime dont il s'agissait. C'était une espèce de fou, mais le fou de l'honneur et de la gloire,

un homme tellement attaché à la poursuite de la réputation, que rien ne pouvait l'en distraire un moment; un homme qui aurait acheté au prix de plusieurs mondes la renommée d'un vrai héros, d'un vaillant et intrépide chevalier; un homme qui ne soupçonnait pas qu'il existât d'autre malheur réel qu'une atteinte à son honneur. N'est-ce pas une absurdité révoltante de supposer qu'aucun motif soit capable de pousser un homme de cette trempe à descendre jusqu'au rôle d'un lâche assassin? N'est-ce pas une extrême dureté de le contraindre à se défendre d'une pareille imputation? Vit-on jamais un homme, et encore bien moins un homme aussi délicat sur l'honneur, passer en un moment, de la vie la plus pure, aux derniers excès de la dépravation humaine?

» Quand la décision des magistrats fut prononcée, un murmure général d'applaudissement et de transports involontaires se fit entendre dans la salle. Il commença d'abord par un bruit sourd et confus, et par degrés s'éleva jusqu'à des cris de joie. Comme c'était la vive expression d'une émotion pure et désintéressée, il y avait dans le son même quelque chose d'impossible à décrire, qui pénétrait au fond du cœur et qui causait la sensation la plus délicieuse

à tous les spectateurs de cette scène attristante. C'était à qui témoignerait le mieux toute son estime à l'aimable et respectable accusé. A peine M. Falkland se fut-il retiré, que les personnes les plus distinguées de cette assemblée résolurent de donner une sanction nouvelle à cette décision, par une expression formelle des sentiments de leur joie. Ils nommèrent sur-le-champ une députation pour se rendre à cet effet auprès de lui. Chacun voulut concourir pour sa part à ce témoignage spontané et universel qui s'élevait de toutes parts en faveur de l'accusé : ce fut une sorte de commotion sympathique qui gagna tous les rangs et toutes les classes de citoyens. La multitude salua M. Falkland avec des acclamations mille fois répétées ; elle détacha les chevaux de son carrosse, le traîna elle-même en triomphe, et l'accompagna pendant plusieurs lieues pour le reconduire à sa demeure. On eût dit qu'une instruction criminelle, qui jusqu'alors avait, dans tous les cas, passé pour une tache, était devenue, pour cette fois, une marque d'honneur signalée et une sorte d'apothéose. Rien de tout cela ne put adoucir la blessure de M. Falkland ; ce n'est pas qu'il fût insensible à tant de témoignages réitérés de l'estime et de l'affection publiques ; mais il

n'était que trop évident que la mélancolie qui s'était emparée de son âme était dès lors insurmontable.

» Ce ne fut que quelques semaines après cette mémorable scène que le véritable meurtrier fut découvert. Chaque partie de cette histoire est réellement extraordinaire : le véritable meurtrier était Hawkins. Il fut trouvé avec son fils dans un village à environ quinze lieues de là, caché sous un faux nom et manquant des premières nécessités de la vie. Depuis l'époque de sa fuite, il avait vécu dans cette retraite d'une manière si retirée, que ni l'active bienfaisance de M. Falkland, ni la méchanceté infatigable de M. Tyrrel n'avaient pu, après toutes les recherches possibles, venir à bout de le découvrir. Le premier indice qui avait mis sur la trace du coupable était quelques lambeaux de vêtements ensanglantés qu'on avait trouvés dans un fossé, et qui furent reconnus par les gens du village pour appartenir à ce malheureux. Le meurtre de M. Tyrrel était un événement qui avait fait assez de bruit, et les soupçons se portèrent bien vite sur Hawkins. On fit les perquisitions les plus rigoureuses, et dans un coin de son logement on aperçut un manche de couteau avec une partie de la lame, laquelle, ayant été rap-

prochée de la pointe qui s'était rompue dans la blessure du mort, parut y correspondre exactement. Sur de nouvelles informations, deux paysans qui s'étaient trouvés par hasard sur le lieu se rappelèrent avoir vu Hawkins et son fils dans la ville le soir même de l'événement, et déclarèrent les avoir appelés à plusieurs reprises sans recevoir de réponse, quoique bien sûrs de les avoir reconnus. D'après cette accumulation de charges et d'indices, les deux Hawkins, père et fils, furent jugés, condamnés et exécutés. Dans l'intervalle du jugement à l'exécution, Hawkins confessa son crime et donna les signes du plus vif repentir. Il y a bien quelques personnes qui nient cette dernière circonstance; mais j'ai pris la peine de faire des recherches sur le fait, et je suis persuadé que leur dénégation est sans fondement.

» On n'oublia pas dans cette conjoncture les cruelles injustices que ce malheureux avait eues à souffrir de son implacable persécuteur. C'était une fatalité bien étrange que les barbares projets de M. Tyrrel ne manquassent jamais d'atteindre leur but. Sa mort même servit par l'événement à consommer la ruine d'un homme qu'il haïssait; et cette circonstance, si elle eût pu venir à sa connaissance, l'aurait peut-être

consolé en quelque sorte de sa fin prématurée. Certainement le sort du pauvre Hawkins est digne de pitié, puisque l'on peut dire que c'est sa courageuse fermeté et son caractère indépendant qui l'ont à la fin poussé au désespoir et conduit avec son fils à une mort ignominieuse. Mais la compassion publique fut bien émoussée quand on vint à songer que c'était de sa part un égoïsme impardonnable et vraiment barbare que de n'être pas venu lui-même affronter les suites de son crime, plutôt que de souffrir qu'un homme tel que M. Falkland, un homme qui avait tant cherché à lui faire du bien, fût mis en jugement pour un meurtre dont lui-même était l'auteur.

» Depuis cette époque jusqu'à présent, M. Falkland a toujours été à peu près comme vous le voyez aujourd'hui. Quoiqu'il y ait déjà plusieurs années que ces événements se sont passés, l'impression qu'ils ont faite sur l'âme de notre malheureux maître est encore toute récente. Dès lors ses habitudes ont totalement changé. Jusque-là il avait aimé à se montrer sur la scène du monde et à jouer un rôle au milieu du cercle dans lequel il vivait. Depuis il a gardé une retraite austère; il n'a plus eu ni société ni amis. Privé pour lui-même de toute conso-

lation, il n'en a pas moins cherché à traiter les autres avec bonté. Il a pris dans son maintien une dignité triste, qui cependant est toujours accompagnée d'une extrême douceur et d'une politesse parfaite. Tout le monde le respecte, car sa bienfaisance est toujours la même; mais il règne dans toutes ses manières une réserve et une froideur imposantes qui semblent interdire à ceux qui l'approchent toute communication familière et affectueuse. Tel est son état à peu près constant, si ce n'est à certaines époques où ses souffrances deviennent tout à fait insupportables et où il manifeste les symptômes de la plus furieuse démence. Dans ces moments de crise, ses paroles sont énigmatiques, et sa conduite toute mystérieuse et craintive; il semble se figurer tour à tour toutes les espèces d'alarmes et de persécutions qu'une accusation de meurtre peut entraîner après elle. Mais, sentant bien son état, il ne cherche alors qu'à dérober ses faiblesses à tous les regards et à se retirer dans la solitude; en général, ses domestiques ne savent rien de son intérieur et ne connaissent de lui que cet air de mélancolie et d'abattement, ces manières douces mais imposantes et peu communicatives qui accompagnent toutes ses actions. »

CHAPITRE XIII.

J'ai rapporté le récit qui me fut fait par M. Collins en y mêlant seulement quelques autres circonstances que j'ai été à portée de recueillir avec toute l'exactitude que m'a pu fournir ma mémoire aidée des notes que j'ai prises dans le temps même. Je ne prétends garantir l'authenticité de ce que j'écris que pour ce qui est venu directement à ma propre connaissance; et quant à ceci, je le rapporterai avec autant de candeur et de fidélité que si j'avais à plaider devant un juge souverain pour tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je n'ai pas voulu, par les mêmes motifs, changer la moindre chose au style de M. Collins, ni rien faire pour donner à son récit le ton qu'eût pu me suggérer mon goût personnel. On pourra bientôt s'apercevoir combien ce récit est essentiel pour jeter du jour sur ma propre histoire.

L'intention de mon ami, en me faisant cette confidence, avait été de m'être utile; mais, dans le fait, il ne fit qu'ajouter à l'embarras de ma position. Jusque-là je n'avais eu aucune rela-

tion avec le monde et avec ses passions; et, quoique je les connusse un peu telles qu'elles sont dépeintes dans les livres, je sentais que cette connaissance m'était d'un bien faible secours quand je me trouvais en présence avec elles. Quel changement depuis que j'avais le sujet de ces passions placé continuellement sous mes yeux, et que les événements qui m'occupaient étaient arrivés hier, pour ainsi dire, dans le lieu même que j'habitais! Il y avait dans le récit que je venais d'entendre une marche suivie et progressive qui n'avait pas le moindre rapport avec tous les petits incidents de la vie dont j'avais été témoin jusqu'alors. Je m'étais senti successivement intéressé pour les différents personnages qui avaient paru sur la scène. J'éprouvais de la vénération pour M. Clare; j'applaudissais à la noble intrépidité de Mrs. Hammond. Je ne pouvais concevoir sans étonnement qu'il eût existé une créature humaine aussi horriblement perverse que M. Tyrrel. Je ne pus refuser un tribut de larmes à la mémoire de l'innocente miss Melville. Enfin, je trouvais mille nouveaux motifs d'aimer et d'admirer mon maître.

Dans le premier moment, je ne fis que regarder chacun des événements de cette histoire

du côté le plus simple et le plus apparent; mais cette histoire ne sortait pas un instant de ma pensée, et je mettais un degré d'intérêt particulier à la bien comprendre dans son ensemble et dans chacune de ses parties. Je la tournai et retournai mille fois dans ma tête en l'examinant sur toutes les faces imaginables. Dans la première communication qui m'en avait été donnée, elle m'avait paru suffisamment claire et satisfaisante; mais à mesure que je la méditais, j'y découvrais successivement de l'obscurité et du mystère. Le caractère d'Hawkins avait quelque chose de bien étrange. Si ferme, si inébranlable dans ses principes de justice et d'honnêteté, comme il s'était montré d'abord, et tout d'un coup devenir assassin! ...... Comme sa première conduite, pendant sa persécution, était faite pour prévenir en sa faveur! ...... Certes, s'il était coupable, c'était une grande cruauté de sa part de laisser subir un jugement pour son crime à un homme aussi respectable que M. Falkland. Toutefois il m'était impossible de ne pas plaindre amèrement le sort de cet honnête paysan, traîné ainsi à l'échafaud par l'effet des machinations diaboliques de cet infernal Tyrrel. Et son fils! ce fils pour l'amour duquel il avait sacrifié tout ce qu'il avait au monde,

expirer avec lui au même gibet! Certainement, on ne pouvait rien imaginer de plus capable d'émouvoir.

Après tout, était-il donc possible que M. Falkland lui-même fût l'assassin! Le lecteur aura peine à croire qu'il me passa par la tête l'idée de lui en faire la question à lui-même. Ce ne fut qu'une idée fugitive, mais elle peut servir comme une preuve de la simplicité de mon caractère. Ensuite revenaient à ma pensée toutes les vertus de mon maître, vertus presque trop élevées, trop sublimes pour la nature humaine; enfin ses souffrances si inouïes, si peu méritées!! je m'en voulais à moi-même d'avoir pu concevoir un tel soupçon. L'aveu que Hawkins avait fait en mourant se représentait alors à mon souvenir, et je sentais qu'il n'y avait plus moyen d'entretenir un doute. Cependant que signifiaient ces terreurs et ces angoisses de M. Falkland? Bref, cette idée ayant une fois frappé mon esprit, elle y resta fixée pour jamais. Mes pensées flottaient de conjecture en conjecture, mais c'était là le centre autour duquel elles tournaient et retournaient sans cesse. Je me déterminai à observer mon maître et à m'attacher à tous ses mouvements.

Aussitôt que je me fus donné cet emploi, j'en

éprouvai une sorte de plaisir étrange. Nous trouvons toujours des charmes à faire ce qui est défendu, parce que nous sentons confusément que la défense renferme en soi quelque chose d'arbitraire et de tyrannique. Me faire l'espion de M. Falkland! Le danger que présentait un pareil rôle ne servit qu'à y ajouter encore plus d'attrait. Je me rappelais la sévère réprimande que j'avais reçue, son air terrible et menaçant; et ce souvenir me causait une sorte de palpitation qui n'était pas sans quelque jouissance. Plus j'allais, plus l'attrait de cette sensation devenait irrésistible. Je m'imaginais me voir à tout moment sur le point d'être contreminé et dans la continuelle nécessité de me tenir sur mes gardes. Plus M. Falkland était résolu à être impénétrable, plus ma curiosité devenait impérieuse. Au total, j'éprouvais bien quelques inquiétudes sur les dangers personnels auxquels je m'exposais; mais telle était ma franchise, telle était ma simplicité, j'avais si bien la conscience de ne pas chercher à mal faire, que j'étais toujours prêt à dire ce que j'avais dans l'âme, et que je n'aurais jamais pu me persuader que, s'il eût été question de juger ma conduite, personne pût sérieusement m'en vouloir.

Ces réflexions m'amenèrent par degrés à une situation d'esprit nouvelle.

Au commencement de mon séjour dans la maison de M. Falkland, la nouveauté du théâtre où je me voyais transporté m'avait rendu discret et attentif. Les manières réservées et imposantes de mon maître avaient presque anéanti ma gaieté naturelle. Mais par degrés je m'accoutumai à ma nouvelle condition, et insensiblement je secouai une partie de ma contrainte. L'histoire que je venais d'entendre et la curiosité qu'elle avait excitée en moi me rendirent mon activité, ma hardiesse et ma vivacité. J'étais naturellement d'un caractère expansif, et d'ailleurs mon âge m'entraînait à parler ; enfin, je me hasardai de temps en temps à essayer quelques questions, comme pour voir si je pourrais en venir par ce moyen jusqu'à exprimer mes sentiments en présence de M. Falkland.

Au premier essai que je fis en ce genre, il me regarda avec un air de surprise, ne me répondit rien, et prit aussitôt un prétexte pour me laisser. Bientôt après je répétai mon expérience. Mon maître paraissait à demi porté à m'encourager, et pourtant encore incertain s'il oserait s'aventurer jusque-là. Depuis longtemps il était étranger à toute espèce de distraction,

et mes remarques naïves semblaient lui promettre de l'amusement. Quel danger pouvait avoir un amusement de ce genre ? Dans cet état d'incertitude, il lui aurait été impossible de trouver dans son cœur la force de réprimer avec sévérité les innocentes indiscrétions du mien. Il fallait bien peu pour m'encourager ; mon âme agitée ne cherchait qu'à s'ouvrir. Ma simplicité était l'effet de ma complète ignorance du monde ; mais mon esprit cultivé par la lecture n'était pas sans finesse ni sans agrément. Aussi mes remarques avaient toujours quelque chose à quoi on ne s'attendait point ; elles annonçaient tantôt une extrême ignorance, tantôt de la sagacité, mais toujours de la candeur, de la franchise et du courage. Elles avaient l'air d'être faites innocemment et sans dessein, et cela même après que la curiosité m'eût excité à comparer mes observations et à en étudier les conséquences ; car un projet tout nouvellement conçu et à peine encore mûr ne pouvait pas changer en moi ces manières naturelles et l'effet d'une longue habitude.

La situation de M. Falkland était celle d'un poisson qui joue avec l'appât préparé pour le prendre. Ma façon d'agir l'encourageait à un certain point à mettre de côté sa réserve habi-

tuelle et à se relâcher un peu de sa dignité; mais bientôt une observation ou une question imprévue lui donnait l'alarme et le rappelait à lui-même. Il était toujours bien évident qu'il portait au fond de l'âme une secrète blessure. Toutes les fois qu'il m'arrivait de toucher à la cause de ses chagrins, même de la manière la plus indirecte et la plus détournée, aussitôt son visage s'altérait; tous les symptômes de sa maladie reparaissaient, et c'était avec la plus grande peine qu'il venait à bout de surmonter son émotion. Tantôt il faisait un effort pénible sur lui-même pour se vaincre, tantôt il tombait dans un accès de démence furieuse, et courait s'ensevelir dans la solitude. Souvent je me sentis porté à interpréter ces apparences comme autant d'indices propres à fonder mes soupçons, quoique avec autant de probabilité et plus de bienveillance, j'aurais aussi bien pu les attribuer aux cruelles mortifications qu'il avait eues à essuyer sur l'objet exclusif de son ambition. M. Collins m'avait fortement engagé au secret; et M. Falkland, toutes les fois que mon geste ou l'émotion de son âme lui faisait naître l'idée que j'en savais plus que je ne disais, me lançait un coup d'œil perçant, comme pour deviner jusqu'à quel point j'étais instruit et

comment j'avais pu l'être. Mais à la prochaine entrevue mes manières vives et franches lui rendaient la tranquillité, effaçaient l'émotion que j'avais causée, et nous remettaient l'un à l'égard de l'autre dans la première situation.

Plus cette innocente familiarité avait duré, plus il aurait fallu d'efforts pour la supprimer; et M. Falkland n'aurait voulu ni me mortifier par une injonction sévère de me taire, ni paraître donner à mes paroles l'importance qu'une pareille injonction aurait pu faire supposer. Quelque stimulé que je fusse par la curiosité, il ne faut pas croire que l'objet de mes recherches fût toujours présent à mon esprit, ou que mes questions et mes remarques fussent dirigées avec toute l'habileté d'un vieil inquisiteur blanchi dans le métier. La plaie secrète qui rongeait l'âme de M. Falkland était plus constamment présente à sa pensée qu'à la mienne; et je l'ai vu mille fois, sur des remarques imprévues, se faire des applications à lui-même, que je n'avais pas moi-même la moindre idée de faire, et dont je n'étais averti que par l'altération soudaine de ses traits. D'uu autre côté, M. Falkland sentait jusqu'à quel point sa sensibilité malade pouvait influer sur son imagination, et vraisemblablement pour s'assurer si

ces applications n'étaient pas un effet de sa propre prévention, il cherchait à revenir à la charge, et l'idée qui se présentait souvent à lui de mettre fin à la liberté de mon entretien lui faisait éprouver, par cette raison, une sorte de honte.

Je citerai un seul exemple de nos conversations; et comme je le choisis dans celles qui commençaient sur les matières les plus générales et les plus indifférentes, il sera facile au lecteur de se faire une idée de l'agitation et du trouble qu'endurait presque à toute heure une âme aussi alarmée et aussi susceptible que celle de mon maître.

« Je vous prie, monsieur, lui dis-je un jour que je l'aidais à mettre en ordre quelques papiers avant de les transcrire dans sa collection, dites-moi, comment Alexandre de Macédoine parvint-il à se faire surnommer le Grand ?

— Comment ! est-ce que vous n'avez jamais lu son histoire ?

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Eh bien, Williams, est-ce que vous n'y avez pas vu la raison de ce que vous me demandez ?

— Point du tout. J'y trouve bien des raisons pour l'appeler fameux; mais tous les hommes

dont on parle beaucoup ne sont pas pour cela à admirer. On a porté des jugements très-opposés sur le mérite d'Alexandre. Le docteur Prideaux dit, dans ses *Rapports de l'ancien et du nouveau Testament* [1], qu'il mérite seulement d'être surnommé le grand égorgeur ; et l'auteur de *Tom Jones* a fait un livre pour prouver que lui et tous les autres conquérants devraient être mis dans la même classe que Jonathan Wild [2]. »

M. Falkland ne put s'empêcher de rougir à mes citations.

« Quel blasphème ! Ces auteurs se sont-ils imaginé que le cynisme grossier de leur censure viendrait à bout de détruire une renommée aussi justement acquise ? Comment avec du savoir, de la sensibilité, du goût, n'avoir pu se garantir d'une erreur aussi vulgaire ? Dites-moi, Williams, avez-vous jamais dans vos lectures trouvé de héros plus vaillant, plus noble, plus généreux ? Jamais mortel a-t-il été plus parfaitement opposé à tout ce qui est égoïsme et sentiment personnel ? Il se fit à lui-même

[1] Le docteur Prideaux était un historien et un antiquaire estimé, né à Padston, dans le comté de Cornouailles, en 1648.

[2] Fameux voleur choisi par Fielding pour être le héros d'un de ses romans.

une image sublime de la véritable grandeur, et il mit toute son ambition à réaliser cette image par sa propre vie. Voyez-le donnant tout ce qu'il possédait quand il partit pour sa grande expédition, et ne se réservant autre chose, disait-il, que l'espérance. Rappelez-vous sa confiance héroïque dans Philippe, son médecin; son amitié inaltérable et sans réserve pour Éphestion. Il traita la famille captive de Darius avec la plus douce affabilité, et la vénérable Sisygambis avec tous les égards et la tendresse d'un fils envers sa mère. Sur un pareil sujet, Williams, ne vous en rapportez jamais au jugement d'un pédant d'église, comme le docteur Prideaux, ou d'un juge de paix de Westminster, comme Fielding. Examinez par vous-même, et vous trouverez dans Alexandre un parfait modèle d'honneur, de désintéressement et de générosité. Vous y verrez un homme qui, par l'élévation de son âme et la grandeur de ses desseins, était fait pour rester seul l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tous les siècles.

— Ah! monsieur, il nous est bien aisé, à nous qui sommes ici fort tranquillement assis, de faire son panégyrique. Mais voulez-vous aussi que j'oublie à quel effroyable prix a été érigé le monument de sa renommée? Ne fut-il

pas le perturbateur du repos de l'espèce humaine? N'a-t-il pas bouleversé des nations entières qui n'auraient jamais entendu parler de lui, sans ses dévastations? Combien de milliers de vies il a sacrifiées dans sa carrière! Que de choses à dire sur sa cruauté! Toute une nation massacrée pour un crime commis par ses ancêtres cent cinquante ans auparavant; cinquante mille hommes vendus comme esclaves; deux mille mis en croix pour avoir défendu vaillamment leur pays! Il faut vraiment que l'homme soit une créature d'une espèce bien étrange, de ne jamais prodiguer plus d'éloges qu'à celui qui a semé la destruction sur la face de la terre.

— Votre façon de penser, Williams, est assez naturelle, et je ne saurais vous en blâmer; mais permettez-moi d'espérer que vous en viendrez à une manière plus grande et plus libérale d'envisager les événements. C'est une chose très-révoltante au premier coup d'œil que la mort de cent mille hommes; mais dans la réalité, est-ce que cent mille hommes de cette espèce sont plus qu'un troupeau de cent mille animaux? C'est l'homme moral et intellectuel, Williams, c'est la génération des vertus et des connaissances humaines qui a des droits à notre

amour. Là était la grande idée d'Alexandre; il entreprit le vaste dessein de civiliser l'espèce humaine; il délivra l'immense continent de l'Asie de l'abrutissement et de la dégradation, en renversant la monarchie des Perses; et quoiqu'il ait été arrêté par la mort au milieu de sa carrière, nous pouvons encore voir aisément les grands effets de cette sublime entreprise. La littérature et la politesse grecques, les Séleucides, les Antiochus et les Ptolémées parurent après lui parmi des peuples qui jusque-là avaient été réduits à la condition des brutes. Alexandre n'est pas moins connu pour avoir fondé des villes que pour en avoir détruit.

— Avec tout cela, monsieur, j'ai bien peur que la pique et la hache ne soient pas les instruments propres pour enseigner la sagesse aux hommes. Quand on supposerait qu'on peut sacrifier sans remords la vie des hommes pour opérer un très-grand bien, cependant, pour amener la civilisation et les mœurs sociales, il me semble que c'est une voie bien détournée que celle des meurtres et des massacres. Mais, dites-moi, je vous prie, est-ce que vous ne trouvez pas que ce grand héros était une espèce de fou enragé? Que direz-vous donc du palais de Persépolis livré aux flammes, des pleurs

qu'il versa parce qu'il n'avait plus de mondes à conquérir, et de son armée conduite à travers les sables brûlants de la Libye, simplement pour visiter un temple, et pour persuader aux hommes qu'il était le fils de Jupiter Ammon?

— Alexandre, mon enfant, n'a pas été compris. Les hommes, en le peignant sous de fausses couleurs, ont voulu se venger de ce qu'il a tant éclipsé tout le reste de leur espèce. Pour réaliser son grand projet, il était nécessaire qu'il fût pris pour un dieu. C'était le seul moyen de s'assurer la vénération des peuples stupides et superstitieux de l'Asie; c'est ce dessein, et non pas une folle vanité, qui l'a porté à agir ainsi. Et combien il eut à souffrir à cet égard de l'opiniâtreté de quelques-uns de ses Macédoniens qui n'entendaient rien à ses vues!

— Eh bien! monsieur, après tout, Alexandre n'a fait qu'employer des moyens dont tous les grands politiques ont fait usage aussi bien que lui. C'est aussi par des *dragonnades* [1] et des *fraudes pieuses* qu'il a voulu donner aux hommes, malgré eux, la sagesse et le bonheur.

[1] La Grande-Bretagne a eu ses *dragonnades* comme la France, grâce aux persécutions du temps de Charles II, et le verbe *to dragoon* est resté dans la langue pour la funeste immortalité des dragons de Claverhouse.

Mais ce qu'il y a de pire, monsieur, cet Alexandre, dans les accès de sa fureur aveugle, n'épargnait ni amis ni ennemis. Vous n'entendez sûrement pas justifier les excès de cette colère qu'il ne pouvait réprimer. Il est impossible de dire un mot en faveur d'un homme qui, pour une provocation passagère, se laisse entraîner à commettre des meurtres. »

A l'instant que j'eus laissé échapper ces paroles, je sentis ce que je venais de faire. Il y avait entre mon maître et moi une sorte de sympathie magnétique, en sorte qu'elles n'eurent pas plutôt fait leur effet sur lui, qu'aussitôt ma conscience me reprocha la barbarie de l'allusion. Nous restâmes confondus l'un par l'autre. J'avais l'œil sur M. Falkland; je vis à travers son teint transparent le sang disparaître et revenir tout à coup avec rapidité et violence. Je n'osais pas proférer une syllabe, dans la crainte de commettre une faute encore pire que celle dans laquelle je venais de tomber. Après un effort court mais pénible pour continuer la conversation, M. Falkland reprit d'une voix tremblante, en se calmant peu à peu :

« Vous n'êtes pas de bonne foi... Alexandre... Il faut mettre plus d'indulgence... Je veux dire qu'Alexandre ne mérite pas d'être traité aussi

sévèrement. Rappelez-vous ses larmes, ses remords, et cette résolution de ne plus prendre de nourriture, dont on eut tant de peine à le faire revenir. Tout cela ne prouve-t-il pas une vive sensibilité et un sentiment profond de justice au fond du cœur?... Oui, oui, Alexandre était un véritable et judicieux ami de l'humanité; son vrai mérite n'a pas été compris. »

Je ne sais comment rendre la situation de mon âme en ce moment. Quand une idée s'est emparée de l'esprit, il est presque impossible de l'empêcher de se faire passage. Une faute, une fois commise, a je ne sais quel pouvoir magique qui nous entraîne à en faire une seconde : elle nous ôte cette confiance en nous-mêmes, ce sentiment de notre force auquel nous devons la plupart de nos vertus. La curiosité est un penchant toujours actif et inquiet; souvent il nous presse d'une manière d'autant plus irrésistible, qu'il y a plus de danger à le satisfaire.

« Clitus, repris-je, était un homme dont les manières étaient très-brûtales et très-choquantes, n'est-ce pas? »

M. Falkland sentit toute la force de cet appel; il me lança un regard perçant, comme s'il eût voulu voir au fond de mon âme, et aussitôt il détourna les yeux; je pus m'apercevoir qu'il

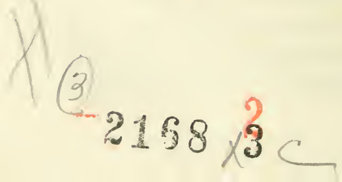
était saisi d'un frissonnement convulsif qu'il cherchait à dissimuler, mais qui avait je ne sais quoi d'effrayant. Il laissa ce qu'il faisait, fit quelques pas dans la chambre : son visage prit par degrés une expression singulière de férocité ; il sortit brusquement, et poussa la porte avec une violence capable d'ébranler toute la maison.

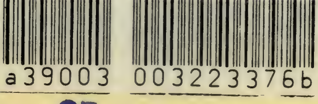
Est-ce là, me dis-je, l'effet d'une conscience coupable ? ou bien, est-ce l'indignation d'un homme d'honneur injustement accusé d'un crime ?

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.




a39003 003223376b

